



Balzac

Dissertations politiques

DISSERTATION 1

Ce qu' on vous a dit, madame, est tres-veritable, et si vous voulez un tescmoin illustre, qui vous le confirme, Cesar vous en assurera en deux ou trois lieux de ses commentaires. Il n' y a point de doute que les grandes ames, dont nous avons parle tant de fois, estoient logees dans des corps de mediocre grandeur : vos ancestres ont este des heros, mais ils n' ont pas este des geans ; et la plupart mesme de leurs ennemis ont eu sur eux l' avantage de la taille et de l' apparence. Cette verite historique ne recevant point de difficulte, il n' est rien de plus juste que la consequence qui en fut tiree, que si on eust pese les hommes en ce temps-la, et qu' on les eust estimez au poids, un allemand eust valu pres de deux romains. Les allemands estoient donc plus longs et plus larges ; les gaulois estoient plus forts et en plus grand nombre ; les africains plus riches et plus rusez ; les grecs plus polis, et plus adroits aux exercices de la lutte et de la course ; mais les romains estoient plus propres au commandement ; estoient mieux disciplinez, et plus entendus à la guerre. Et avec cette discipline, que quelqu' un a nommee le fondement de

l' empire, et la source des triomphes, ils ont assujeti la force, le nombre, les richesses, la politesse, et la vertu mesme des autres peuples. Il y avoit de la vertu dans les provinces, n' en doutez pas : le mespris de la mort estoit vulgaire parmi les barbares : l' amour de la liberté et le desir de la gloire ne leur estoient pas inconnus ; mais, madame,

p420

le vray usage de toutes ces choses se trouvoit à Rome. Rome estoit la boutique ; où les dons du ciel estoient mis en oeuvre, et où s' achevoient les biens naturels. Elle a fait voir la premiere au monde des armées judicieuses, et des guerres sages. Elle a sceû mesler, comme il faut, l' art avecque l' aventure ; la conduite avecque la fureur, la qualité divine de l' intelligence, dans les actions brutales de la partie irascible.

Cela veut dire que l' esprit est le souverain artisan des grandes choses, des actions militaires, aussi bien que des affaires civiles. La principale piece de la vaillance ne despend point des organes du corps, et n' est pas une privation de raison, et un simple regorgement de bile, ainsi que le peuple se figure. Ce ne sont ni les yeux qui voyent, ni les oreilles qui entendent ; ni les bras qui se remuënt : c' est l' esprit, comme dit un poëte, allegué par Aristote, c' est l' esprit qui fait tout cela. Sans luy les yeux sont aveugles, les oreilles sourdes, et les bras paralytiques ; il est le principe et l' autheur de toutes les operations de l' homme.

Par l' esprit un enfant a mis un geant par terre, et on mene les taureaux avec un filet. Par l' esprit un architecte assis conduit la besogne de mille maçons, et bastit les temples, et les palais. Par l' esprit un pilote immobile travaille plus que toute la chiorne ; et on suëroit inutilement à baisser les voiles et à les lever, s' il ne trouvoit sa route dans les estoiles. Par l' esprit, madame, un consul ayant eu commandement d' aller faire la guerre contre un roy ennemi de la republique, estudia si bien par les chemins, et se rendit si sçavant en une profession qu' il ignoroit, qu' estant parti de la ville homme de paix, il arriva grand capitaine à l' armée, et desvestit sa robe longue, pour gagner d' abord une bataille. Ainsi commençoient vos predecesseurs : ils faisoient ainsi leurs premieres armes : leur apprentissage estoit un chef-d' oeuvre.

Vous voudriez bien voir, je m' assure, un de ces gens-là ? Y auroit-il point moyen de vous montrer un consul romain, et de chercher quelque voye plus innocente et plus seure que celle de la magie, pour le tirer tout entier du lieu où il est ? Car sans doute, vous le voudriez voir en corps et en ame, avec cette gravité, qui mettoit le respect dans le coeur des rois, et transissoit les peuples d' admiration. Vous le voudriez voir avec cette autorité visible et reconnoissable, qui le suivoit en prison et en exil ; qui luy demeuroit, apres qu' il avoit tout perdu, de laquelle la fortune ne l' avoit pas desarmé, quand elle l' avoit mis en chemise. Le voicy, madame, qui ne vient pas des champs elisées, et d' une demeure fabuleuse. Il sort des histoires de Polybe, ou de quelque autre semblable pays, et il me semble qu' il merite bien d' estre regardé.

Premierement il ne sçait pas moins obeïr aux loix, qu' il sçait commander aux hommes, et dans une eslevation d' esprit, qui voit

p421

les couronnes des souverains au dessous de luy, il a une ame tout-à-fait soûmise à la puissance du peuple : il revere la sainteté de cette puissance entre les mains d' un tribun, ou furieux, ou ennemi, ou peut-estre l' un et l' autre. Croyant que faillir est le seul mal qui puisse arriver à l' homme de bien, il croit qu' il n' y a point de petites fautes ; et se faisant une religion de la moindre partie de son devoir, il pense qu' on ne peut pas mesmes estre negligent sans impiété. Il estime plus un jour employé à la vertu, qu' une longue vie delicieuse ; un moment de gloire qu' un siecle de volupté : il mesure le temps par les succez, et non pas par la durée.

Agissant sur ce principe, il est tousjours préparé aux entreprises hazardeuses : il est tousjours prest à se dévouër pour le salut de ses citoyens ; à prendre sur soy la mauvaise fortune de la republique. Et soit que l' oracle le luy ordonne, soit que l' inspiration vienne de son propre esprit, il remercie les dieux, comme de la plus grande grace qu' il ait jamais receuë d' eux, de ce qu' ils veulent qu' il soit le general, qui sera tué, de l' armée, qui gagnera la bataille. En suite de cela, madame, il n' est rien qui ne luy soit aisé, et rien qui ne nous doive estre croyable. Il ne connoist ni nature, ni alliance, ni affection, quand il y va de l' interest de la patrie, il n' a point d' autre interest particulier que

celuy là, et n' aime ni ne hait que pour des considerations publiques.

Un esprit sans corps, et desembarassé de la matiere n' agiroit pas d' une autre façon, et ne seroit pas moins incommodé de ses passions. Mais disons davantage : il ne seroit pas moins touché de la vaine apparence des choses humaines ; de ce qui estonne, et de ce qui esblouit. Les bravades d' aujourd' huy ne font pas plus d' impression sur sa fermeté que les caresses d' hier. Les princes sont aussi foibles contre luy avec leurs bestes feroces, qu' avec leurs thresors. Et quand il n' auroit jamais veû d' elephans ; s' il est possible, qu' on fasse sortir de derriere une tapisserie tous ceux qui sont aux Indes et en Afrique, il les considerera comme un jeu et une bouffonnerie de Pyrrhus, et non pas comme un épouventail, et une menace pour Fabrice. Tout ce qu' il y a dans le monde d' effroyable et de terrible n' est pas capable de luy faire cligner un oeil : tout ce qu' il y a d' esclatant et de precieux ne luy peut pas donner une tentation. On ne sçauroit le vaincre ; on ne sçauroit le gagner. Il est des courages, madame, qui seroient invincibles, si on ne les attaquoit que de vive force, et s' il falloit tousjours combatre et toûjours faire la guerre : mais se proposant pour objet de leur valeur, de surmonter ce qui est de plus à craindre en leurs ennemis, ils ne s' imaginent pas qu' il soit besoin de se défier du reste, et sont moins soigneux aux choses qu' ils croyent les moins difficiles. D' où vient peut-estre cette fantaisie des poëtes, que les demi-dieux avoient une partie sur eux sujette à la mort, et un endroit par lequel ils estoient hommes : à cause, à mon advis, qu' il y a tousjours de l' imperfection aux oeuvres de la nature, et qu' elle n' apporte jamais tant de soin à l' achevement de

p422

ce qu' elle fait, qu' elle ne laisse quelque costé plus foible que l' autre. Or il est certain, madame, que d' ordinaire c' est icy le foible des grands courages, et leur coeur est icy de chair, qui par tout ailleurs est de diamant. Il ne faut point tant de resolution pour resister à la violence des tyrans, que pour se deffendre de leurs faveurs ; et la puissance qui leur a esté donnée de faire du mal, est bien moins dangereuse, que les moyens qu' ils ont d' obliger les hommes.

Tous ces moyens manquent neantmoins, quand il est question de les employer contre un romain : cette

partie mortelle ne se trouve point en son ame. Il est esgalement fort de tous costez. Il est impenetrable à la vanité, comme à la peur et à l'avarice. Sa severité ne scauroit estre adoucie, non pas mesme par les compliments et par les flateries du roy des parthes. En mesme temps il renverse les efforts descouverts, et se garentit des artifices cachez. Rien n'est contagieux à une ame si saine naturellement, et si bien purgée par la discipline de son pays. Ni le poison apporté d'un lieu esloigné : ni l'air corrompu de son voisinage ; ni l'estranger, ni le citoyen n'ont dequoy alterer sa bonne constitution.

Les malcontens perdent leur temps et leur peine, s'ils pensent luy faire venir le goust des choses nouvelles, en luy donnant mauvaise opinion des choses presentes. Quelque specieux pretexte qu'on luy propose ; de quelque liberté, et de quelque bien public qu'on luy parle, il n'entend point ce langage : il vaudroit autant parler d'amour à une vestale. Ce n'est pas une entreprise humaine que d'esbranler son immobile fidelité. Un poëte a dit que le capitole n'est pas plus ferme, et que Rome changeroit aussi-tost de place. Il aime mieux destruire la tyrannie que la partager ; et pouvant estre collegue de l'usurpateur, il se declare son ennemi.

Scauroit-on rien adjouster à un si grand mot ? Encore cettuy-cy, pour vous faire voir la dernière espreuve de sa vertu. La republique, madame, ne le peut perdre, quelque negligente qu'elle soit à le conserver. Il souffre non seulement avec patience ; mais encore avec gayeté, ses mespris et ses injustices. Jamais il ne luy est venu en l'esprit de se venger d'elle par une guerre civile ; et il trouve bien plus honneste le nom d'innocent banni, que celui de coupable victorieux. On luy a persuadé dez son enfance, et depuis il n'en a pas douté, qu'un fils ne se peut jamais acquitter de tout ce qu'il doit à une mere, voire à une mauvaise mere, et qui est devenuë sa marastre ; et qu'un citoyen est tousjours obligé à sa patrie, voire à son ingrate patrie, et qui l'a traité en ennemi.

Voilà à peu pres, madame, le fonds de l'ame de nostre consul, et la racine des choses merueilleuses, que vous lirez dans les histoires de Polybe, et de Tite Live. Regardons le maintenant un peu au dehors, et par un endroit qui soit plus exposé à la veuë des hommes.

On ne remarque en ses actions ni une froideur lasche et pesante, ni

une vehemence temeraire et precipitée. Il se haste lentement, et s' avance d' un mouvement insensible. Sans s' inquieter, il remuë les choses inferieures, ne plus ne moins que les intelligences meuvent les spheres celestes sans se lasser. à le voir si peu empesché à l' entour de sa besogne on diroit que ce n' est pas luy qui en est l' entrepreneur ; et il a tant de facilité aux plus penibles fonctions de la charge qu' il exerce, qu' encore qu' il ne fasse rien mediocrement, il ne fait rien neantmoins avec effort.

Considerez comme il conduit toute l' armée avecque les yeux ; comme un signe de sa teste tient tout le monde en devoir ; comme sa seule presence établit l' ordre et chasse la confusion ; certes il y a du plaisir pour les philosophes mesmes, et pour ceux qui ne prennent point d' interest aux affaires humaines, de l' observer en ces occasions. Les moindres mouvemens de son corps sont accompagnez de quelque vertu qui le fait aimer. Il seroit difficile de dire, s' il est plus necessaire à la republique, qu' agreable aux citoyens. Il commande bien ; mais il luy sied bien de commander : il a, madame, le commandement si beau, qu' il y a presse, qu' il y a ambition, qu' il y a quelque volupté sensible à luy obeir.

Cette bonne grace, qui reluit sur tout ce qu' il fait, estant infuse dans des qualitez solides, et se trouvant avecque l' intelligence, et les autres parties necessaires, luy est un charme et un enchantement admirable pour adoucir l' amertume des ordres fascheux ; pour les faire executer sans peine d' esprit, ni repugnance de volonté. Elle a une estrange force, pour luy gagner le coeur des soldats, et pour attirer leur inclination, fussent-ils plus durs à esmouvoir et plus insensibles que le fer et l' acier, dont ils se servent.

Par ce charme ils ne s' attachent pas seulement à luy ; mais ils se détachent de tout le reste. Ils ne se soucient ni de paye ni de butin, ni de recompense : ils ne songent ni aux festes de Rome, ni aux delices d' Italie : ils ne veulent et ne demandent que le general ; duquel ils sont si amoureux, voire si jaloux, qu' ils apprehendent la fin de la guerre, de peur de le perdre par la paix : ils murmurent contre le senat, qui le rappelle ; et ne se peuvent consoler de la victoire, qui leur ravit le victorieux.

Quelle doit estre, bon dieu, une milice si passionnée ? Ce n' est pas obeissance, qui suit le commandement ; c' est zele qui le previent : ce n' est pas affection

qui les jette dans la cause de leur chef, c' est transport qui les separe d' eux-mesmes, et qui luy fait dire : je m' en vais contre l' ennemi avec la dixiesme legion, de laquelle je ne suis pas moins assureé que de ma propre personne. Je sçay qu' elle passera toute nuë au milieu des flames, si l' honneur le veut, ou si la necessité le demande. Tellement, madame, que ce ne sont plus les soldats de son armée, qui marchent avecque luy ; ce sont comme les membres de son corps, qui se meuvent quand il se remuë ; ce sont, pour le dire ainsi, des parties

p424

estrangeres de luy-mesme, qui luy sont plus unies que les naturelles.

De l' autre costé le respect qu' ils luy portent, n' est pas moins puissant que l' amour qu' ils ont pour luy : au moins est-il plus puissant que le droit de vie et de mort, qu' il a sur eux. Ce respect gouverne et regle toutes les troupes : il les pousse, ou les arreste, selon qu' on a besoin de leur differente obeissance : il leur pourroit tenir lieu de discipline. Qu' on ne pense pas que ce soient les loix de la guerre et les ordonnances militaires qui empeschent les soldats de faire des fautes : c' est sa presence, et son tesmoignage. Quand ils ont manqué ils craignent plus qu' il le sçache, qu' ils ne craignent qu' on les chastie ; et plusieurs sont retenus en leur devoir par l' apprehension de luy desplaire ; qui ne le seroient pas par la crainte de la peine et du deshonneur.

C' estoit-là, madame, la seule chose que craignoit l' armée romaine, et jamais soldats ne mespriserent si fort l' ennemi, ni ne redouterent si fort leurs chefs : jamais ames ne furent tout ensemble si fieres et si dociles ; ne se desborderent avec tant d' impetuosité à la campagne, et ne reprirent leur place dans le camp avec moins d' apparence d' en estre sorties. Apres avoir fait des miracles de courage, ces gens-là venoient sçavoir s' ils avoient bien fait ou non : ils venoient rendre compte de la victoire, de laquelle il falloit quelquefois se justifier, et laquelle estoit quelquefois punie.

Cette crainte de pieté et de religion a produit des exemples à milliers dans la pure antiquité ; et on marche dessus au college, tant ils sont vulgaires et en grand nombre. Mais il faut choisir ce qu' on vous presente. Il faut que je vous montre, madame, une belle marque de cette genereuse crainte, dans la

caducité mesme de l' empire, lors que Rome n' estoit plus que le sepulchre de Rome, la nature voulant, à mon advis, conserver ses droits, et faire voir que les cendres des matieres souverainement excellentes, sont encore riches et precieuses.

Sous l' empire de Justinien, un capitaine nommé Fulcar, s' estant jetté inconsiderément dans les ennemis, et ayant engagé sa troupe à un combat desavantageux, comme en cette extremité quelqu' un luy representoit, que s' il vouloit, il pouvoit encore se retirer avec une bonne partie des siens : il vaut mieux mourir, respondit-il, car quel moyen y avroit-il, apres cecy, de soustenir le visage de Narses ? Ce n' est pas que Narses fust cruel : mais c' est que la souveraine vertu est redoutable. C' est que la mine d' un general de l' armée romaine donne de l' effroy à ceux qui n' en ont pas des espées nuës et de la mort assurée. D' une oeillade il perce les coupables jusques au coeur, et en les regardant il les punit.

N' est-ce pas là, madame, un effet de cette autorité, qui vient du ciel ; de cette autorité, inherente à la personne de celuy qui l' a ; distincte et separée de l' autre autorité, qui naist du pouvoir donné par la republique ; qui a esté verifiée par le senat ; qui se lit dans des patentes de

p425

parchemin ; qui se remarque par des aigles et par des dragons en peinture ; par des verges, par des haches, et par des archers ?

Cette seconde autorité, dont vous pretendez que je vous die quelque chose qui n' ait jamais esté dite, est une certaine lumiere de gloire, et un certain caractere de grandeur, que la vertu heroïque imprime sur le visage des hommes. Et ce caractere et cette lumiere corrigent les defauts et les imperfections de la nature ; font que les petits hommes paroissent grands ; embellissent les visages laids ; deffendent la solitude et la nudité d' une personne exposée aux outrages de la fortune ; accablée sous les ruines d' un parti destruit ; abandonnée de ses propres voeux et de sa propre esperance. Ce caractere, madame, est à cette personne une sauvegarde du ciel, contre les violences de la terre ; la rend inviolable à des ennemis irritez ; lie les mains à des traistres, qui viennent à elle avec un mauvais dessein ; trouve du respect et de la tendresse parmi les scythes et les tartares.

à cette marque les ennemis ont reconnu à la guerre les princes romains, quoy qu' ils se fussent déguisez ; quoy qu' ils fussent meslez dans la foule de soldats ; quoy qu' ils ne les eussent jamais veus. Rien n' est capable d' effacer ce caractere, ni d' obscurcir cette lumiere, non pas mesme les disgraces, la prison, et les chaisnes d' un pauvre captif. Le bourreau tombe à la renverse à la veuë de son patient, et peu s' en faut qu' il ne luy demande la vie. Il s' imagine qu' il void sortir de ses yeux une grande flamme, qui illumine tout le cachot, et qu' il entend une espouventable voix, qui luy crie, qui es-tu malheureux, qui oses mettre la main sur la personne de Caius Marius ?

Ne sont-ce pas là, madame ; trouvez bon que je vous interroge encore une fois ; ne sont-ce pas là les dernieres et les plus cheres faveurs qui se peuvent recevoir de la suprême vertu ? Et cette seconde autorité, qui survit à la premiere ; cette autorité, qui se conserve dans les ruïnes de la puissance ; qui consacre la mauvaise fortune, les chaisnes, et le cachot ; qui rend l' affliction sainte et venerable ; n' est-ce pas une chose bien plus noble que l' indigne prosperité des heureux ; que tous les sceptres, toutes les couronnes, et toute la magnificence des rois faineans ?

Sans doute l' autorité est beaucoup plus noble que la puissance ; et celle qui se forme de la reverence de la vertu, beaucoup plus honneste que celle qui s' establit par la terreur des supplices. Le triomphe pur et innocent d' une infinité de coeurs soûmis est bien plus illustre et plus beau à voir, que le sanglant et miserable trophée de quelques testes abbatuës : j' entends abbatuës sans une extrême necessité, et pour la seule montre d' un pouvoir sauvage et tyrannique. Et si les fables des poëtes sont les mysteres des philosophes, il me semble, madame, que leur Jupiter fait une action bien plus admirable, et plus digne du pere des dieux, et du roy des hommes, quand il remuë toutes choses avec un de ses sourcils, et qu' il fait trembler l' Olympe en branslant la

p426

teste, que quand à force de foudres et de tempestes il arrache des arbres, et casse des tuilles.

La puissance est une chose lourde et materielle, qui traisne apres soy un long equipage de moyens humains, sans lesquels elle demeureroit immobile. Elle n' agit

qu' avec des armées de terre et de mer. Pour marcher
il luy faut mille ressorts, mille rouës, mille
machines. Elle fait un effort, pour faire un pas.

L' autorité au contraire, qui tient de la noblesse
de son origine, et de la vertu des choses divines,
opere ses miracles en repos ; n' a besoin ni
d' instrumens ni de materiaux, ni de temps mesme
pour les operer ; est toute recueillie en la personne
qui l' exerce, sans chercher d' aide, ni se servir de
second. Elle est forte, toute nuë et toute seule :
elle combat estant desarmée.

Il ne faut qu' un mot à l' autorité, pour persuader.

Trois de ses syllabes, madame, humilient les
audacieux ; donnent de la repentance aux rebelles ;
arrestent l' impetuosité des legions mutinées ;
estouffent une sedition en sa naissance. Et ceux que
le general avoit accoustumé de nommer, mes compagnons,
ne peuvent souffrir qu' il les nomme, ou mes amis, ou
messieurs de Rome, ou comme il vous plaira de
traduire quirites. Ils se figurent que ce mot les a
desja degradez ; que ces trois syllabes leur ont osté
l' espée et le baudrier : qu' elles les ont mis dans la
lie de la plus impure et de la plus vile populace.

Je vous demande, madame, si le nom de quirites, sorti
d' une autre bouche que de celle de Cesar, fust entré
aussi avant dans le coeur des legions, et eust eu la
mesme force sur leur esprit. Pour moy je le croirois
difficilement. Je sçay la portée de la rhetorique, et
connois la vertu des mots les mieux prononcez : mais
elle ne va pas jusques-là. L' autorité est
incomparablement plus persuasive que l' eloquence.

Les soldats se fussent moquez d' une douzaine d' oraisons
de Ciceron, et ils se rendent à une parole de Cesar.

Je pense mesme qu' ils se fussent rendus à son silence,
s' il se fust contenté de leur faire signe de sortir
du camp, sans prendre la peine de parler à eux. Par
cette muette condamnation les traitant comme des
maudits et des excommuniez de la patrie, et les
declarant indignes de toute sorte de societé avecque
leur general, jusqu' à celle des plaintes et des
reproches, qu' il leur pouvoit faire, un tel mespris leur
eust fait tant de douleur que pour grace ils eussent
demandé la mort ; et se fussent venus jeter à ses
pieds, pour le prier de les vouloir perdre plus
honnestement.

Mais il me fasche qu' une si grande parole, qui fut une
grande action, ne soit pas de quelque romain du bon
temps, et de la sainte republique, afin de ne vous
point alleguer de vertu douteuse, et dont la cause
soit indecise, comme celle de Cesar. Je voudrois,

madame, que cét exemple de l' autorité militaire fust
de Scipion ou de Fabrice, pour le joindre plus
justement à cét autre exemple de l' autorité

p427

civile, apres lequel vous me permettez de finir.
Vous connoissez bien le bon-homme Appius Claudius.
Regardez-le, je vous prie, accablé d' années et de
maladies, qui ne part il y a si long-temps de la
chambre, et ne peut que se traîner de son lict à son
foyer. En cét estat-là neantmoins il se resout de se
faire porter au senat, pour quereller tous les
senateurs ; pour s' opposer tout seul à la paix
honteuse qu' ils alloient conclure. Il est à croire,
madame, qu' ils ne furent pas moins espouventez de voir
ce hideux vieillard, que si c' eust esté un spectre, qui
fust entré dans la chambre du conseil. Et à mon advis,
ils ne le prirent pas d' abord pour Appius Claudius :
ils le prirent pour son ombre et pour son phantosme,
qui venoit de l' autre monde leur faire des leçons
et des remontrances ; qui leur venoit dire avec un ton
de commandement, et une parole forte, que la cholere
luy fournissoit dans la foiblesse d' un corps
confisqué. Quiconque a esté autheur d' une si sale
proposition, n' est point un vray et un legitime romain :
il faut que ce soit un estranger, ou un bastard : ce
doit estre le fils d' un de nos esclaves, ou il ne luy
reste pas une goutte du sang de nos peres, que la
lascheté n' ait corrompuë.
Que n' eust point fait ce fascheux aveugle s' il eust eu
des yeux, et le reste de son corps en liberté ?
N' eust-il pas voulu battre ceux qu' il se contenta de
gourmander ? N' eust-il pas voulu déposer Pyrrhus, et
mettre son royaume en interdit ? Bien loin de luy
laisser par un traité un poulce de terre en Italie ?
Je ne sçay pas ce qu' il eust pô faire ; mais je sçay
bien, madame, qu' il fit beaucoup. Rome et Pyrrhus
sont d' accord des conditions du traité de paix.
Claudius s' y oppose, et le vient rompre dans sa
conclusion. Ainsi il est plus fort que Rome et que
Pyrrhus tout ensemble ; et l' emporte sur l' un et
sur l' autre.
Lors que l' on conta à Cyneas une si estrange
nouvelle, il y a de l' apparence qu' il s' escria ; voicy
quelque chose de plus grand que tout ce que j' ay
admiré à Rome. J' avois veû une multitude de rois ;
mais je n' avois pas veû leur precepteur. C' est cét
aveugle, qui est la lumiere de la republique. C' est
ce malade, qui nous fait la guerre. C' est ce

bon-homme qui ne bougeoit de son lict, qui nous chasse d' Italie ; c' est cette chaise, dans laquelle il se fait porter au senat, qui est plus redoutable que nos tours pleines de soldats, que nos elephans, et que nos machines.

DISSERTATION 2

p428

C' est à peu pres, madame, ce que je vous respondis hier en langue vulgaire, lors que je pris congé de vous. J' ay depuis trouvé le sens de ma prose dans les vers d' un poëte qui ne fit jamais que ceux-là. Et je me suis imaginé qu' il n' y auroit point de mal d' entrer de la sorte en nostre conference d' aujourd' huy, et de lier avec un noeü, qui peut-estre ne vous déplaira pas, les choses que je vous ai dites, et celles que vous voulez que je vous escrive.

Advoüons-le derechef, madame, il est certain que les grandes largesses de Dieu ont esté faites au commencement ; et qu' encore que son bras ne soit pas plus court qu' il estoit, ses mains sont moins ouvertes qu' elles n' estoient. Outre le droit d' aisnesse, qu' a eu l' antiquité sur les derniers temps, elle a eu d' autres avantages, qui ont fini avec elle, et ne se sont point trouvez en sa succession : elle a eu des vertus, dont nostre siecle n' est point capable. Ce n' est pas à nous à faire les camilles ni les catons : nous ne sommes pas de la force de ces gens-là. Au lieu d' exciter nostre courage ils desesperent nostre ambition : ils nous ont plustost bravé, qu' ils ne nous ont instruit par leurs actions. En nous donnant des exemples, ils nous ont obligé à une peine inutile ; ils nous ont donné ce que nous ne sçaurions prendre, ces exemples estant de telle hauteur, qu' il n' y a pas moyen d' y atteindre.

p429

Je ne veux pas dire, madame, qu' aux plus miserables saisons, Dieu ne puisse envoyer quelque ame choisie, pour nous faire souvenir de sa premiere magnificence. Je ne nie pas qu' il ne puisse prendre un soin particulier de cette ame, et qu' il n' ait moyen de la preserver des vices de la cour, et de la contagion de la coustume. Dans le plus general assoupissement du monde il se trouve quelqu' un qui vient réveiller les autres ; qui franchit les bornes de son siecle ; qui est capable de concevoir l' idée de l' ancienne vertu,

et de nous montrer que les miracles des histoires sont encore des choses possibles.

Il est vray, madame, ce quelqu'un se trouve : mais ce quelqu'un ne fait point de nombre : il marque mesme sterilité : il n'empesche pas la solitude. Il peut y avoir une ame privilegiée, une personne extraordinaire, un heros ou deux en toute la terre : mais il n'y a pas une multitude de heros : il n'y a pas un peuple de personnes extraordinaires ; il n'y a plus de Rome, ni de romains. Il les faut aller chercher sous des ruines et dans des tombeaux. Il faut adorer leurs reliques, et dans les livres dont je vous ay parlé, et aux endroits que vous avez désiré que je vous marquasse. Je pensois d'abord en estre quitte, pour vous avoir marqué ces endroits, et pour vous avoir choisi des livres. Vous n'etes pas neantmoins satisfaite de cela, et il semble que vous pretendiez que j'adjouste ce qui manque aux livres. La gloire et les triomphes de Rome ne suffisent pas à vostre curiosité : elle me demande quelque chose de plus particulier, et de moins connu. Vous desireriez, madame, que je vous montrasse les romains, quand ils se cachotent, et que je vous ouvrisse la porte de leur cabinet. Apres les avoir veüs en ceremonie, vous les voudriez voir en conversation ; et sçavoir de moy, si cette grandeur si droite et si eslevée a pû se plier à l'usage de la vie commune, a pû descendre des affaires et de l'employ, jusqu'aux jeux et au divertissement. Je n'en fais point de doute, madame. Toutes les heures de la vie des sages ne sont pas esgalement serieuses. Leur ame n'est pas tousjours tenduë, ni tousjours guindée ; et c'est bien la mesme vigueur, mais ce n'est pas la mesme action. Croiroit-on qu'il n'y ait eu que les sybarites qui ayent aimé les festes, et qui ayent esté joyeux ? Les romains l'ont esté aussi : mais ils l'ont esté d'une autre sorte, et ont aimé d'autres festes que les sybarites.

La volupté, qui monte plus haut que les sens ; celle qui va chercher la partie superieure, pour la remplir de belles images : cette volupté toute chaste et toute innocente, qui agit sur l'ame sans l'alterer ; et la remuë, ou avec tant de douceur, qu'elle ne la fait point sortir de sa place ; ou avec tant d'adresse, qu'elle la met en une meilleure place qu'elle n'estoit : cette volupté, madame, n'a pas esté une passion indigne de vos romains : Scipion et Laelius en ont usé sans scrupule : Auguste et ses amis ont esté de ces honnestes voluptueux.

Le senat et la campagne ; les affaires civiles et les actions militaires avoient leur saison ; la conversation, le theatre, et les vers avoient la leur. Jamais les plaisirs de l' esprit ne furent mieux goustez que par ces gens-là, et des mesmes mains dont ils gaignoient les batailles, et signoient le destin des nations, ils escrivoient des comedies, ou applaudissoient à ceux qui en jouoient devant eux. Il n' y avoit pas tous les jours un annibal à vaincre, ni une afrique à assujettir. Antoine et le fils de Pompée ne moururent chacun qu' une fois : et apres cela vint ce calme general, dans lequel les plus inquiets furent de loisir, et le monde se laissa gouverner aussi paisiblement que s' il n' eust esté qu' une famille.

Ils ont donc quelquefois manqué d' ennemis ; on les a laissez quelquefois en paix. Et en cét estat-là, madame, pourquoy se fussent-ils fait la guerre à eux-mesmes, et eussent-ils cherché des ennemis dans leur propre coeur ? Pourquoy se donner en proye à un chagrin pire qu' Annibal, et plus cruel que l' Afrique ? Pourquoy apprehender de se resjouir, n' y ayant plus personne qui troublast leur joye ; la mer de Sicile estant nettoyée ; l' Egypte estant reduite en province ; Sexte Pompée et Marc Antoine n' estant plus que deux noms et deux phantosmes ?

Je vous advouë, madame, que le desir de la gloire estoit leur passion dominante : mais les tyrans mesmes ne regnent pas tousjours tyranniquement. C' estoit la fievre de leur esprit : mais cette fievre ne les brusloit pas tousjours d' une esgale ardeur : elle avoit ses relasches aussi bien que ses redoublemens.

Et ne pensez-vous pas que Scipion fust hors de son grand acces, quand il amassoit des coquilles au bord de la mer avec son ami, ou qu' il prestoit ses paroles à Chremes et à Micio dans les fables de Terence ?

Je ne decide point en cét endroit si luy et son ami ont este les vrais autheurs de ces fables : il me suffit de dire probablement qu' ils en ont esté les premiers approbateurs, et qu' ils les ont aimées, s' ils ne les ont faites. Il se pourroit bien mesme que le poëte auroit changé la disposition de quelque scene par leur advis ; et qu' il y auroit quelque demi vers de leur façon ; et que ce que nous trouvons de plus fin et de plus juste, ne seroit pas tant ce qu' il a emprunté des ouvrages de Menandre, que ce qu' il avoit appris dans la conversation de scipion.

Pour l' empereur Auguste, en la personne duquel je considere la fin du bon temps, comme sa fleur en celle

de Scipion ; il est tres-vray, madame, qu' il a jugé tres-sainement du prix et du merite de chaque chose, et qu' il a aimé la gloire, mais qu' il n' a pas haï la volupté ; je parle de la volupté en general, parce qu' il essaya de toutes, et qu' ayant donné beaucoup à ses sens, il ne refusa rien à son esprit. Il voulut connoistre le bon et le beau, en tous les sujets où il est, et où il semble estre ; et pour cette recherche il employa de si adroits et de si curieux espions, qu' ils n' ont rien laissé à descouvrir aux siecles qui sont venus depuis eux.

p431

Je n' oserois pas dire, comme a fait quelqu' un, que les muses furent ses bouffonnes et ses basteleuses ; ce mot est deshonneste et injurieux : je diray seulement qu' elles eurent l' honneur d' estre ses domestiques et ses familiares, et qu' en ce temps-là elles estoient de la cour et du cabinet. Pour le moins les faisoit-on venir aux heures de conversation, si on ne les appelloit à la deliberation des affaires, et si c' est trop de dire que Virgile fut le quatriesme de ce conseil tenu entre Auguste et ses deux amis, pour sçavoir s' il garderoit l' empire, ou, s' il rendroit la liberté.

L' histoire de ce conseil m' est un peu suspecte : et j' ay de la peine à me persuader que les beaux esprits de ce temps-là fussent si avant dans la confiance de l' empereur, et qu' il leur fist part des affaires de cette nature. Je me contente de croire qu' ils avoient l' intendance de ses plaisirs vertueux, sans aspirer à une plus importante direction, et qu' il leur faisoit ouvrir la porte du palais, quand on la fermoit aux supplians et à leurs requestes.

Mais quand dans les provinces esloignées, et au milieu mesme du palais il s' esleve des nuages, qui brouillerent le calme dont j' ay parlé. Ce fut alors, madame, que les muses ne furent pas moins necessaires à Auguste, qu' elles luy avoient esté auparavant agreables : ce fut alors qu' elles furent de service, et qu' elles aiderent Livia à soustenir son mari, qui commençoit à ployer sous les soins et sous les affaires.

En cette saison de chagrin et d' inquietude, elles n' estoient occupées qu' à luy chercher de la joye et des divertissemens : elles ne songeoient qu' à enchanter ses peines par leurs chansons. Elles ne s' estudioient qu' à appaiser et mettre en repos cette partie impatiente de son ame, qui se tourmentoit et

veilloit sans cesse ; qu' à esloigner son imagination des desbauches de sa fille, et de la desfaite de ses legions ; qu' à luy oster la veuë des sujets qui le faschoient, par l' interposition d' autres sujets qui luy pouvoient plaire.

Or, madame, comme ce n' estoit pas peu meriter du genre humain, que d' endormir quelquefois Auguste, et quelquefois de le resjouir, ces bonnes deesses se justifioient par là de la calomnie des barbares, qui les accusent d' estre inutiles à la republique, et de n' avoir point de rang dans le monde. Ce bon prince aussi, souffrant qu' elles destendissent la trop grande force de ses pensées, et prenant quelque intervalle de relasche dans les spectacles qu' elles prenoient le soin de luy preparer, faisoit plusieurs bonnes choses en mesme temps. Car outre que les advoüant à luy, il protegeoit les innocentes, contre la licence des vieux soldats, et la cruauté de la victoire civile, il s' acqueroit des parleuses, qui sont escoutées de tous les siecles, et les honorant de sa familiarité, il les rendoit tributaires de sa gloire. Mais, principalement, madame, il suivoit le conseil de la nature, qui veut que tout ce qui travaille se repose ; qui entretient la durée par la moderation, et menace la violence de fin.

p432

Je sçay bien que cette souveraine intelligence, qui a esté donnée aux grands princes pour la conduite des choses humaines, n' est point capable de lassitude, et qu' elle agiroit continuellement, si elle pouvoit agir toute seule : mais estant engagée avec le corps, et tenant à des organes, qui sont extrêmement fresles et delicats, il faut qu' elle les mesnage pour s' en servir, et qu' elle s' accommode malgré elle, aux necessitez d' une societé dans laquelle elle est entrée. Les princes ne peuvent pas estre tousjours anges ; separez des sens, et jouïssans de la pureté d' un estre simple. Il faut qu' ils soient hommes quelquefois ; meslez dans la matiere, et sujets aux charges du composé. Il faut, madame, qu' apres les tempestes des affaires, et les fascheux objets des maux qu' ils ont à combatre, on ait soin de leur chercher des ports agreables, pour sejourner et rafraischir leur esprit ; et des perspectives attrayantes, qui leur délassent et resjouissent les yeux.

Ce sont des besoins de la vie humaine, quelque riche et suffisante à soy-mesme qu' elle puisse estre d' ailleurs. Le travail accableroit les plus fortes

ames, si elles n'avoient de ces aides et de ces appuis à se soustenir : la melancholie les suffoqueroit, si elles ne respiroient de cette sorte. Ce sont, à proprement parler, les voluptez de la raison, et les delices de l'intelligence : et celuy qui a trouvé toutes les veritez qui sont au dessous du ciel, et n'a rien ignoré de ce qui se peut sçavoir sans revelation, en a fait si particulier estat au quatriesme livre de ses ethiques, qu'il n'a point craint de dire que le jeu et le divertissement n'estoient pas moins necessaires à la vie que le repos et la nourriture.

Il est vray qu'il fait difference, aussi bien que nous, de divertissemens et de jeux. Ce n'est pas un conseiller de toute sorte de desbauche ; et il ne veut pas que les sages passent le temps comme le vulgaire. Il a descouvert entre la mauvaise humeur et la bouffonnerie un milieu approuvé de la raison, dans lequel l'ame se dilate par un mouvement moderé, et ne s'énerve pas par une dissolution violente. Et de ce milieu, madame, il a fait une vertu morale, qui regarde le bien de la compagnie, en suite de deux autres, qu'il nous propose dans le mesme chapitre, pour la mesme fin.

La premiere de ces trois vertus est une certaine douceur et facilité de moeurs, qui sçait estre accommodante sans estre servile, et n'approuve pas sans choix tout ce qui se dit, ni ne le desapprouve aussi par desgoust. La seconde est une franchise naïve, et une coutume de dire vray aux choses mesme indifferentes, esloignée en pareil degré de la vaine ostentation et de la retenuë affectée. J'ay dit d'abord quelle est la troisieme ; et ces trois habitudes vertueuses, selon l'opinion d'Aristote, reglent tout le commerce des paroles, et s'estendent dans tous les entretiens, que les hommes ont les uns avec les autres ; soit qu'on y tienne des propos complaisans ou fascheux ; soit qu'ils soient veritables ou faux ; soit qu'ils soient joyeux ou tristes.

p433

Tellement, madame, que sans la premiere de ces trois vertus, les assemblées des hommes ne seroient que des troupes d'ennemis meslez ensemble, qui s'esgratigneroient et se sauteroient au visage ; ou des cercles d'amoureux, qui adoreroient leurs defauts, et trouveroient leurs rides belles. Sans la seconde, ce ne seroient que des escholes de dissimulez, qui ne

veulent pas dire quelle heure il est, ni qu' il est jour à midy, tant ils ont peur de se mesprendre, ou des theatres de capitans, qui disent plus qu' ils ne sçavent, et plus qu' ils n' ont fait, et plus qu' il ne se peut faire. Enfin sans la troisieme, de laquelle nous parlons, les assemblées des hommes estant trop tristes, ou trop gaillardes, sembleroient, madame, ou des convois de personnes affligées, et la representation d' un deuil public, ou des spectacles de personnes nuës, et l' image de ces festes licencieuses, qui n' osoient paroistre devant Caton. Le milieu de ces deux mauvaises extremitez, est une vertu ; non pas à la verité si esclatante ni si haute que la sagesse et la magnanimité : mais c' est neantmoins une vertu, advoüée par la philosophie, et par la philosophie mesme de Caton. Et si nous l' avions chassée de nostre morale, la communication que nous avons les uns avec les autres n' auroit rien que de sec et d' espineux : le discours seroit plustost une corvée et un travail de la bouche, qu' un soulagement et une descharge du coeur ; et la societé, où nous n' aurions permission que de disputer et de contredire, nous ennuyeroit bien plus que la solitude, où nous pouvons au moins rire de memoire, et nous resjouir avec nos pensées.

Je ne voudrois pas assurer, madame, que les romains eussent connu une si loüable qualité dans l' enfance de la republique. Et quoy qu' un de leurs poëtes parle des bons mots du roy Numa, et de la nymphe Egerie, les conferences qu' ils avoient ensemble, s' estant passées sans tesmoins, il n' en peut parler que par conjecture.

Ces paysans victorieux, ne sçachant que labourer et se battre, n' estoient sensibles qu' à des plaisirs grossiers, et proportionnez à la dureté de leur naissance. Il n' y a pas beaucoup d' apparence, qu' ils possedassent une vertu, qui est directement opposée à la rudesse, dont ils faisoient profession, et n' accompagne gueres la pauvreté, que la mauvaise humeur suit presque tousjours.

Tant que leur eloquence, pour user des termes de Varron, a senti les aulx et les oignons, on n' en devoit rien attendre de fort exquis ; et il estoit difficile qu' une si triste austerité que la leur, entendist raillerie, et se laissast toucher à la joye. Il falloit premierement que sans s' affoiblir ils se ramollissent : qu' ils s' adoucissent le courage, et se desrouillassent les moeurs ; qu' ils s' avisassent à la fin de se cultiver, comme ils cultivoient leurs jardins et leurs heritages.

Ils le firent certes avec tel succes, et trouverent un fonds si heureux, que d'abord le bon esprit fut parmi eux une chose populaire. La

p434

politesse passa du senat aux ordres inferieurs, voire aux plus bas estages du menu peuple. Et si en leur cause on doit croire leur tesmoignage, ils ont effacé en suite toutes les graces, et toutes les Venus de la Grece, et ont laissé son atticisme bien loin derriere leur urbanité.

C'est ainsi, madame, qu'ils appellerent cette aimable vertu du commerce, apres l'avoir pratiquée plusieurs années, sans luy avoir donné de nom asseuré. Et quand l'usage aura meuri parmi nous un mot de si mauvais goust, et corrigé l'amertume de la nouveauté qui s'y peut trouver, nous nous y accoustumerons, comme aux autres que nous avons empruntez de la mesme langue.

Or soit qu'en la nostre ce mot exprime un certain air du grand monde, et une couleur, et teinture de la cour, qui ne marque pas seulement les paroles et les opinions, mais aussi le ton de la voix et les mouvemens du corps. Soit qu'il signifie une impression encore moins perceptible ; qui n'est reconnoissable que par hazard ; qui n'a rien qui ne soit noble et relevé, et rien qui paroisse ou étudié ou appris, qui se sent et ne se void pas ; et inspire un genie secret, que l'on perd en le cherchant. Soit que dans une signification plus estenduë il veuille dire la science de la conversation, et le don de plaire dans les bonnes compagnies. Ou que le mettant plus à l'estroit, on le prenne pour une adresse à toucher l'esprit par je ne sçay quoy de piquant, mais dont la piqueure est agreable à celuy qui la reçoit ; parce qu'elle chatouille et n'entame pas ; parce qu'elle laisse un aiguillon sans douleur, et resveille la partie que la mesdisance blesse. Tant y a, madame, qu'au jugement d'un grand juge de pareilles choses, c'estoit une connoissance, dont les grecs ont abusé ; que les autres peuples ont ignorée ; et de qui les seuls romains ont sceu le vray et le legitime usage : leur ayant esté si propre, et si incommunicable à leurs plus proches voisins, que ceux d'Italie mesme n'ont pû l'aquerir sans quelque deschet, ni la contrefaire si finement que la ressemblance n'en fist remarquer la diversité.

C'estoit donc, à ce compte-là, une plante domestique ; qui ne pouvoit venir que sur le rivage de leur

Tybre, ou sur leur mont Palatin, ou au pied de leur Capitole, ou proche de leur Champ De Mars, ou en quelque autre quartier de la capitale ville du monde. Est-il possible que le ciel et le soleil de Rome eussent tant de force et tant de vertu ? Agissoient-ils si sensiblement sur l'esprit des hommes ? Estoient-ils si absolument necessaires pour les rendre de bonne compagnie ?

Je n'ay garde de le dire de mon chef, ni de faire ce tort au reste de l'Italie, et aux autres provinces civilisées. Mais generalement parlant, il est certain, madame, que les citoyens de Rome apportoient de grands avantages dans le monde ; devoient beaucoup à leurs meres, et à leur naissance ; sçavoient quantité de choses, que personne ne leur avoit apprises.

p435

Il n'y a point de doute que dans leur plus familier entretien, il n'y eust des graces negligées, et des ornemens sans art, que les docteurs ne connoissent point, et qui sont au dessus des regles et des preceptes. Je ne doute point qu'apres les avoir veû tonner et mesler le ciel et la terre dans la tribune aux harangues, ce ne fust un changement de plaisirs tres-agreable, de les considerer sous une apparence plus humaine ; estant desarmez de leurs enthymemes et de leurs figures ; ayant quitté leurs exclamations feintes, et leurs choleres artificielles ; paroissant en un estat, où l'on pouvoit dire qu'ils estoient veritablement eux-mesmes. C'estoit là par exemple, madame, où Ciceron n'estoit ni sophiste, ni rhetoricien, ni idolâtre de celui-cy, ni furieux contre celui-là, ni de l'un ni de l'autre parti : il estoit là le vray Ciceron, et se mocquoit souvent en particulier, de ce qu'il avoit adoré en public. C'estoit là où il definissoit les hommes, et ne les embellissoit pas ; où il parloit de Caton, comme d'un pedant du portique, ou pour le plus d'un citoyen de la republique de Platon ; où il disoit que la pourpre du senat estoit la plus fine, mais que le fer des rebelles estoit le meilleur ; où il advoüoit que Cesar estoit l'ouvrier de sa fortune, et que Pompée n'estoit que l'ouvrage de la sienne. Ces sentimens qui partoient du coeur, estoient cachez dans les grandes assemblées, et ne se descouvroient qu'entre deux ou trois amis, et autant de fideles domestiques, à qui ils faisoient part de cette

secrete felicité. Et s' il a esté dit de quelques-uns d' eux, qu' ils ont regné toutes les fois qu' ils ont harangué, tant estoit souverain le pouvoir qu' ils exerçoient sur les ames ; on peut dire de ceux-là mesmes, que dans leur conversation ils rendoient la liberté qu' ils avoient ostée dans leurs harangues ; qu' ils mettoient au large et à leur aise les esprits qu' ils venoient de presser et de tourmenter ; et qu' ils les tiroient de l' admiration, qui les avoit agitez avec violence, pour leur faire sentir un transport plus doux, et les ravir avec moins de force.

J' ay veû un grand prince aux pays bas, qui envioit en cela la fortune de leurs affranchis, et de ces amis inferieurs et du second ordre, qu' ils avoient tirez de la servitude, pour les mettre dans la confiance. Et en effet, c' estoit un contentement merveilleux, de pouvoir estre tesmoin de leur vie interieure, et d' assister aux plus particulieres heures de leur loisir : et ce seroit une satisfaction sans pareille, de sçavoir les bonnes choses qui se disoient entre Scipion et Laelius, Atticus et Ciceron, et les autres honnestes gens de chaque siecle, d' avoir, dis-je, une histoire de la conversation et des cabinets, pour adjouster à celle des affaires et de l' estat.

Estant nais dans l' empire, et nourris dans les triumphes, tout ce qui sortoit d' eux portoit un caractere de noblesse, qui les distinguoit de leurs sujets : tout sentoit le commandement et l' autorité, quoy qu' il ne fust question ni de gouverner ni de conduire : tout estoit

p436

remarquable et de bon exemple, voire leur secret et leur solitude.

Ayant veû dez leur enfance traîner des rois captifs par les ruës, et d' autres rois supplians et solliciteurs, venir en personne demander justice et attendre à la porte du senat leur bonne ou leur mauvaise fortune, ils ne pouvoient garder rien de bas dans des esprits esmeus et purgez par de tels spectacles. La lie mesme d' un tel peuple estoit precieuse : et si par malheur il se fust trouvé quelques gentilshommes, qui eussent eu des ames vulgaires, il est à croire que de si grands objets les eussent incontinent relevées. Il est vray-semblable qu' estant non seulement couverts et environnez, mais penetrez, mais remplis de tant de lumiere, il en rejaillissoit jusques sur leurs moindres actions ;

et qu' ils ne les pouvoient pas adoucir ni cacher si bien qu' elles ne fussent tousjours fortes et illustres.

Je le dis comme je le pense ; et vous sçavez bien que les morts n' ont point de flateurs. Il leur estoit impossible de se desfaire tout-à-fait de leur grandeur ; parce qu' elle tenoit à leur coeur et à leur esprit ; parce qu' elle avoit racine en eux, et n' estoit pas appliquée sur leur fortune. Ils ne faisoient pas un geste, ni ne pousoient un mouvement au dehors, qui fust indigne de la souveraineté du monde. Ils rioient mesme et se jöioient avec quelque sorte de dignité.

Ce que je ne crains point, madame, d' avancer devant vous, qui descendez non seulement du mesme principe et du mesme sang ; mais qui estes de plus fille de leur discipline et de leur esprit, et ne tenez pas moins de la magnanimité des Cesars et des Scipions, que de l' honnesteté des Livies et des Cornelies.

Ils estoient donc grands vos ancestres, dans les plus petites choses. Et puisqu' autrefois une secte a creû que le sage dormant estoit semblable à soy-mesme, et ne laissoit pas d' estre sage (c' estoit une idole et un sage fait à plaisir qu' elle se formoit.) puisque cette secte a laissé pour dogme, que les songes de ce sage imaginaire estoient raisonnables et judicieux ; il nous sera bien permis de croire que les veritables sages ont pû regler par la raison, et conduire avec gravité, une partie de la vie, qui est plus capable de l' une et de l' autre que le dormir ; et que leurs exercices moins violens et moins serieux, estoient animez de la vigueur, et de la majesté de la republique.

Vous plaist-il que je vous verifie ce que je vous dis, et que je monte mesme plus haut que le siecle des Scipions, pour vous montrer qu' il y a tousjours eu de l' esprit à Rome, mais qu' il y a tousjours eu aussi de l' autorité et de la grandeur, qui se sont meslées dans cét esprit ? Ce ne sera point un autre que le bon Fabrice, dont vous avez veû la lettre à Pyrrhus, qui nous fournira l' exemple que nous cherchons ; et considerez-le, je vous prie, madame, dans cette celebre conversation, qu' il eut avec le mesme Pyrrhus, et avec Cyneas chef de son conseil. Cyneas ayant fait un long discours à la loüange de la vie contemplative,

p437

et ayant dit entre autres choses, qu' il y avoit un

grand personnage à Athenes, nommé Epicure, qui preschoit le repos et la volupté, et tenoit que le gouvernement des estats estoit indigne de l' occupation des sages ; parce que les sages ne se devoient point mettre en peine pour des fous, pour des ingrats, pour des hommes : Fabrice eut la patience d' ouïr ces vanitez grecques, quoy qu' il ne les approuvast pas : mais avec un soustris desdaigneux, qu' il adressa à celui qui les debitoit, ô que les romains, dit-il, avroient bien-tost fait, si toute la terre vouloit estre epicurienne !

Ne pensez-vous pas, madame, que Cyneas fut bien surpris d' une response si peu preveuë, et si esloignée de l' admiration qu' il attendoit d' un homme sans lettres, qu' il croyoit avoir ravi par son eloquence ? Ce petit mot renversa d' un mesme coup les opinions du grand personnage d' Athenes, et l' eloquence du beau parleur. Et une refutation reguliere de la philosophie epicurienne, entreprise par un stoïque, venu préparé à cela, n' eust point eu tant de force que cette exclamation d' une ligne, qui rendit Epicure ridicule, qui mit Cyneas en confusion, et donna de l' estonnement à Pyrrhus. Mais, madame, c' estoit la coustume de Fabrice d' estonner Pyrrhus par ses responses. Il rioit d' ordinaire des propositions que le roy luy faisoit serieusement. Et un jour qu' il luy offrit la premiere place en son royaume apres luy, s' imaginant qu' il n' auroit garde de deliberer sur un parti si avantageux, et qu' il ne feroit point de difficulté de changer de la pauvreté pour des richesses, le pauvre citoyen respondit au riche prince ces paroles, que j' ay tirées d' une histoire grecque escrite à la main.

Je vous aime trop, Pyrrhus, pour accepter la condition que vous me faites. Si j' estois aujourd' huy vostre favori, qui vous a asseuré que je ne fusse pas demain vostre maistre ? Vous valez beaucoup à la verité, mais vous coustez encore plus : et croyez-vous que si vos sujets m' avoient connu, ils n' aimassent pas mieux recevoir de moy des exemptions, et la seureté de tout ce qu' ils ont, que de vous payer des tributs, et de n' avoir rien qui soit à eux ? Ne me faites donc plus des offres, qui vous ruïneroient, si je vous prenois au mot, et ne me promettez pas ce que vous ne me pouvez tenir que par la perte de vostre couronne.

Un republicain farouche, et nai avec la haine de la monarchie, eust respondu tout crument, qu' il n' avoit que faire du roy, ni de la lieutenance generale de

son royaume ; mais Fabrice, qui n' estoit farouche que dans le combat, et ne sçavoit offenser que des rois armez, ne voulant pas accepter ce qui luy avoit esté offert, le voulut refuser de bonne grace. Il voulut par ce refus galand et ingenieux se faire desirer encore une fois à Pyrrhus ; et luy montrer qu' il n' eust pas eu seulement en luy un homme de tres-grand service, mais aussi un homme de tres-bonne compagnie. Ce sont là, madame, les premiers traits de la politesse, et comme

p438

le dessein de l' urbanité, dans une republique de fer et de bronze ; parmi de simples et d' innocens citoyens ; mais simples et innocens de telle façon, qu' on peut dire que leur simplicité a esté fine, et leur innocence spirituelle. Les consuls et les dictateurs rioient de cette façon. Ils parloient ainsi, quand ils ne parloient pas serieusement : et la seriosité des grecs a-t-elle rien qui vaille cette raillerie fiere et imperieuse de vos romains ? Les censeurs mesme, madame, quoy qu' il semble que la tristesse fust une des fonctions de leur charge, ne renonçoient pas absolument à toute sorte de raillerie. Ils ne s' opiniastroient pas dans une eternelle severité : et ce fascheux et insupportable homme de bien, le premier Caton, dis-je, a cessé quelquefois d' estre fascheux et insupportable. Il a eu des rayons de joye, et des intervalles de belle humeur. Il luy est eschapé des mots, qui ne sont pas mal plaisans ; et s' il vous plaist, madame, vous jugerez des autres par celui-cy.

Il avoit espousé une femme fort bien faite : et l' histoire remarque que cette femme craignoit extremément le tonnerre, comme elle aimoit extremément son mari. Ces deux passions luy conseillant une mesme chose, elle choissoit tousjours son mari pour son asyle contre le tonnerre, et se jettoit entre ses bras, au premier murmure du ciel qu' elle s' imaginoit d' avoir ouï. Caton, à qui l' orage plaisoit, et qui n' estoit pas fasché d' estre caressé plus qu' à l' ordinaire, ne pût retenir sa joye dans son coeur : il revela ce secret domestique à ses amis ; et leur dit un jour parlant de sa femme, qu' elle avoit trouvé le moyen de luy faire desirer le mauvais temps, et qu' il n' estoit jamais si heureux que quand Jupiter estoit en cholere.

C' est la severité elle mesme, qui s' est esgayée de cette sorte. C' est l' extrême rigueur, c' est la souveraine

justice, qui a voulu rire. Et de fait, madame, bien que luy et les autres fussent des juges incorruptibles, ce n'est pas à dire pour cela, que leur bonne justice procedast de leur mauvaise humeur. Ils sçavoient changer de vertu selon la diversité des temps et des lieux : ils recevoient le soir dans le cabinet, les graces qu'ils avoient rejettées le matin sur le tribunal. Mais les graces estant chez eux, elles n'y estoient pas affectées, ni licencieuses ; elles y estoient sages et modestes. Elles ne fardoient pas la majesté : elles l'ajustoient le moins du monde, et l'empeschoient seulement de faire peur.

Ces graces, madame, et cette majesté se separerent à la fin. Et les graces parurent encore sous les empereurs ; mais elles parurent toutes seules : car la majesté, j'entends la majesté des paroles, se perdit avec la liberté. Le style de Fabrice ne dura que jusqu'à Brutus et Cassius ; et il est certes bien reconnoissable ; soit dans quelques-unes de leurs lettres, qui se voyent encore, soit dans les propos qu'ils eurent ensemble la veille de la bataille de Philippes.

Il n'y a point d'homme si estranger dans l'antiquité, qui ne connoisse

p439

le mauvais ange de Brutus, et qui ne sçache leur dialogue. Le lendemain de cette funeste conference, Brutus la conta à Cassius, avec plus de trouble et d'émotion qu'il n'en avoit eu, quand le demon s'estoit apparu à luy. Mais voici, madame, de quel biais Cassius tourna une matiere si peu agreable, et comme il la mit à profit, pour l'usage de la conversation.

Sans faire l'admirateur estonné, ni l'incredule opiniastre, il dit en riant à son ami ; que les soins de l'ame, la contention de l'esprit, la lassitude du corps, et les tenebres de la nuit pouvoient bien estre cause de sa vision, et luy avoir formé cette image estrange. Que pour luy, par les principes de la philosophie, dont il faisoit profession, il ne croyoit point qu'il y eust de demons, et beaucoup moins, qu'ils fussent visibles ; qu'il voudroit neantmoins qu'il y en eust, et que sa philosophie fust fausse ; parce qu'apparemment ces esprits sans corps, devant estre justes et vertueux, l'action des ides de Mars estoit si belle, et leur cause si honneste, que sans doute ils voudroient y prendre part : qu'ainsi ce seroient des amis et des alliez de la republique,

ausquels ils n'avoient point songé, qui viendroient à son secours, et des troupes de reserve, qui combatroient pour eux au besoin. Que cela estant, ils ne devoient pas compter seulement dans leur parti, tant de compagnies de gens de pied, tant de cornettes de cavalerie, tant de legions et tant de vaisseaux ; mais qu'il y avoit encore un peuple immortel, et des soldats bienheureux, à qui il ne faudroit point donner de solde, qui se declareroient pour la bonne cause, et qui n'auroient garde de servir Antoine contre Brutus, ni de preferer la tyrannie à la liberté.

Ces paroles, madame, sont les dernieres paroles de la republique, qu'elle prononça avant que de rendre l'ame, et apres lesquelles elle expira. C'estoit le caractere de l'esprit de Rome : c'estoit la langue naturelle de la majesté. Et ne trouvez-vous pas que Cassius estoit bien eloquent en cette langue ? Ne seriez-vous pas bien aise de connoistre plus particulièrement cet excellent homme ; et de le voir en d'autres conversations que celle-cy : et de l'ouïr parler sur des sujets moins desagreables ; et un autre jour que la veille de la bataille de Philippes ?

Le mal est que la vive voix meurt en naissant, et ne laisse rien qui reste apres elle, ne formant point de corps qui subsiste en l'air. Les paroles ont des aisles, vous sçavez l'epithete, qu'Homere leur donne, et un poëte syrien en a fait une espece parmi les oiseaux. De sorte, madame, que si on n'arreste ces fugitives par l'escriture, elles eschangent fort facilement à la memoire.

Tout ce qui s'escrit mesme, n'est pas assure de demeurer, et les livres perissent, comme la tradition s'oublie. Le temps, qui vient à bout du fer et des marbres, ne manque pas de force contre des matieres plus fragiles : et les peuples du septentrion, qui sembloient estre venus pour haster le temps, et pour precipiter la fin du monde, declarerent une guerre si particuliere aux choses ecrites, qu'il n'a pas tenu

p440

à eux que l'alphabet mesme ne soit aboli. Il y a d'ailleurs, madame, un destin des lettres, qui perd et sauve sans choix les monumens de l'intelligence humaine : qui pardonne à de mauvais vers, et à des fables mal inventées ; pour supprimer les oracles, et priver le monde de la lumiere des

histoires nécessaires. Les anciens ont reconnu un démon, qui preside à la naissance des livres, et dispose si souverainement de leur fortune et de leur succes, qu' ils reüssissent bien ou mal, et vivent beaucoup ou peu, selon qu' il leur est favorable ou ennemi.

Or il est certain que si ce démon a esté malfaisant au public ; et envieux des curiositez honnestes, et contraire à la reputation des grands personnages, ç' a esté principalement en cette partie de leur memoire, qui eust esté le portrait de leur humeur ; qui nous eust appris les gousts et les delicatesses de leur esprit ; qui eust descouvert à la posterité la verité de leurs moeurs, et le secret de leur vie privée.

Quel malheur, madame, de ne pouvoir les aborder par cét endroit accessible, et proportionné à la debilité de nos forces ; d' avoir perdu cét objet aisé, et qui seroit bien plus de nostre portée qu' une plus haute élévation de leur gloire ; de sçavoir la pluspart de leurs batailles, et l' ordre de leur milice ; et d' ignorer leurs conferences tranquilles, et la methode qu' ils avoient de traiter ensemble ; d' estre de leurs festes solempnelles, et de leurs grandes ceremonies, et de n' avoir point de part en leur familiarité, ni aux affaires de leur maison.

à la verité, madame, ce ne seroit pas un petit malheur, s' il nous estoit entierement arrivé. Mais il me semble que nous ne pouvons pas nier avecque raison, que quelques-uns d' entre eux n' ayent eu soin de nous, ni nous plaindre justement d' avoir esté frustrez de tout ce qui nous appartenoit de leur succession. Deux ou trois par le moyen de la comedie nous ont laissé des crayons de vingt-quatre heures, je veux dire la representation de quelque journée passée agreablement : et d' autres se sont montrez à nous dans leurs dialogues et dans leurs lettres.

Ce sont, madame, leurs entretiens immortels que ces dialogues et que ces lettres : ce sont des conversations, qui durent encore ; où nous avons liberté d' entrer à toute heure ; où se conserve l' idée de la vertu dont parle Aristote au quatriesme livre de ses ethiques ; où se trouve la maniere de cette raillerie noble et patricienne, comme ils la nommoient, qui compatissoit si bien avec la gravité romaine.

Ces copies sont plus correctes et plus nettes que n' estoient peut-estre leurs premiers originaux : et si elles n' ont pas l' avantage de la vive voix, et de la presence, qui persuadent les sens, et donnent

de l' esclat aux choses viles ; elles ont celui de l' attention et de la seconde veuë, qui polissent le rude, et demeslent le confus ; qui adjoustent ce qui manque ordinairement aux actions soudaines et fortuites.

Voilà bien, madame, dequoy satisfaire une ame, qui n' a que de languissantes passions, et dequoy contenter une faim, à qui peu de

p441

nourriture suffit. Mais estant desireux de beaucoup, et avides de nouvelle connoissance, et amateurs de changement, il faut avouër qu' il n' y en a que pour nous mettre en appetit. Nous ne sommes pas des enfans tout-à-fait desheritez ; mais nous ne sommes pas des heritiers extremément riches ; et les biens qui nous restent, n' ont garde d' estre si grands que les pertes que nous avons faites.

Ce n' est pas mon dessein de pleurer icy les calamitez de la republique des lettres : je ne diray rien de la mauvaise fortune de l' histoire ; de ses bresches, et de ses ruïnes. à peine le nom de Lucceius est venu jusques à nous ; de ce Lucceius, madame, dans les histoires duquel Ciceron a brigué et demandé une place. Nostre salluste n' est qu' une petite partie du salluste de vos peres. Où est la seconde decade de Tite-Live ? Où sont ses guerres civiles ? Où sont celles d' Asinius Pollio, et de Cremutius Cordus, qui estoient des chefs-d' oeuvre de la liberté et de l' eloquence romaine ? Tout cela n' est plus, madame, et si nous voulons apprendre des nouvelles d' une saison, qui a tant de rapport et de conformité avec les temps que nous avons veûs, il faut que nous nous enquerions à quelque estranger de Grece, qui nous dit d' ordinaire ce qu' il ne sçait pas.

Je voy bien neantmoins, qu' en l' humeur où nous nous trouvons aujourd' huy, et dans le dégoust d' un siecle malade, qui prefere les sausses aux viandes, et sa phantaisie à sa santé, ce n' est pas le grave et le serieux des romains que nous regrettons davantage, et qu' il nous fasche le plus d' avoir perdu. Nous nous passerions aisément des annales de leurs guerres et de leurs campagnes, s' il y avoit un journal de leurs divertissemens et de leurs quartiers d' hiver ? Et nous nous consolerions sans beaucoup de peine, du naufrage des histoires necessaires, si les belles fables s' estoient pû sauver.

Ce seroit certes une excellente consolation à des esprits affligés de la perte des decades de Tite-Live,

que le recouvrement des comedies de Plaute et de Terence, que nous n' avons plus ; sans parler des autres poëtes de theatre, du debris desquels il ne nous reste que quelques vers boiteux, et quelques sentences estropiées.

Les satyres de Varron, qui estoit un autre peintre de la vie et de l' esprit, nous donneroient aussi, madame, des connoissances bien agreables : car quoy que la plus serieuse philosophie fust dans ces satyres, elle y estoit comme sur des fleurs, et comme en un lieu de desbauche ; toute peinte et toute parfumée de la galanterie de ce temps-là.

Nous verrions là dedans les peres conscripts, desembarrazez de leurs cliens ; desvestus de leurs longues robes ; en la pureté de leur naturel, tels qu' ils estoient dans les plaisirs de la bonne chere, et dans la liberté d' apres souper ; tels que vous me les avez demandé à voir, quand vous avez creû que je pouvois adjouster quelque chose aux livres. Nous aurions les lions tout entiers, dont nous n' avons que les

p442

ongles ; et si le destin des livres avoit voulu, les conversations de Brutus et de Cassius, les entretiens de Volumnius et de Papyrius Paetus, auroient esté d' aussi longue vie que les controverses des rhetoriciens de Seneque, et les declamations de Quintilien. Nous jugerions, madame, de l' urbanité par elle mesme, et sur des figures entieres et achevées ; au lieu que nous n' en pouvons juger que par nos soupçons, et sur des traces obscures et imparfaites.

S' il avoit plû au mesme destin, le premier Cesar seroit encore un des auteurs que je vous alleguerois sur cette matiere. Il avoit recueilli avec soin ce qui s' estoit dit, et ce qui se disoit tous les jours de plus remarquable : Tyron avoit fait aussi un recueil des bons mots de Ciceron ; et un ancien grammairien parle de deux livres de Tacite, qui avoient pour titre les faceties.

Mais particulierement, madame, la cour du second Cesar, de laquelle il a esté parlé au commencement de ce discours ; cette cour galante et spirituelle, qui se moquoit des bons mots de Plaute, et de la raillerie de l' antiquité, me fourniroit dequoy vous entretenir des jours entiers, d' une vertu qui luy appartenoit en propriété, et qui avoit receu d' elle sa derniere forme. Car il faut advouër, avec la

permission de la republique, que le siecle d' Auguste a jugé des choses bien subtilement ; a achevé de purifier la raison ; a donné à l' esprit des lumieres qu' il n' avoit pas ; a esté le siecle d' or des arts et des disciplines, et generalement de toutes les belles connoissances. Tout s' est poli et s' est raffiné sous ce regne : tout estoit sçavant et ingenieux en cette cour, depuis Auguste jusqu' à ses valets. On a escrit qu' il sortoit du feu et des esclairs de ses yeux : à quoy je voudrois adjouster, madame, qu' il en sortoit aussi de sa bouche ; mais beaucoup plus vifs et plus brillans que ceux qui esblouissoient les courtisans de ce temps-là, et qui obligerent un d' eux à se plaindre qu' il n' y avoit pas moyen de le regarder au visage. Il composoit des vers, et les supprimoit, et en les supprimant il disoit un mot du mauvais ouvrage qu' il avoit fait, qui valoit autant que le meilleur ouvrage qui se pouvoit faire. Il respondit quatre paroles à la longue harangue des ambassadeurs d' Espagne ; mais ces quatre paroles meritoient une autre harangue, encore plus longue pour les louer.

Outre les commentaires de sa vie, il y a eu long-temps dans le monde un volume de ses lettres : et comme vous pouvez croire, elles n' estoient pas toutes d' affaires d' estat ; ni toutes adressées au senat et aux legions. Il y en avoit de raillerie et de confidence à ses amis : il y en avoit d' amour et de galanterie à ses maistresses, et du style de celles que son oncle escrivoit à la reine Cleopatre, sur des tablettes de cornalines et de saphirs.

Mais je m' en vais, madame, vous bien estonner. Croiriez-vous qu' il se trouve aujourd' huy en quelque lieu, quelques restes de ces lettres escrites à Cleopatre, et que l' amour et les poulets de Cesar ont

p443

survescu à sa haine et à ses anticatons ? Cette rareté s' est conservée dans un vieux manuscrit grec, qui m' est tombé heureusement entre les mains, et j' en ai pris ce que je vous ai desja donné de Fabrice, de Caton, et de Cassius.

L' autheur de ce manuscrit n' est pas un inconnu, et un enfant de la terre. Il a un nom et un pays, et porte des marques de sa naissance. Il vivoit sous l' empire des antonins. Il semble avoir le mesme dessein que le sophiste Aelian ; mais sa façon d' escrire est un peu plus estenduë ; et son ouvrage se peut nommer un

meslange de choses communes et de choses rares.
Il est vray pourtant, madame, que je ne vous parle pas si affirmativement de la verité de ces lettres, qu' il ne vous soit permis de suspendre encore vostre jugement : je ne voudrois pas vous assurer qu' elles ayent esté trouvées dans la cassette de Cleopatre, quand on fit l' inventaire de ses meubles par l' ordre d' Auguste. Outre que les sophistes sont des personnes en qui je ne me fie que de bonne sorte, le poëte romain nous advertit de craindre les grecs, lors mesme qu' ils nous font des presens : et le cardinal historien de l' eglise s' est servi de son advis, sur le sujet de la donation de Rome, faite au pape Sylveste par l' empereur Constantin.

Puis donc que les largesses qui viennent de Grece, nous doivent estre suspectes ; et qu' en ce país-là il y a quantité de gens de bonne volonté et de grand loisir : puisque les sophistes ont servi de secretares à Phalaris, et à d' autres princes, je ne sçay combien de siecles apres leur mort, ils pourroient bien avoir rendu le mesme service à Cesar en cette occasion ; et avant que de rien determiner là dessus, il n' y aura point de mal de consulter l' infallible Monsieur De Saumaise.

Les responses qui se rendoient autrefois à Delphes, n' estoient point plus certaines que les siennes. Tous les imposteurs de l' antiquité. Tous les Sinons et tous les Ulysses de Grece, ne sont point assez fins pour luy faire prendre l' un pour l' autre : et il nous dira d' abord si ce que nous luy presenterons, est legitime, ou bastard ; si c' est or de mine, ou or d' Alchimie.

Quoy qu' il en soit, je pense que c' est antiquité ; et quand les pieces qu' allegue le sophiste grec, auroient esté contrefaites, ç' auroit esté, à mon advis, peu de temps apres Cesar, et peut-estre au siecle d' Auguste. Nous les verrons une autre fois avec ce qui reste de ce siecle-là. Si ce n' est, madame, que vous les teniez pour veuës, et le siecle aussi, et que me faisant grace d' un second discours, vous me vouliez espargner la peine de me lasser en vous ennuyant.

DISSERTATION 3

p444

Madame,
la derniere fois que j' eus l' honneur de vous voir,
l' empereur Auguste fut le principal sujet de nostre

entretien. Je vous le fis considerer dans les commencemens, dans le progres, et dans la perfection de sa gloire. Vous vistes comme à l' âge de dix-neuf ans il donna le change à la vieillesse et à l' experience de Ciceron : comme dans une mesme piece il jouïa trois ou quatre personnages differens : comme il montra aux peres conscripts, qui le vouloient traiter de jeune homme, qu' encore qu' il n' eust pas si long-temps estudié qu' eux, il en avoit appris davantage ; et comme il se servit adroitement de leurs forces, pour faire reüssir ses desseins, au lieu qu' ils pensoient se servir de son nom et de son credit, pour restablir leur autorité.

Je passay le plus legerement que je pûs sur le sanglant acte de triumvirat, dont il n' y eut pas moyen de nettoyer sa reputation ; et souhaitay pour son honneur, que cette partie de son histoire fust rayée de la memoire des choses. Je m' arrestay sur les frequentes brouilleries, les reconciliations plastrées, et la derniere rupture de luy et de Marc-Antoine : et l' accompagnay jusques à Rome, et jusques au jour de son triomphe, apres le fatal voyage d' Egypte. Ce ne fut pas sans vous faire prendre garde par les chemins, que la dexterité de son esprit se mêla tousjours avecque le bonheur de ses armes ; et qu' ayant abbatu dans la plaine de Philippes les deux chers enfans de la republique, il creut n' avoir rien fait, s' il ne se sçavoit desfaire des deux coheritiers qu' il avoit en la succession de la puissance de son oncle, afin d' asseurer ce qu' il avoit fait.

Il conduisit cette oeuvre admirablement. Il alla plus loin que son oncle, et se mit en une meilleure assiette. La vertu qui s' y opposa, fut malheureuse. La force se trouva impuissante. Les empeschemens luy servirent de passage pour y arriver. Et alors, madame, les romains commencerent à connoistre le dessein de la providence, et la maladie mortelle de leur vieille republique. à la fin ils aimerent mieux un maistre certain et une paisible servitude, que des changemens

p445

tous les jours, et une perpetuelle frayeur de guerre civile. Le repos, qu' ils creurent estre un bien essentiel, leur tint lieu de liberté, qui ne leur sembla plus qu' un plaisir de phantaisie. Chacun fut bien aise d' estre de loisir, apres tant de fascheuses affaires ; et la douceur de l' oisiveté se coula si

agreablement dans leur ame, qu' ils n' eussent pas voulu de leur premiere condition, quand Auguste la leur eust voulu rendre de bonne foy. Ils estoient si las de brigues et de partis, qu' ils reconnoissoient pour bienfaicteur celuy qui leur ostoit la peine de se gouverner eux-mesmes ; et benissoient son usurpation, qui les avoit delivrez de leur mauvaise conduite. Puisqu' il nous mene, disoient-ils, dormons en assurance dans nostre vaisseau ; faisons la desbauche si nous voulons ; mocquons-nous des bancs et des pirates. Il n' est pas possible de nous perdre, Cesar nous respond de nostre salut.

Les petits-fils mesmes des consuls et des dictateurs oublieroient leur honneur, pour aller apres leur interest ; et laisserent là une liberté ruineuse et imaginaire, pour se tenir à une obeissance commode, et pleine d' avantages effectifs. Ils furent les plus souples et les plus assidus courtisans. Et quoy qu' ils portassent des noms, qui avoient fait trembler les rois de la terre, ils ne se soucioient point qu' on les remarquast dans la foule des donneurs de bon-jour, demandant des graces à la porte d' un de leurs citoyens. Ils disoient que la fortune leur avoit montré l' exemple de leur devoir, et le chemin du palais d' Auguste ; qu' ils alloient où les dieux estoient allez les premiers ; et que s' ils avoient changé de parti, le destin des choses et le demon de Rome avoient changé devant eux.

Ainsi cette ame veritablement souveraine, et du premier ordre ; qui avoit un empire naturel sur toutes les autres ames, ne trouva plus de contradiction ni de resistance. Les plus superbes receurent le joug ; cederent à la superiorité de l' esprit ; ne firent point de difficulté de passer sous une hauteur si eslevée, ni de sousmettre des vertus humaines à quelque chose de divin, qu' ils reconnoissoient en la personne d' Auguste. Il ne resta plus, madame, de courage farouche à dompter, plus de Caton, ni plus de Brutus, pour ressusciter un parti mort. La mutinerie perdit jusqu' à son souffle et à son murmure. L' envie se changea en admiration.

D' où je conclus, s' il m' en souvient bien, que l' envie ne va pas tousjours si avant que la vertu ; que cette opiniastre se lasse enfin de suivre cette constante ; et qu' il y a un degré, où le merite estant parvenu, il est hors de la portée des mauvais souhaits, et de la mauvaise volonté des hommes. En suite dequoy, madame, un juge sans reproche, comme vous diriez Monsieur Chapelain, eslevant tant soit peu sa voix plus qu' à l' ordinaire, prononça ce beau decret en

faveur d' Auguste, et de sa nouvelle domination : qui est le presomptueux, qui se puisse plaindre que le ciel soit au dessus de luy ; qui puisse trouver estrange que la plus lumineuse des creatures soit la plus haute, et

p446

que le plus digne soit le plus grand ?

Personne n' appella de cét arrest. Auguste fut couronné par le suffrage de toute la compagnie, apres que sa vie eut esté faite en petit de ma façon. Mais parce qu' Agrippa et Mecenas furent oubliez en cette vie, vous me tesmoignastes à la sortie de vostre cabinet, que vous ne seriez pas faschée que je vous contasse ce que je pouvois sçavoir de l' un et de l' autre ; et que je vous ferois encore plus de plaisir, si je vous voulois faire une particuliere relation de Mecenas, de qui tant de gens parlent, sans le connoistre. Vous serez obeïe à ma mode : je voudrois bien que ce pût estre à vostre contentement. Mais comme de coustume, madame, je vous donneray les choses que vous me demandez, selon qu' elles me viendront à l' esprit ; et dans la liberté de la conversation, plustost que dans l' ordre de l' histoire. Agrippa estoit hardi et sage à la guerre ; infatigable dans les travaux militaires ; religieux observateur de la discipline ; et avoit toutes les autres parties d' un bon capitaine ; mais d' ailleurs il manquoit des vertus douces et sociables, qui sont necessaires à un habile courtisan. Il entendoit mieux la science de la campagne que celle du cabinet, les stratagêmes que les intrigues ; et ce qui estoit en luy vaillance durant le trouble, devenoit rudesse dans le repos.

On ne peut pas dire la mesme chose de Mecenas. Il a esté estimé le plus honneste homme de son temps, et n' avoit rien en sa personne, que la nature n' eust formé avecque soin, et que les bonnes lettres et le grand monde n' eussent poli. Vous remarquerez neantmoins, madame, que la teinture qui se prend en cette grande lumiere, et qui donne couleur aux biens naturels, fut prise de luy avecque reserve ; et n' alla pas jusqu' au fard et jusqu' au déguisement des intentions, beaucoup moins jusqu' à l' entiere alteration de la probité. Il avoit les graces de la cour, mais il n' en avoit pas les vices ; et ses actions furent tousjours aussi droites que sa façon d' agir estoit agreable.

Quoy que la cour sçache desbaucher les saints, et

d'ordinaire infecte d'abord ce qu'elle reçoit de pur, elle ne gasta point Mécenas. Il luy fit voir qu'outre l'usage des preservatifs que fournit l'estude de la sagesse, il peut y avoir de si bonnes dispositions au dedans, qu'elles sont plus fortes que toute la corruption de dehors. Ce fut luy qui donna au monde le premier exemple qu'il ait veû d'une innocente et modeste prospérité. Il conserva dans le palais les maximes qu'il y avoit apportées ; et en un lieu où tout est faux et masqué, il voulut paroistre ce qu'il estoit.

Mais il n'avoit garde, madame, de contrefaire le liberal et le genereux : il eust eu bien de la peine à s'empescher de ne l'estre pas. Pour cela il ne luy falloit ni travailler, ni combattre. Se laissant aller à la pente de son inclination, il ne tomboit jamais que dans le bien et dans la vertu. Et ainsi ses bonnes actions venant de source, et n'estant pas tirées à force de bras, comme celles de quelques heros de nostre

p447

siecle, on n'en estimoit pas moins l'aisance et la liberté que l'esclat et la magnificence.

On a dit de luy, qu'il faisoit l'honneur de son siecle, et de l'empire romain ; qu'il estoit le bien general du monde ; que le soleil se lasserait plustost de luire, et les rivieres de couler, que Mécenas de faire du bien. Un galand homme de son temps luy crie dans un poëme qu'il luy adresse, c'est trop donné, Mécenas, je suis trop riche. Et de fait, il n'y avoit que la seule discretion de ceux qui recevoient ses bienfaits, qui pust mettre fin à sa liberalité. Si ses amis l'eussent voulu croire, il ne se fust rien laissé de reste : et on n'osoit plus louer chez luy, ni un tableau envoyé de Grece par rareté, ni une statuë d'airain de corinthe, ni un service de vaisselle de crystal ; de peur qu'à l'heure mesme, il ne despouillast son palais de ces meubles precieux, et ne les fist prendre par force à celui qui les avoit louëz.

L'exces et la vanité pourroient imiter Mécenas : la simple bonté naturelle pourroit aller jusques-là. Mais il se faut souvenir, madame, que cette noblesse d'esprit n'estoit pas solitaire et sans compagnie : toutes les vertus marchent à sa suite. C'estoit une bonté forte et courageuse ; une bonté habile et intelligente ; et la mesme fontaine, où les particuliers puisoient les faveurs et les courtoisies,

fournissoit le public de conseils et de resolutions.
Le grand docteur qu' estoit cét homme en la science de gouverner ! Jamais la face des affaires ne le trompa. Jamais il ne fut politique à faux, ni ne s' esgara, pour paroistre beau parleur, dans les vastes espaces de la vray-semblance : il alloit tousjours tout droit à la verité ; et voyoit si nettement la suite des choses en leur premiere disposition, que les succez les plus irreguliers ne démentoient gueres les conjectures qu' il en avoit faites.

N' est-il pas vray que l' empereur eust fait tort à une si excellente personne, s' il ne l' eust pas honorée de sa confiance, et s' il ne luy eust pas donné part en la conduite du monde ? Estant, comme il estoit, juste estimateur des hommes, et sçachant le prix de chaque chose, il ne pouvoit pas faire legitiment que douze ne valussent plus que deux ; que quantité d' eminentes qualitez ne fussent de plus grand usage qu' une mediocre suffisance ; que le plus puissant en raison n' eust la premiere place dans les affaires : en un mot, madame, Auguste ne pouvoit pas faire que Mecenas ne fust favori d' Auguste. Et bien qu' il falust donner de longs et d' opiniastres combats contre la retenuë d' un esprit si moderé, pour luy faire accepter ce qu' il meritoit, et qu' il y eust beaucoup de peine à le surmonter ; si est-ce qu' il fut digne de la magnanimité du plus grand prince du monde, de ne se laisser point vaincre en cette occasion, et de ne pas souffrir que sa reconnoissance fust inferieure à la modestie d' un de ses amis.

Il fit donc de grands biens à cét ami : mais ce fut, comme vous

p448

avez desja veû, pour les distribuer, et pour les resprendre de tous costez, pour esclairer, et pour resjouir toute la terre de la lumiere de ses richesses. De ces biens Mecenas acheta à Auguste tous les esprits et toutes les langues ; et par consequent les luy rendit en de meilleures, de plus nobles, et de plus durables especes. Tellement qu' à bien considerer un commerce si nouveau, celuy qui donnoit, estoit moins liberal que bon mesnager ; et celuy qui recevoit de luy, estoit plustost son facteur que son favori.

Au reste, madame, ce que je m' en vais vous dire, merite bien d' estre remarqué : il eut tousjours la religion de ne rien recevoir qui ne pust estre donné justement : il ne voulut rien qui luy pust estre

reproché, non seulement par les plaintes publiques de la renommée, mais aussi par les soupirs secrets d'un particulier intéressé. Ceux qui depuis eurent la même faveur sous les autres régnes, n'en userent pas de la même sorte. Leur morale fut plus large, et plus indulgente à leurs passions. Ils n'eurent pas de ces délicatesses de conscience.

Quand on ne mouroit pas assez tost de mort naturelle, ils avoient recours aux accusations, pour avancer le terme du compte qu'ils avoient fait. Ils faisoient condamner les innocens, pour faire vaquer leurs charges ; et à la veüe des orfelins affligés, ils portoient les marques de la fortune de leur pere, qui n'estoient pas encore seches de son sang. Le procédé de Mécenas estoit tres-different de celui-là : il eust creû estre souillé de la confiscation du bien d'un proscript. Et à vostre avis, combien de charges et de maisons a-t-il refusées pour ne vouloir pas toucher à des despouilles funestes, et recueillir la succession des malheureux ?

Je dis davantage, et son scrupule alloit plus avant : il a renvoyé souvent les presens et les gratifications des provinces qu'il avoit fait soulager, de peur que la plus legere marque de leur gratitude, et qu'un bouquet receû en telle rencontre, ne fist paroistre en ses avis la moindre ressemblance d'interest. Il a souvent rejetté l'utile, qui n'estoit point deshonneste ; pour embrasser l'honneste, sterile et infructueux : il a preferé une simple satisfaction d'esprit, aux choses que le monde estime solides et essentielles.

Je pense, madame, qu'une grandeur si discrete et si mesurée ne donnoit point de jalousie à son prince. Il ne falloit point craindre de trahison d'une si superstitieuse integrité. Comment eust-il esté pensionnaire de Marc-Antoine, s'il n'acceptoit pas toutes sortes de graces d'Auguste ? Et comment eust-il désiré les choses nouvelles, pour rendre sa condition meilleure, puisqu'il se contentoit d'une petite partie des avantages que les choses presentes luy offroient ? ô le rare exemple pour les heureux ! ô l'homme qui ne se trouve point ! ô la forte et la solide piece dans les fondemens d'une principauté naissante ! La tyrannie même eust pû estre justifiée par l'innocence de ce

p449

ministre, comme elle eust pû estre soustenuë par ses autres vertus plus vives et plus ardentes.

Je ne voudrois pas pourtant nier que sa complexion delicate ne le rendist quelquefois moins propre aux fatigues du corps et aux corvées de la guerre ; et ne fust cause qu' il ne pouvoit d' ordinaire travailler que de l' esprit. Mais, madame, sans faire l' empressé, il ne laissoit pas de faire beaucoup, et de rendre à l' estat d' aussi utiles services que son collegue, quoy qu' ils ne fussent pas suivis de tant de bruit et de tant de pompe. La solitude qu' il se bastit dans la ville, et les ombrages de ses jardins, cachoient la moitié de sa vertu : ses occupations estoient couvertes d' une apparence exterieure d' oisiveté ; et peut-estre qu' on loüoit Agrippa qui paroissoit, de la conduite de Mecenas qui estoit retiré.

L' empereur avoit plus d' inclination pour celuy-cy : mais se souvenant des batailles gagnées en Sicile et en Egypte, il avoit plus d' estime pour l' autre. Il croyoit que l' un l' aimast davantage, et que l' autre l' eust plus obligé. Ils deliberoient tous trois des affaires generales. Mais quelquefois il deliberoit avec Mecenas, de la vie et de la fortune d' Agrippa. Tesmoin, madame, ce petit mot, sur lequel un disciple de Machiavel composeroit un grand discours. Vous devez le faire mourir, ou le faire vostre gendre ; c' est-à-dire, il faut ou le perdre, ou le gagner tout-à-fait : il faut s' asseurer d' une grandeur, qui vous peut estre suspecte ; ou en l' ostant du monde, ou en la mettant en vostre maison.

Vous voyez par là que Mecenas ne regardoit que son maistre, je parle icy en françois, et ne songeoit qu' à l' affermissement de son autorité ; Agrippa avoit quelque goust de la liberté perduë, et tournoit la teste de temps en temps, vers l' ancienne republique. Celuy-cy ne proposoit que des conseils purement honnestes ; mais son compagnon, quand il y alloit du bien de l' estat, vouloit adjouster le profit à l' honnesteté. Le premier avoit le commandement des armées, et combattoit les ennemis de l' empire ; le second exerçoit son pouvoir sur l' ame mesme de l' empereur, et appaisoit les mouvemens qui s' y eslevoient contre la raison.

Ce qu' il faisoit, madame, avec tant de liberté, que le prince estant un jour en son lit de justice, je ne puis encore m' empescher de parler françois, où il voyoit quelques procez criminels, et commençoit à se laisser emporter aux ruses et aux calomnies des accusateurs ; Mecenas arrivant là dessus, et ne pouvant fendre la presse, qui l' empeschoit de penetrer jusqu' à luy, luy envoya de main en main un billet, dans lequel ces paroles estoient escrites ; bourreau

ne veux-tu point partir de la ? Auguste, au lieu de s' offenser de la hardiesse de ce mot, et d' une familiarité si piquante, prit en bonne part le zele de son ami, rompit l' assemblée à l' heure mesme ; et descendit du tribunal, d' où possible il ne fust pas descendu innocent, s' il y eust demeuré davantage.

p450

Il recevoit souvent de luy de semblables preuves de fidelité. C' estoit Mecenas, qui temperoit la chaleur de ses passions ; qui adoucissoit les aigreurs de son esprit ; qui guerissoit ses blesseures cachées, quand il n' avoit pû aller au devant du coup ; qui luy donnoit de la consolation, quand il n' estoit pas en estat de recevoir de la joye.

Auguste connoissoit bien le merite et le prix de cette amitié. Il voyoit bien, que sa personne luy estant plus proche que sa fortune, ces sortes de services devoient valoir davantage en son esprit que des villes prises et des batailles gagnées. Aussi luy en tesmoignoit-il tout le ressentiment que vous pouvez vous imaginer en un prince juste, et qui sçavoit distinguer l' inclination d' avec le devoir, et ceux qui n' aimoient que Cesar, d' avec ceux qui mesloient d' autres passions parmi celle-là. Apres mesme qu' il fut mort, il continua d' estre reconnoissant envers sa memoire : et toutes les fois qu' il luy survenoit quelque affliction domestique, ou quelque desplaisir de dehors, il disoit en soupirant : cela ne me fust point arrivé si Mecenas eust esté en vie. Il croyoit estre malheureux de posseder l' empire du monde, parce qu' il avoit perdu Mecenas.

Il avoit certes beaucoup de raison de regretter une personne esgalement bonne et intelligente ; qui ne pouvoit ni tromper ni estre trompée ; qui ne pouvoit faire mal, ni par infirmité, ni par dessein. Il avoit grand sujet de pleurer la perte d' un ami, si utile tout ensemble et si agreable ; d' un ami de toutes les heures et de tous les temps ; dans lequel il trouvoit tout ce qu' il cherchoit ; qui estoit ses tablettes, et ses lieux communs ; le tesmoin et le depositaire de ses pensées ; le thresor de son esprit, voire son second esprit.

En effet, madame, (pour achever de vous faire voir ce que vaut un ami fidele aupres d' un grand prince) combien pensez-vous que par sa raison il asseurast, il fortifiast, il augmentast la raison d' Auguste ? Combien d' espines luy a-t-il tirées des affaires qu' il avoit à desmesler ? Combien luy a-t-il proposé d' expediens,

pour faciliter ses desseins ? Combien de plans luy a-t-il dressez, pour eslever ses ouvrages ? Ne doutez point que plusieurs fois il ne luy ait espargné la peine de la prevoyance, et ne se soit chargé des soins et des inquietudes de l' avenir, afin de le laisser tout entier dans l' action, afin que la force de son ame ne se diminuast point en se divisant ; afin que je vous puisse dire aujourd' huy avec verité, qu' ils ont partagé ensemble les diverses fonctions d' un mesme devoir, et qu' ils n' ont vescu tous deux qu' une seule vie.

Plusieurs fois, madame, le fidele Mecenas a soustenu Auguste, harassé dans la recherche du bien difficile, et luy a presenté l' image de la vertu jouïssante et couronnée, pour destourner sa veuë du triste objet de la vertu penible et laborieuse. Apres une conjuration descouverte, et lors qu' il a jugé la clemence meilleure que la justice, il luy a figuré la gloire encore plus belle et plus attrayante qu' elle n' est, pour

p451

le piquer davantage de son amour ; pour l' obliger à changer des meschans en gens de bien, en changeant des arrests de mort en abolitions ; pour faire en sorte qu' il preferast les loüanges de la bonté, qui durent autant que les maisons et les races conservées, au plaisir de la vengeance, qui passe aussi viste qu' un coup de hache peut estre donné, et une teste mise par terre.

Et apres cela croyez, s' il vous plaist, Seneque, qui condamne le stile et l' eloquence de Mecenas ; il me semble, madame, que pour obtenir de pareilles graces d' une ame irritée il ne faloit pas manquer d' eloquence ; je dis de la bonne et de la sage eloquence ; de l' eloquence d' affaire et d' action ; nourrie au soleil et à la lumiere du grand monde ; plus forte sans comparaison que la rhetorique des sophistes, quoy qu' elle sçache mieux cacher et dissimuler sa force.

Il n' y a point de doute que le bien dire ne soit absolument necessaire, pour agir avec les princes, qui d' ordinaire ne peuvent gouter la raison, si elle ne leur est tres-delicatement apprestée. Ce n' est pas assez que les remedes qu' ils doivent prendre, ayent de la vertu ; ils veulent qu' ils n' ayent point d' amertume. Il ne suffit pas que les choses qu' on leur presente, soient bonnes, si elles ne sont bonnes, aussi bien en la forme qu' en la matiere.

Mais ce ne sont pas seulement les princes, qui demandent des paroles agréables, et qui se cabrent contre la raison, qui les gourmande. Généralement parlant, n' y ayant rien de si franc et de si relevé que l' ame de l' homme, elle veut estre traittée selon la noblesse de sa nature, je veux dire avec douceur, methode et adresse. Par là, madame, on emporte la volonté, sans beaucoup de resistance, et de la volonté on passe à l' entendement, qui est si ennemi de la contrainte, que pour l' esviter il s' esloigne mesme de son propre objet, et rejette la verité, quand on la luy veut faire recevoir par force.

Il est certain que l' intelligence d' un art si nécessaire au gouvernement, a esté souveraine en la personne de Mecenas. Comme il estoit tres-clair-voyant au discernement des esprits, il estoit tres-adroit en leur conduite, et n' avoit pas moins de souplesse à les manier, que de lumiere pour les connoistre. Avec cette eloquence efficace, qui n' est autre chose que le droit usage de la prudence, qui se communique aux hommes par la parole, il fit à Auguste une infinité de serviteurs, et apres luy avoir persuadé la moderation, il persuada aux autres l' obeïssance.

Toutes les conferences qui se faisoient en son palais, estoient des sacrifices de loüange et de gloire pour Auguste : tous les jours il y estoit adoré en prose et en vers. On commença là dedans à reformer l' ancien langage de la republique, et à jurer par le genie et par la fortune du prince. Les temples qui luy furent bastis en Espagne et en Asie au commencement, et depuis dans les autres provinces du monde romain, furent desseignez en ce lieu-là. Et à prendre la chose

p452

dans son principe, on peut dire, madame, que Mecenas avec ses orateurs et ses poëtes, fut le fondateur de tous ces temples, fut l' instituteur de cette nouvelle religion, qui consacra un homme vivant.

Croyez-moy, et toute l' antiquité plustost que Seneque : cét incomparable favori laissoit tousjours dans le coeur je ne sçay quel aiguillon, qui excitoit les courages les plus durs, à l' amour du prince et de la patrie ; à l' estude de la vertu et de la sagesse. On ne partoit point d' aupres de luy, sans en remporter une douce émotion, capable de resveiller l' assoupissement de ceux qui ne sentoient pas la felicité du regne d' Auguste, et qui n' avoient jamais songé à la beauté des choses honnestes. L' air de son

visage, le son de sa voix, et ce que les rhetoriciens ont compris sous l' eloquence du corps, gaignoit les sens exterieurs en un instant, et donnoit passage jusques à l' ame, par la facilité de ses gardes, qui d' abord se laissoient prendre.

Il persuadoit mesmes avec la negligence de l' entretien le plus familier. En sa plus libre conversation, quand il se despouilloit de la pompe de la cour et de la gravité du ministere ; quand il quittoit ce qui esblouït le peuple, il luy restoit encore beaucoup d' ornemens, qu' il ne pouvoit pas quitter. Il avoit sur luy des charmes involontaires, et ausquels il ne prenoit pas garde, qui l' accompagnoient par tout. Ces charmes, madame, inspiroient particulierement tout ce qu' il disoit : ils suppléaient au defaut de sa faveur ; et sans qu' il accordast les demandes, ils ne laissoient pas de donner satisfaction. Car vous sçavez bien, que toutes choses ne sont pas tousjours possibles, et qu' il faut quelquefois refuser. Mais, je vous prie, quels devoient estre les presens qu' enrichissoit une bouche si charmante, puisque les refus qui en sortoient, n' estoient pas desagreables, et qu' en parlant il plaisoit de tel sorte, que de ses seules paroles il eust pû payer ses debtes ?

Toutefois le precepteur de Neron ne veut pas que le confident d' Auguste ait sceû bien parler. Il luy reproche la delicatesse et l' affetterie, voire la mollesse et la desbauche de sa diction ; et à son dire, ç' a esté le premier corrupteur de l' eloquence romaine. Il met certaines pieces sur le tapis, qui luy semblent plus gaillardes qu' il ne faut ; mais qu' il a coupées d' un ouvrage, dont nous ne sçavons ni la matiere ni le dessein. Et là-dessus, sans nous dire si Mecenas parloit de sens froid, ou s' il avoit seulement envie de rire, il declame contre la liberté de son stile, avec toute l' aigreur et toute la cholere du sien.

à vous dire le vray, madame, je croy qu' il y a du phylarque et de la mauvaise foy au procedé de Seneque. Si les pieces qu' il attaque se voyoient en leur entier, nous verrions qu' il ne distingue pas les deux caracteres ; et qu' il prend un habillement qu' on a porté une fois en masque, pour une robe, avec laquelle un senateur doit aller tous les jours au conseil. Sans doute il fait semblant de n' entendre pas raillerie. Il est sans doute de ces hypocrites chagrins, qui voudroient que

les jeux fussent aussi serieux que les affaires, et les comedies aussi tristes que les oraisons funebres. Recusons-le en toutes les causes de Mecenas : l' aversion qu' il a pour luy, est trop visible et trop decouverte : et apres avoir esgratigné ses escrits, il se jette sur ses moeurs avec tant de passion, qu' il est aisé à voir que l' esprit de sa secte le possede, et qu' il a dessein de faire le stoïque reformé, aux despens du plus honneste epicurien qui fut jamais. Je ne dis point, pour affoiblir le tesmoignage de Seneque, que c' estoit un docteur de cour, qui philosophoit dans la pourpre, et causoit à son aise de la vertu ; que peut-estre mesmes il descroit la volupté, afin qu' elle fust toute pour luy, et que personne n' en eust envie. Je dis seulement à la justification de Mecenas, qu' il n' est pas impossible que l' ame se relasche sans s' énerver ; et que comme il y a une folie composée et melancholique, il peut y avoir une sagesse libre et joyeuse.

J' ay ouï dire, madame, à nostre sçavant Monsieur mais il le disoit beaucoup mieux que je ne sçauois vous le redire, qu' il y a un art d' user innocemment de la volupté ; que cét art avoit esté enseigné en Grece par Aristippe ; que depuis il fut corrompu à Rome par Petrone, et par Tigillin, qui en abuserent, comme les empoisonneurs ont abusé de la medecine. Il adjoustoit que la pratique de cét art n' estoit point defenduë par les loix de vostre pays ; qu' au contraire elles avoient créé des magistrats tout expres, pour avoir soin des plaisirs du peuple ; qu' outre les ediles de la republique, il estoit parlé sous les empereurs, d' un tribun des voluptez ; et qu' il avoit veü une science et une discipline des voluptez, dans les formules de Cassiodore. Il concluoit, madame, qu' il n' est pas juste d' accuser la pureté des choses de l' intemperance des hommes ; et qu' il n' est pas croyable que les biens de cette vie n' ayent esté faits que pour les meschans.

Il n' est pas croyable, je suis de l' advis de ce rare esprit, que Dieu ait envoyé la vertu au monde, pour la punition des pauvres hommes ; et qu' elle ne soit point vertu, si elle ne combat contre la douleur, si elle ne marche sur les espines, si elle ne loge à l' hospital, si elle n' habite mesme dans les sepulcres. Mecenas vouloit attendre qu' il fust mort, à prendre possession d' une demeure si mal plaisante : et s' il estoit en vie, et qu' il eust changé Rome pour Paris, je suis certain qu' on le trouveroit plus souvent en quelque lieu que je sçay, où il n' y a rien qui ne contente les yeux et l' esprit, qu' en d' autres lieux

que je ne veux pas nommer, où il n' y a rien qui ne les choque.

Que vous auriez de plaisir d' apprendre de luy-mesme son histoire ? Qu' il recevroit de gloire d' avoir quelques-unes de vos audiences ? Que vostre modeste conversation luy toucheroit l' esprit ? Vous avez beau vous cacher, madame ; il descouvriroit cette souveraine intelligence, que vous couvrez de toute la retenü et de toute la douceur de vostre sexe. Il vous admireroit en dépit de vous. Nous reconcilierions son ennemi avec luy, à la premiere priere que vous luy en feriez et sans

p454

mesme que vous luy en fissiez de priere, tant je suis assuré de la douceur et de la facilité de ses moeurs : la serenité de son ame ne seroit point troublée par les fumées et par les boutades des sophistes violens. Il ne feroit que rire du chagrin et des paradoxes de Seneque.

Il vous diroit seulement, madame, qu' il faut tout souffrir de la race de Zenon, et de la nation des stoïques. Que tout doit estre prmis à un philosophe, qui a appellé Alexandre sot ; qui a creû estre roy des rois, à meilleur titre que le roy de Perse ; et ce qui fait particulièrement à nostre sujet, qui a esté si ennemi de la vie, qu' il a conseillé aux hommes de s' aller pendre, pour peu qu' ils s' ennuyassent, ou qu' ils fussent en mauvaise humeur.

DISSERTATION 4

Madame,

on a aimé l' honneur, lors qu' on aimoit les choses honnestes. Ciceron avoit composé un traité de la gloire, et Brutus un autre de la vertu : ils se sont tous deux perdus dans le naufrage des belles lettres, que causa le débordement de la barbarie ; et je ne voy pas que cette perte soit fort regrettée. Un livre qui descouvriroit le secret de faire de l' or, ou qui apprendroit à trouver les thresors cachez, dequoy vos romains font une estude particuliere, seroit bien plus curieusement recherché que tout ce qui a jamais esté escrit de la gloire ni de la vertu. L' une et l' autre ne sont considerées aujourd' huy que comme des biens de theatre, qui ne subsistent qu' en apparence ; ou comme des phantosmes de romans, apres lesquels courent leurs heros, qui sont d' autres spectres et d' autres phantosmes.

J' ay veü mesme un grand seigneur, madame, qui creut

qu' Alexandre n' avoit pas plus esté qu' Agramant et qu' Amadis, quand on luy dit qu' il faisoit ses aumosnes en talens, et qu' il sceût qu' un talent revient à six cens escus de nostre monnoye. Cela luy sembla plus ridicule et plus incroyable, que les elephans fendus en deux d' un seul coup d' espée, et les autres miracles de l' histoire fabuleuse. Tous les temps ont eu leurs defauts, et leurs maladies : mais il faut advouër qu' il y a des maladies plus sales les unes que les autres. Celle

p455

de nostre siecle est de ces sales et de ces vilaines. Quand le monde estoit jeune, il estoit vain, temeraire, et ambitieux : à cette heure qu' il penche sur sa fin, il s' est fait avare au dernier degré, et a tous les autres vices de la vieillesse. Pardonnons, madame, l' ambition à ceux qu' on appelle sages. Ne nous estonnons point qu' ils desirent le commandement, et qu' ils veuillent occuper les premieres places : plaidons mesme leur cause en quatre paroles. Il faut donner du credit et de l' autorité à la raison, afin que le hazard ne soit pas le maistre : il faut armer les bons conseils, de peur que la folie ne soit plus forte que la sagesse. D' ailleurs les ames extraordinaires doivent connoistre ce qu' elles valent. Elles doivent sçavoir que le gouvernement leur appartient de droit naturel ; et qu' elles viennent au monde, ou pour regner, ou pour conseiller les rois. Quelle apparence donc de laisser perir dans la solitude, et dans le repos, les privileges du ciel et les avantages de la nature ; les vertus destinées à l' action, et au bien de la société ? De refuser la felicité aux peuples, qui vous la demandent, c' est estre cruel : de quitter la place aux meschans, c' est estre lasche : d' aimer mieux estre mal conduit que de bien conduire, c' est manquer de sens commun. Nos ambitieux, madame, peuvent parler de la sorte : mais de quelles paroles se peuvent servir les avars que nous connoissons, pour colorer l' infamie de leur espargne ; pour justifier l' ardeur et l' avidité de leurs desirs ? Que veulent-ils dire, de travailler jour et nuit inutilement à remplir un abysme, et à contenter l' infinité ? Que veulent-ils faire dans leurs coffres, des larmes amassées de tous les endroits d' un grand royaume ; de tant de sang, qui crie vengeance contre eux, et qui portera malheur à leur race ? à quoy bon la continuation de ce funeste

trafic, quand ils ont desja assez de bien, non seulement pour fournir à leur despense ordinaire, mais aussi pour donner, et pour perdre, et pour demeurer encore riches ?

Je ne puis certes comprendre comme des personnes, qui sont appellées à la conduite du monde, et qui en cette souveraine administration peuvent avoir de tres-pures et de tres-parfaites voluptez, dont il y a de l'apparence que Dieu mesme se delecte, je veux dire du contentement qu' il y a de rendre les peuples heureux, et de recevoir des remerciemens et des benedictions de toutes les langues ; je ne puis, dis-je, m' imaginer, comme ces personnes-là preferent le profit à la gloire, et aiment avec tant de passion une chose morte ; une chose, madame, qui ne peut respondre à leur amour ; qui n' a ni sentiment ni intelligence ; qui n' est que de la terre, que l' opinion et la couleur distingue de l' autre terre.

Neantmoins j' ay regret de le dire ; et de reprocher à une nation si noble et si estimée que la nostre, un vice si bas et si mesprisable que l' avarice : il n' est que trop vray, que ce malheureux interest, qui devoit n' estre connu que des banquiers de Gennes et d' Amsterdam, et

p456

n' avoir lieu qu' aux places du change, est maintenant le dieu de la cour ; est l' objet et la fin du courtisan. Il n' est que trop vray, qu' on luy sacrifie pensées, paroles et actions ; qu' on luy fait servir l' esprit, le courage, la vertu, le vice, les bonnes actions et les mauvaises.

De l' ame des fermiers et des receveurs il a passé ce malheureux interest en celle des gentilshommes et des princes. Il entre dans les professions, qui en sont apparemment les plus esloignées. Et que dira la posterité, qui sera peut-estre meilleure que nous, si elle voit dans l' histoire, la guerre mise en parti, et les capitaines devenus marchands ? Que dira-t-elle, si elle sçait qu' ils ont esté de moitié avec les thresoriers et les commissaires des vivres, pour ne pas laisser eschaper les plus petits gains ; qu' ils ont eu leur part à toutes les grivelées, et à toutes les friponneries des officiers inferieurs, et des derniers valets de l' armée ?

Il est certain que l' ambition mesme d' aujourd' huy ne travaille plus que pour l' avarice. Elle s' esleve, ou s' abbaïsse, selon qu' il y a plus ou moins à gagner ; et celle qui se proposoit autrefois pour fin les

applaudissemens du peuple, l' estime du prince, et le tesmoignage de la renommée, n' a maintenant devant les yeux, que l' argent du roy, le profit d' une charge, et les deniers revenans bons de la guerre.

Si c' est estre fin que de vivre de la sorte, il y avoit bien de la simplicité en ces premiers hommes, qui sont les ornemens et les lumieres de tous les siecles, en vos ancestres, madame, avant que la succession d' Attalus leur fust escheuë, et que les richesses de l' Asie les eussent gastez. En ce temps-là la recompense des services rendus au public, n' estoit autre que la simple satisfaction d' avoir servi le public gratuitement. C' estoient des gueux adorez des souverains et des peuples, que les consuls et les dictateurs de ce temps-là. Leur pauvreté fait tout ensemble envie et pitié dans la premiere decade de Tite-Live. Ces pauvres consuls apres avoir acquis à la republique, plusieurs villes et plusieurs provinces ; apres luy avoir envoyé des flottes, chargées de la despouille de ses ennemis, ne laissoient pas en mourant de-quoy payer le mariage d' une fille, ni faire les frais de leurs funerailles. Ils entreprenoient les fameuses actions dont encore la memoire nous estonne : ils venoient à bout des choses apparemment impossibles, et dont la seule proposition feroit peur à la plupart des princes de nostre siecle : ils devenoient vieux dans les armées, et cherchoient par une infinité de combats l' occasion d' une bataille, et par mille perils un plus grand peril. Mais pourquoy, à vostre advis, tant de perils et tant de combats ? Vous plaist-il, madame, que je vous le die ? C' estoit pour obtenir le triomphe ; pour voir une de leurs statuës en public ; pour avoir un nouveau nom. Et ce triomphe n' estoit que la beauté d' une journée ; et cette statuë ne leur servoit pas plus qu' un meuble inutile ; et ce nom n' adjoustoit à leur fortune que trois ou quatre syllabes.

p457

D' un pareil present ont esté recompensez les illyriques, les macedoniques, les numantins, les achaiques, les africains, les asiatiques ; et pour cela ils ont donné de bon coeur à la republique les peines et les sueurs de plusieurs années. Un petit mot leur a cousté une partie de leur sang, tout leur courage et tout leur esprit ; et si vous les en voulez croire, il ne leur a pas cousté ce qu' il vaut ; ils ont plus estimé cette vaine et imaginaire acquisition, que la veritable conquête qu' ils

venoient de faire.

Or de dire maintenant, madame, qu' ils manquassent de jugement en la conduite de leur vie, et qu' ils n' eussent pas assez de connoissance des choses, pour sçavoir aussi bien que nous, celles qu' il faut negliger, et celles qui doivent estre estimées ; la vertu n' a pas encore si peu de credit parmi ses ennemis, qu' il y ait personne qui ose proferer un si mauvais mot. Mais c' est veritablement que leurs pensées estoient moins terrestres que les nostres ; c' est qu' ils mettoient le souverain bien en un lieu plus haut que nous ne faisons, et qu' ils avoient un autre gust que nous de l' honneur. C' est qu' ils croyoient que la gloire estoit l' unique salaire que les dieux et les gens de bien devoient attendre de la reconnoissance des hommes.

Aristote le dit et le redit dans ses livres des ethiques. Il tient que l' honneur est la seule chose qui se peut donner à ceux qui ont tout. Les grecs ont eu ces sentimens, comme les romains ; et si nous nous figurions que la pauvreté de leur siecle fust cause de leur integrité, et qu' un bien ne pouvoit pas estre aimé, avant que d' estre connu, nous ne nous souviendrions pas qu' apres que le tyran d' une simple ville eut donné des millions d' or à un medecin, pour l' avoir gueri d' une maladie, Athenes ne donna que deux branches de laurier à celui qui l' avoit deslivrée de trente tyrans.

Les sept gentils-hommes perses, qui tuerent les mages usurpateurs, ne voulurent non plus pour eux et pour leur posterité, que le privilege de porter un bonnet pointu, penchant sur le devant de la teste, à cause que ce bonnet pointu avoit esté la marque de leur entreprise. Et d' autres ayant conquis le pays de l' ennemi, se sont contentez d' autant de terre qu' en mesureroit le jet de leur javelot, apres l' avoir lancé, en presence de l' armée qu' ils avoient conduite. Au contraire nous sçavons, madame, que le tableau d' un peintre a beaucoup plus valu qu' une semblable conquete, et qu' un bouffon a eu davantage d' un de ses bons mots, et que les grandes fortunes ont esté faites par des charlatans, qui ont tiré tribut de l' ignorance des princes. Nous avons appris de l' antiquité que des femmes de mauvaise vie ont laissé des edifices aussi superbes que peuvent estre les galeries du Louvre : il y en a eu qui se sont offertes à rebastir les murailles de Thebes à leurs despens : il y en a eu d' autres, qui ont fait fondre des simulacres d' or, du gain qui estoit provenu de leur beauté, et de l' intemperance de leur siecle.

Autrefois on vendoit et on achetoit les personnes qui n' estoient pas libres : le travail des mercenaires coustoit cher : la volupté n' estoit point à bon marché, et les arts faisoient riches ceux qui les sçavoient. Tout produisoit, comme vous voyez, et rapportoit du fruit et de l' avantage : mais la souveraine vertu, jouïssant d' elle-mesme au dedans, et ne rendant que de l' esclat au dehors, estoit remarquable par une illustre et glorieuse sterilité.

Il n' y avoit rien, madame, d' assez grand au monde, pour estre le prix des services rendus à la patrie ; si bien que ne pouvant pas les reconnoistre, elle se contentoit de les honorer, et au lieu de payer les gens de bien, elle leur demeuroit obligée.

Et en conscience n' estoit-ce pas un trop digne payement pour qui que ce soit, de pouvoir dire en soy mesme, le peuple romain est mon debiteur ; ma victoire est une des festes de Rome : je n' ay point perdu les avances que j' ay faites ; la patrie me paye de la mesme sorte dont elle s' acquite de ce qu' elle doit aux dieux immortels ?

Un particulier n' estoit-il pas trop recompensé de ses services, de voir par son moyen une grande nation, ou esclave, ou affranchie de la republique ; ou sous son joug, ou sous sa protection : de regarder une multitude infinie de citoyens, dont les uns luy estoient obligez de la vie, les autres de la fortune, les autres de la liberté, et tous ensemble de la gloire du nom romain : d' ouïr proposer son exemple à tous les jeunes gens, et chanter sa vaillance par la bouche de toutes les dames ?

C' estoit, madame, un estrange chatouillement d' esprit à un general qui triomphoit, de n' ouïr par les ruës que des voeux pour sa personne, et des loüanges pour ses actions ; de tirer apres soy des cris de joye et des applaudissemens continuels ; de faire naistre par sa presence une musique d' amour et d' admiration, qui l' accompagnoit jusqu' au Capitole : et enfin apres tout cela, d' estre couronné dans le Capitole mesme, c' est-à-dire presque dans le ciel, et presque de la propre main de Jupiter. Car vous sçavez, madame, qu' on croyoit que ce lieu fatal estoit la seconde demeure de ce grand dieu ; et qu' il y estoit tousjours present, voire qu' il y estoit quelquefois visible à ceux qui avoient la veuë bien purgée des nuages de la terre. On tenoit que de là il avoit tonné et foudroyé en diverses occasions ; et qu' il n' estoit pas moins le

capitolin, que l' olympien et que le celeste.
Mais dautant que quelques-uns plus ignorans que devots,
et plus paresseux que veritablement humbles, voudroient
excuser leur peu de courage, en condamnant la gloire
du monde, et soustenant qu' elle est contraire à celle
du ciel ; ils doivent sçavoir, madame, que Dieu met
l' infamie au nombre des supplices de sa justice.
Qu' ils consultent les livres qu' il a dictez. Là
dedans il menace les meschans, ou d' effacer leur
memoire de dessus la terre, ou de la rendre de
mauvaise odeur à toute la terre. Et au contraire il
promet aux gens de bien, de l' honneur,

p459

de la renommée, et de la gloire ; ce que sans doute il
ne feroit pas, si ce n' estoient de tres-bonnes choses.
De qui est-ce en effet que nous reverons les cendres
et que nous salüons les images ; à qui chantons nous
des hymnes et des cantiques ; de qui est-ce que Rome
celebre encore aujourd' huy les apotheoses et les
triumphes, si ce n' est de ceux qui ont agi ou souffert
courageusement pour le service de Dieu, et pour la
deffense de sa cause ? Il fit porter cette parole par
Samuël, au grand sacrificateur Hely, quiconque me
glorifiera, sera honoré, et celuy qui me mesprisera,
sera mesprisé, et rendu infame. Ne voilà-t-il pas en
termes formels l' ignominie pour peine, et la gloire
pour recompense ?

Voilà la gloire du monde, canonisée par le propre
suffrage de celuy qui fait les saints. Mais, madame,
n' avez-vous jamais pris garde que la plus parfaite des
choses creées, la tres-sainte mere de nostre sauveur,
n' a point dissimulé la joye qu' elle sentoit dans son
ame, de voir qu' à l' advenir toutes les generations la
devoient appeller bien-heureuse ; et apres avoir
admiré ce que Dieu avoit fait pour elle, a compté
pour quelque chose ce que le monde en diroit ?
Sans faire violence à son intention, il se peut
conclure de ses paroles, que la belle passion dont il
s' agit, s' accorde avec la plus haute sainteté ; avec
celle qui est la plus proche de la divine. Et si la
bonne renommée est la possession des morts, comme l' a
asseuré Aristote, il s' ensuit encore que cette
passion monte dans le ciel, avec les esprits
bien-heureux. Mais je dis plus, madame, elle est sur
la terre une marque et un caractere de leur noblesse.
Et nos philosophes, aussi bien que les philosophes
payens, ont apporté ce desir commun et naturel, qui
pique les hommes de l' amour d' une gloire reculée, et

qui les porte à vouloir estre louëz apres leur mort,
pour une sensible et certaine preuve de l' immortalité
de leur ame.

Mais pourquoy tant d' inutiles paroles ? Je n' ay que
faire de me donner de la peine à justifier la gloire.
Quand elle seroit aussi dangereuse qu' elle est
desirable, il ne faut point avoir peur qu' elle
corrompe les chrestiens de nostre temps. J' aurois beau
la parer ; elle ne trouvera gueres de serviteurs. Et
si j' en faisois un livre expres, comme Ciceron, mon
livre ne passeroit que pour un maigre et mauvais
roman : je n' aurois rang, madame, que parmi les
faiseurs de contes, et les vendeurs de fumée.

On ne se laisse plus prendre à un appas qui a si peu
de corps, et qui est si subtil et si delié. Les belles
opinions ne font plus de sectes : elles ne gagnent rien
sur des esprits qui veulent toucher et compter leur
felicité ; qui n' estiment que ce qui tombe sous les
sens, et qui est de mise dans le commerce. Les maximes
de Rome triomphante ne sont pas des maximes à nostre
usage ; et de penser les introduire dans le monde, ce
seroit y vouloir apporter de vieilles modes, qu' on a
quitées

p460

depuis la mort des Fabrices et des Scipions.

La plupart mesmes de nos gens pensent que ces
gens-là n' ont jamais esté. Ils les mettent avec les
Amadis et les Agramans, et leur histoire parmi les
fables. L' honneste du vieux temps est le ridicule de
cetuy-cy. Aussi je n' en parle qu' à vous, madame, qui
estes digne d' un meilleur temps que le nostre ; qui au
milieu de la cour ne servez pas le dieu que la cour
adore ; qui ne vous mocquez point du bonnet des perses,
ni du laurier des atheniens ; qui ne mesprisez pas les
statuës et les triomphes de vos ancestres ; qui
trouvez beaux les noms d' africains et d' asiatiques.
Vous avez dans l' ame tous les principes de la haute et
ancienne generosité ; de celle que suivoient les
romains et les spartiates, tant qu' ils se conserverent
dans la pureté de leurs loix et de leur police. Vous
croyez que la vertu se tient lieu de digne et de
suffisante recompense ; mais que neantmoins elle
accepte la gloire, sans l' exiger. Que la gloire n' est
pas tant une debte, dont s' acquite le public, qu' un
adveu de ce qu' il doit, et tout ensemble une
protestation qu' il est insolvable ; qu' elle n' est pas
tant une lumiere estrangere, qui vient de dehors aux
actions heroïques, qu' une reflexion de la propre

lumiere de ces actions, et un éclat qui leur est renvoyé par les objets qui l' ont reçu d' elles. Ainsi, madame, ni en vos sentimens, ni en vos affections, vous ne separez point deux choses, qui sont naturellement unies. Vous estimez la vertu pour l' amour d' elle-mesme, et la gloire pour l' amour de la vertu.

DISSERTATION 5

Je suis icy absent de mes muses, estant à quatre lieuës de mon cabinet. Bon dieu ! Quel exil pour une ame raisonnable ; quelle secheresse de conversation, et quelle solitude de livres ? Elle est telle, monsieur, que toute la bibliotheque du logis est reduite à un almanach, et à la coustume de la province. Il faut pourtant faire un effort pour l' amour de vous, et payer comptant, puisque vostre ambassadeur ne me donne point de terme. C' est le plus violent homme qui fut jamais ; et ce que vous cherchez dans mes papiers, il veut absolument que je le trouve dans ma memoire. De bonne fortune je l' y avois mis, et il ne me sera pas difficile de vous rendre compte de quelques leçons que j' avois apprises.

p461

Commençons, sans faire de plus grande preface. Voicy trois differens originaux de la lettre de Fabrice, en trois differentes langues : vous choisirez celui qui vous semblera le meilleur, et le plus digne de l' esprit et de la majesté de Rome.

(...).

p462

Le poëte payen, qui a reproché la maladie de Bellerophon, à ceux qui quittent le monde pour servir Dieu dans la solitude, c' est Rutilius Numatianus.

Il vivoit sous les enfans du grand Theodose, et avoit une des principales charges du palais : voire il avoit plusieurs charges, ainsi qu' il se void par les titres qu' il prend au commencement de ses deux poëmes. (...). De son temps grand nombre de religieux avoient choisi pour le lieu de leur retraite, une isle de la mer Ligustique, qui est entre la Corse et l' Italie, et que les italiens appellent encore à present Caprara, de son ancien nom. Il en parle de cette sorte dans le voyage qu' il a décrit.

(...).

Devant ce poëte payen, le poëte Ausone, qui faisoit profession du christianisme, et qui avoit esté precepteur de l' empereur Gratien, allegue la mesme maladie à son ami Pontius Paulinus, qui fut depuis évesque de Nole au royaume de Naples, et qui est aujourd' huy nostre Saint Paulin. Le saint se sentit piqué de cette comparaison, comme il tesmoigne dans ces vers, par lesquels il respond à ceux d' Ausone : (...).

Et pour montrer qu' il prenoit la chose à coeur, et que la ressemblance

p463

de Bellerophon ne luy plaisoit pas, non plus que le nom de Tanaquil, donné à sa femme Therasie, par le mesme Ausone ; il s' en plaint encore dans cét autre endroit de son epistre, (...).

Le differend de Thetis et de Medée, pour la preference de la beauté : et en suite la naissance du proverbe, qui a diffamé ceux de l' isle de Candie, sont pieces qui ne se trouvent que dans la bibliotheque de Photius, patriarche de Constantinople : pour le moins, monsieur, ne les ay-je point veuës ailleurs que là. Mais s' il y en a quelque autre trace en quelque autre lieu de Grece, n' avez-vous pas le tres-sçavant et le tres-attique monsieur le president De Maussac, qui est un thresor de tous les lieux et de tous les temps, et une bibliotheque bien plus riche que celle du patriarche de Constantinople. Le passage de cettui-cy est dans l' extrait qu' il a fait des histoires d' un certain Ptolemée Hephestion, dediées à une certaine dame Tertulle, si ma memoire ne me trompe.

Je cours à vostre derniere demande, afin de me justifier le plustost que je pourray, de la calomnie qui m' impute d' avoir mesdit de Seneque. Vous me feriez grand tort, monsieur, si vous pensiez que je ne fusse pas de vostre opinion, et que j' eusse dessein de me signaler par des sentimens hardis, pour ne pas dire des jugemens temeraires. Je ne veux point de procez, et moins avecque vous qu' avec tout autre. à quoy bon ressusciter des querelles mortes, et prendre le parti d' un grec qui a dit des injures à un romain ? Je vous prie de croire que je n' ay jamais espousé les passions de Dion, et que hors l' interest de mon Mecenas, je suis tres-humble serviteur de vostre Seneque.

Ne sçay-je pas que luy et Burrhus furent deux ministres tres-sçavans en l' art de gouverner, et qui firent valoir à un tel point la minorité de Neron,

qu' elle a esté preferée aux longs regnes des plus sages princes ? Si le reste de sa vie eust respondu aux cinq premieres années qu' il creut leurs conseils, il auroit esté devant l' empereur Tite, les delices du genre humain, et la fin glorieuse de sa race, qui se termina en luy. Et si nous le regardons aujourd' huy comme le deshonneur de l' histoire ; si un Neron et un monstre signifient la mesme chose ; si les chrestiens qui vivoient sous son empire, ont eu opinion que c' estoit l' empire de l' antechrist, et qu' il devoit estre suivi de la ruïne du monde, c' est parce que Burrhus et Seneque n' estoient plus ses conseillers.

Burrhus, monsieur, comme vous sçavez mieux que moy, vous voulez pourtant que je le vous die, estoit homme de service et d' experience ; plein de fidelité et de courage ; de moeurs innocentes et sans reproche : mais d' une vertu neantmoins, qui se sçavoit quelquefois accommoder

p464

à la corruption de son temps, et qui souffroit ce qu' elle n' approuvoit pas. Ayant passé par tous les degrez de la guerre, il merita enfin le commandement de la garde pretorienne, et posseda par consequent la plus importante charge de l' empire, que quelques-uns nommerent depuis une royauté sans couronne, ou la royauté d' un homme privé : car c' est ainsi, s' il vous plaist, que je traduiray en françois le (...) d' un sophiste grec.

Burrhus fit honneur à une si grande charge : mais tout grand et tout brave qu' il estoit, il ne laissoit pas de sousmettre son espée à la robe de Seneque, et de reconnoistre par une volontaire dépendance, l' avantage que l' esprit a sur le corps. Il estoit la machine, et Seneque l' ingenieur ; qui outre la force qu' il avoit tirée de son eloquence et de sa philosophie, s' estoit acquis une parfaite connoissance des choses du monde, et n' ignoroit rien de ce qu' il faut sçavoir à la cour. Il ne luy fut donc pas mal-aisé d' y reüssir. Il se rendit incontinent necessaire, et la conduite de la personne du prince luy fut un passage à l' administration de l' estat. Chose estrange, monsieur ! La plupart des grands pensent diminuer à mesure que leurs enfans croissent. Ils ne voudroient pas manquer d' heritiers, mais ils ne veulent point de compagnons. Et parce qu' il ne leur est pas possible d' arrester le cours du temps et les mouvemens des heures, pour faire durer le bas âge de

ceux qui leur doivent succéder ; ils reculent tant qu' ils peuvent leurs esperances, en retardant le progres de leur jugement et de leur courage. Pour cét effet ils les entretiennent avec soin dans leurs inclinations pueriles, et lors qu' ils pourroient se servir des hommes et des chevaux, ils les amusent encore à des poupées et à des bastons entre les jambes. Ils mettent aupres d' eux des personnes qui ne parlent point, ou qui ne sçavent parler que de choses basses tirées de la boutique des artisans, et prises du commerce du menu peuple. Ainsi souvent celuy qui aura la principale charge de leur institution, ne sera capable que de les garder du feu et de l' eau, et aura plustost un esprit de nourrice que de gouverneur. Agrippine ne suivit pas cette fausse maxime de la mauvaise prudence. Quelque dessein qu' elle pust avoir et de quelque mouvement qu' elle fust portée, elle choisit à son fils l' homme de ce temps-là, qui estoit en la plus haute reputation, et dont la vertu brilloit davantage. Cét homme commença admirablement aupres de Neron, et ne fut pas, comme les autres gouverneurs des rois, une piece oisive de la cour, et un tesmoin inutile de son enfance. Il en fit d' abord un prince qui promit beaucoup de luy, et qui eust tenu ce qu' il promettoit, si la vertu artificielle estoit de durée, et si ce qui n' a point de racine, pouvoit arriver à perfection. Il en fit esperer l' avenir, et adorer l' orient à toute la terre : et il embellissoit, ou fardoit de telle sorte cette vilaine ame, qu' elle parut bien faite aux yeux les plus clair-voyans.

p465

Je parle de Neron, avant qu' il fust monstre, et lors qu' il sembloit capable de discipline. Il est certain que s' il ne valut plus que les autres princes, ce ne fut pas la faute de son gouverneur. Il en eut des soins, qui eussent reüssi à la cour d' un roy barbare, et en l' education du plus mal nay et du plus farouche de ses enfans. Il ne le nourrissoit pas de la moëlle des lions, qui, à mon advis, est une assez mauvaise viande, mais il luy distilloit dans l' esprit le suc de Platon et d' Aristote, qui est la vraye substance de la sagesse. Pour Chryssippe et Zenon, je veux croire qu' il se les reservoit à luy seul, ou qu' il ne luy en presentoit les opinions aigres et ameres, que comme des medecines, à prendre en cas de nécessité. Il sçavoit luy mesler adroitement l' utile avec l' agreable ; le bon et le possible de l' histoire avec le beau et le merveilleux. Il ne luy proposoit

que de grands exemples à imiter ; et ne luy faisoit point de leçon, qui ne fust digne de la souveraineté de sa fortune ; qui ne meritast d' estre escoutée de toute la posterité ; qui n' instruisist encore aujourd' huy tout le genre humain.

Mais il faut revenir à ce qui a esté desja dit du vice de la naissance ; il est bien difficile de changer les coeurs. Comment peut-on refaire les ames ? Les bestes sauvages ne s' apprivoisent point de bonne foy. Elles retournent tousjours à leur premier naturel ; et apres une longue apparence de douceur, et les caresses de plusieurs années, elles s' eschappent tout d' un coup, et mordent indifferemment celuy qui les a nourries, et ceux qu' elles ne connoissent point. La faveur des tyrans est une chose non seulement tres-peu assurée, et de tres-difficile garde, mais aussi tres-dangereuse, et de tres-mauvaise suite. Elle ne sort gueres des maisons où elle a esté, que par leurs breches et par leurs ruines ; et le demon estranglé à la fin le magicien qui pensoit le gouverner.

Neron se lassa de la vertu, et s' ennuya de ceux qui luy en parloient. Il rompit toutes les attaches des loix, de la morale, et de la commune humanité : il fit quelque chose de pis que de se crever les deux yeux ; et se deffit de ses deux amis, dont il s' estoit si bien trouvé en diverses occasions, et qui autorisoient par leur presence, et rendoient en quelque façon legitime, une principauté mal acquise. C' estoient des serviteurs, qui pouvoient couvrir tous les vices de leur maistre, et employer le demon et la magie à un bon usage. Ils eussent trouvé leur place dans la saine republique. Au moins meritoient-ils de venir devant ou apres un si mauvais siecle que le leur, et de rencontrer Auguste ou Trajan, qui se fussent estimez heureux de les avoir, et de les conserver à leur patrie.

Vous n' en aurez pas davantage sur le sujet de Burrhus et de Seneque : contentez-vous-en, je vous prie, monsieur : le chapitre est court, et ne vous a rien appris de nouveau ; mais je n' ay pû vous le refuser, puisque vous l' avez desiré de moy : et que vous m' avez tesmoigné vostre desir, par un ambassadeur, aussi pressant, pour le moins,

p466

que pouvoit estre cét autre, qui enfermoit les rois dans un cercle, afin qu' ils luy respondissent sans sortir de là. Je vous reserve un plus long discours à nostre premiere conference. Je seray hors du cercle et

en liberté. Et n' estant pas contraint de vous
respondre sur le champ, vous verrez peut-estre que je
sçay me servir de l' avantage du temps, et que je suis
un peu plus fort quand je me prepare, que quand vous
me surprenez.

Mais avant que de finir, ne vous diray-je pas un seul
mot des belles choses que vous m' avez envoyées, et du
merite de vostre present ? J' oublierois la premiere
pensée que j' ay euë en commençant, si je ne vous
disois que j' en suis ravi ; et que le françois et le
latin, la prose et les vers, les manuscrits et les
imprimez, qui m' ont esté mis entre les mains, sont
tres-dignes de la reputation du lieu d' où ils
viennent. Je voy bien par là, monsieur, que la Pallas
de Thoulouze a plus duré que celle d' Athenes ; et
qu' elle n' est point morte de mort violente, quoy que
les goths ayent tout massacré, ni ne s' est enlaidie
par la longueur des années, quoy que le temps ne
pardonne à rien.

Tout de bon, il y a certaines villes fatales, où il
semble que la religion, la vertu et la doctrine se
plaisent de demeurer ; où il semble mesme qu' elles
soient arrestées de necessité, comme les dieux qu' on
enchaisnoit autrefois, afin qu' ils ne sortissent pas
de leurs temples. Vostre Thoulouze est de ces villes
privilegiées, et choisies du ciel. Elle produira
tousjours des lumieres à la France ; des Catons, des
Sulpices et des Cicerons françois. Elle sera juste
et catholique, sçavante et palladienne, jusques à la
fin du monde. Mais il faut advouër, monsieur, que
c' est vous principalement, et vos excellens amis, qui
la maintenez aujourd' huy en la possession de ces
epithetes, et qui luy conservez son ancienne gloire.

DISSERTATION 6

Madame,
nous ne desesperons plus du salut de nostre estat.
Nous ne croyons plus que les maux de nostre siecle
soient incurables. Le premier jour

p467

de la regence de vostre majesté nous a promis un
avenir bienheureux ; et si le peuple chrestien,
chastié si long-temps et si exemplairement par la
justice du ciel, doit enfin avoir sa grace, de Dieu
irrité, vray-semblablement il la recevra par des
mains si pures et si innocentes que les vostres.
La plupart des princes se prennent pour celuy qui les
a faits, et rapportent à leur bonne conduite la bonne

fortune de leurs estats. Ils pensent estre la cause, et ne sont que les moyens ; et encore des moyens si foibles, que Dieu s' en sert par bienséance plus que par nécessité ; pouvant s' il vouloit, gouverner le monde, sans empereurs, sans rois, et sans republicues. Votre majesté, madame, est tres-esloignée de ces sentimens des princes superbes. Elle a en horreur la memoire de ces serviteurs, qui ont excité la jalousie de leur maistre, ayant voulu usurper sa gloire : elle se prosterne au pied des autels, sur lesquels ils ont monté. Et nous ne craignons point de l' offenser, quand nous luy disons, qu' elle n' est pas assez puissante pour donner la paix à la chrestienté, mais qu' elle est assez bonne pour l' obtenir du dieu des chrestiens ; que ce ne sera pas de son throsne et en commandant, qu' elle fera pleuvoir cette benediction sur la terre, mais que ce sera dans son oratoire et en priant, qu' elle l' attirera d' une region plus eslevée. Cependant, madame, le monde inferieur se promet tout le reste, de vostre sage conduite, et la regarde comme celle qui a esté choisie pour contribuer à l' oeuvre du ciel. Il croit estre assuré de tout le bien qui est en vostre puissance, et qui se peut faire humainement, par la voye naturelle de la vertu. Ou la reformation des desordres est une affaire impossible, ou ce sera vous qui terminerez cette affaire : ou nostre misere doit estre eternelle, ou vous la devez finir. Ce qui a pû estre donné dans un temps si pauvre et si sterile que celui-cy, la France l' a desja receû. Elle a esté plainte ; elle sera une autre fois soulagée. Pour le moins, madame, de vostre grace, elle a des pensées moins tristes et moins funestes qu' elle n' avoit. Elle est capable de consolation ; elle espere, elle attend ; elle jouït en esprit du bienheureux avenir, dont la promesse luy fut faite, et l' image luy fut montrée, lors que vostre majesté fut au parlement. Que ne fit point ce premier rayon de vostre regence ? Il fit refleurir ce qu' il y avoit de plus languissant et de plus sec dans l' ame de vos sujets. Il perça ce long espace de terre, qui nous separe du siege de vostre empire, et vint esclairer jusqu' à l' obscurité de nos ombres et de nos cavernes. Il entra mesme dans les lieux de douleur et de desespoir, et fut cause du bon intervalle, qui arresta la vie sur les levres de ceux qui mouroient. Apres une si salutaire apparition, nous ne vismes plus de suites dans nostre perte : nous pleurasmes un grand roy, mais nous ne trouvasmes point à dire son gouvernement. Le soleil ne se coucha que pour

se lever : les phantosmes du raisonnement humain disparurent, et la fausse prudence se cacha. Les coeurs effrayez oserent se rassurer. Le peuple commença à prendre courage ; je parle, madame, du courage que vous luy donnastes.

Sans doute le progres respondra au commencement. La lumiere nous amenera la chaleur ; les esperances meuriront, et le courage deviendra force. Mais on va par degrez et par âges à la perfection de la force.

La maturité des choses a besoin de la patience des hommes ; et le relevement de tant de pieces renversées n'est pas l'ouvrage d'un jour, ni le coup d'essay d'un artisan.

Que sert-il de le dissimuler ? La felicité publique est encore l'objet de nos voeux et de nos souspirs. Elle n'est pas encore arrivée ; on ne passe pas si viste d'un contraire à l'autre. Mais elle doit arriver ; mais elle ne sera pas longue à venir ; ou toutes les belles apparences sont menteuses, et tous les bons presages sont faux.

Nos bons presages, madame, nous les prenons de vos bonnes intentions ; dans lesquelles il n'y a point de si malicieux aveugle, qui ne voye une proche disposition à un meilleur temps, et le dessein formé de nostre salut : intentions ardentes et laborieuses, qui veillent et agissent sans cesse ; non pas oisives et immobiles, qui ne font que songer et que souhaiter. Le doux changement, madame, à des yeux laissez de spectacles hideux et terribles, de considerer aujourd' huy ces presages et ces signes favorables ! Ils promettent, apres tant d'autres signes qui ont menacé ; ils consolent les ames, qui ne sont pas encore assez hardies pour se resjouir : ils annoncent à la chrestienté, le repos, la seureté, l'abondance ; les biens qu'elle envie à l'empire du turc et aux royaumes barbares.

Ces signes n'ont rien de commun avec la superstition payenne ; ne se lisent point dans les estoiles ; ne se fouillent point dans les entrailles des bestes ; ne sortent point du bec d'un oiseau qui a parlé, et qui a dit, tout ira bien. Ils sont épurez de la vanité des fables ; des faux sermens de la Grece ; de la saleté de la flaterie. Ils paroissent, et nous les remarquons, madame, dans la vie religieuse de vostre majesté ; dans ses continuelles devotions ; qui ne sont pas seulement en veneration aux peuples qui pourroient nous faire la guerre, mais qui sollicitent,

et qui pressent pour nous le donneur de paix, et le bienfaiteur des souverains. Il n' y a point de signes plus visibles et plus esclatans, plus certains et plus infaillibles que ceux-là. Au moins il n' y en a point de plus raisonnables ni de plus justes, puisqu' ils meritent la chose qu' ils signifient, et qu' ils la procurent en la marquant.

Dieu nous permet, madame, de deviner de la orte : il approuve et ratifie cette espece de divination. Et s' il ne se fasche d' estre bien et fidelement servi (c' est un inconvenient qu' il ne faut pas craindre :)

p469

si la pureté des moeurs et l' innocence de l' ame ne luy desplaisent : si les sacrifices du coeur des princes, et les majestez humiliées devant la sienne, ne luy sont desagrees, il ne vous refusera pas une grace, que vous luy demandez si pieusement, et avec de si dignes et de si efficaces preparations.

Mais de plus, madame, compteroit-il pour rien ces bontez versées à pleines mains ; cette justice obligeante et liberale, qui a fait raison à tant de personnes interessées, qui a reconcilié tant de particuliers avecque l' estat ; ces thresors de misericorde et de clemence, par l' ouverture desquels vostre majesté a signalé l' entrée de son administration ? De si grandes avances de charité, je dis, de charité heroïque, ne seroient-elles point considerées par celui qui paye un verre d' eau, de la derniere felicité, et à qui les hommes prestent à usure tout le bien qu' ils font ?

Seroit-ce en vain, madame, qu' apres avoir pris soin des innocens affligez, vous n' auriez point voulu chercher de coupables dans la memoire du siecle passé ?

Seroit-ce en vain que vous auriez pû dire ces paroles, que Rome a leuës autrefois avec des larmes de joye, et que l' histoire a gravées en lettres d' or : (...) !

Non, madame, il n' est pas à croire que tant de merite soit perdu pour nous, et qu' une telle bonté n' ait point de credit en l' autre monde, puisque c' est le monde juste et reconnoissant. Il n' y a point d' apparence qu' un autre ange que vous, nous apporte ce que Dieu nous doit envoyer, et que ce ne soit pas la personne la plus voisine du ciel, tant par sa pieté que par sa naissance, qui soit la mediatrice si désirée entre le ciel et la terre.

Pour l' oeuvre qui doit embellir et suivre la paix, et à quoy le ciel entend que vous travailliez, les mesmes presages et les mesmes apparences nous en respondent.

L' inclination bienfaisante de vostre majesté, n' est pas une fougue de vertu, qui produit des actions aveugles et fortuites : vous estes bonne, madame, et avez dessein de l' estre par tout et tousjours. Le débordement de graces que nous avons veû, coule d' une source qui jette beaucoup, et qui ne tarit jamais. Il y en a pour les nations et pour les siecles : la posterité en puisera aussi bien que nous ; et vous obligerez le public, apres avoir obligé les particuliers.

Vous ne vous contenterez pas, madame, d' avoir rompu les chaisnes de quelques-uns de vos sujets, et d' avoir rendu à quelques autres leur pays, leur fortune et leur honneur : il faut delivrer de plus grands captifs, et sauver de plus nobles malheureux. Il faut que les rois et les estats soient vos affranchis et vos creatures : il faut que toute l' Europe se sente de vostre protection : et vous prefererez, je m' assure, le

p470

nom de mere de la patrie , à celui de mere des armées .

Ce dernier nom me semble avoir quelque chose de farouche, et estre peu convenable à un sexe, dans lequel les amazones sont considerées par la morale, comme des monstres de la police : l' autre nom, madame, est plus digne de l' ambition de vostre majesté, et s' accorde mieux avec la modestie d' une bonne reine.

La femme d' Auguste neantmoins, la sage et vertueuse Livie, a pris l' un et l' autre nom, ou pour mieux parler, elle les a receûs tous deux de la faveur de son siecle. Il se voit mesme encore aujourd' huy des medailles d' argent avec sa figure, qui disent quelque chose de plus, et qui l' appellent la mere du monde ; la mere, dis-je, qui a porté le monde dans ses entrailles, et de laquelle il est nay, car la force du mot des medailles va jusques-là.

Ce beau nom ne vous fait-il point d' envie ? Ne voudriez-vous point disputer de la gloire de la bonté avec la femme d' Auguste ? Vous pouvez estre, madame, encore mieux qu' elle, la mere du monde, si vous voulez estre sa tutrice, et si vous l' adoptez par vos bienfaits. Il semble que vous soyez predestinée pour cela ; et le monde s' y attend. Mais particulièrement la plus noble partie de ce monde, vostre chere France, madame, qui toute victorieuse qu' elle est, n' est pas moins lasse que glorieuse de ses victoires ; s' affoiblit et s' espuise par les grands efforts ; et

par la continuelle action, a meilleure mine qu' elle n' a bonne santé.

Vous la soustienerez, madame, vous la fortifierez, personne n' en doute : vous la recevrez entre vos bras, vous la mettrez dans vostre sein ; un chacun se le promet. Et certes en l' estat où elle est, debile et abbatuë à l' extremité, elle ne doit pas estre seulement aimée ; elle doit estre aimée avec indulgence. Elle ne demande pas vostre simple protection ; elle a besoin encore de vos caresses.

Il y a une certaine amour de pitié, qui commence par la douleur, et qui s' allume des larmes et des maux d' autrui.

Mais quand les maux nous touchent de pres, et qu' en un mesme sujet nous rencontrons ce qui souffre et ce qui est à nous ; la nature se sentant alors frappée par un second coup, redouble sa chaleur avec sa compassion ; et d' ordinaire nous cherissons davantage nos enfans malades que nos enfans qui se portent bien.

Vostre majesté, madame, connoist ce foible de la nature, sans lequel elle tiendroit plus du sauvage que de l' humain, et ces relasches de la vertu, qui ne s' opiniastre pas tousjours dans la fermeté. Elle sçait que les peres sont quelquefois durs et rigoureux, et ne sont pas pourtant mauvais peres : mais que si les meres manquent de tendresse et de douceur, elles manquent des qualitez, qui leur appartiennent de droit naturel, et qu' elles ne peuvent perdre sans perdre le nom de bonnes meres.

Sur ce fondement nous appuyons nos conjectures et nos discours,

p471

et peu s' en faut que nous n' escrivions l' histoire des choses, qui ne sont pas encore arrivées. Vostre majesté estant tres-sensible aux afflictions de ses sujets, et souffrant le mal qu' elle voit souffrir, elle sera tres-aise de s' oster de devant les yeux, des objets qui luy blessent esgalement les yeux et le coeur ; et son interest luy doit conseiller de faire cesser les miserables, que sa compassion luy approprie ; qu' elle luy porte jusqu' au fonds de l' ame ; qu' elle luy rend communes, au milieu mesme de sa grandeur, avec les miserables qui les endurent.

Le peuple, madame, est composé de ces miserables, et ne presente jour et nuit à vostre veuë ou à vostre imagination, que des infirmités et des playes ; que des gemissemens et de la douleur. Il ne se nourrit point des grandes nouvelles qui viennent de vos armées, ni de la haute reputation de vos generaux : ses appetits

sont plus grossiers, et ses pensées plus attachées à la terre. La gloire est une passion qu' il ne connoist point ; qui est trop deliée et trop spirituelle pour luy : il voudroit plus de blé et moins de lauriers. Il pleure souvent les victoires de ses princes, et se morfond aupres de leurs feux de joye ; parce que les avantages de la guerre ne sont jamais purs ; ni les victoires entieres, parce que le deuïl, les pertes et la pauvreté se trouvent souvent avec les triomphes. Quelque heureux succes qui accompagne nos armes sur la frontiere et hors du royaume, cét esclat de dehors ne guerit point les incommoditez domestiques. Apres avoir bravé l' ennemi sur la frontiere et hors du royaume, chacun se trouve malheureux chez soy ; et l' estat où nous sommes, n' est pas une vraye prosperité, c' est une misere que l' on louë, et qui est en bonne reputation. Mais, madame, pour nous mieux preparer à guster les douceurs de l' avenir, qui seront les fruits de vostre regence, il me semble qu' il ne seroit pas mal de considerer de plus pres les amertumes presentes, qui sont les restes du siecle passé. Vostre majesté me fera bien l' honneur de voir en cét endroit un crayon de ma façon, et de souffrir que je luy figure une chose, qui n' est supportable qu' en peinture. Elle ne sera pas fachée que j' accuse la guerre de tout, et s' il m' est possible, que je n' accuse personne, de la guerre. Les hommes ne veulent point estre blasmez ; ne les blasmons point. Ayons quelque esgard à la delicatesse de leur humeur, et attaquons une idole qui ne sent pas plus le blasme que la loüange. Ce Mars, madame, dont on se plaint chez le victorieux aussi bien que chez le vaincu, est un demon bizarre et capricieux, qui n' a ni foy, ni constance, ni raison. Aujourd' huy il est deserteur de la cause, de laquelle il estoit hier partisan, et ne sçait non plus pourquoy il la quitte, que pourquoy il la soustenoit. Il prend plaisir à faire recevoir des affronts à la prudence, apres les meures deliberations, et à deshonorer les bons conseils, par les mauvais ennemis. Il couronne la temerité, les fautes et les folies. Mais regardez la malice de son amitié ;

p472

c' est afin d' attraper quiconque se fie en luy ; car presque tousjours ses presens sont ses hameçons, ses favoris sont ses victimes.

S' il n' emporte les braves, du premier coup, à tout le moins il les (...), et s' en assure pour une autre fois. Nulle teste privilegiée : nulle vie exempte,

quand il s'agit de prendre son droit. Le sort de Mars tombe sur le general de l' armée comme sur un des enfans perdus. Personne ne luy eschappe, non plus l' heureux que le malheureux ; et à la fin les Gustaves n' en ont pas esté mieux traitez que les Tillis.

Vous plaist-il que je die encore quelque chose à vostre majesté, de ce spectre malfaisant ? Rome et Athenes, madame, mais Rome et Athenes aussi vaillantes que sages, luy ont chanté publiquement des injures. Dans les cantiques qui se recitoient aux grandes festes, on ne parloit point de rappeler la felicité bannie et les vertus fugitives, qu' auparavant on ne parlast d' envoyer Mars en exil, ou de le mettre à la chaisne. Il a esté maudit de ceux memes qui l' ont adoré, à l' heure mesme qu' ils l' adoroient ; et entre autres beaux noms que luy donne Orphée, au commencement de l' hymne qu' il luy a fait, celui de parricide n' est pas oublié. Furieux, impie et sacrilege sont ailleurs ses epithetes perpetuels. Et ainsi vous voyez, madame, que dez ce temps-là il estoit ennemi de la religion et des choses saintes : vous voyez qu' il ne pardonnoit ni à pere, ni à mere, ni à patrie ; qu' il mangeoit les siens, apres avoir devoré les estrangers.

L' âge ne l' a pas rendu meilleur : il ne s' est point converti de son ancienne impieté : il viole encore la religion et profane les autels. Le desordre, la licence, l' impunité marchent encore à sa suite : il se moque encore de la justice et de l' equité, des parentez et des alliances ; et brise d' abord les plus saintes chaisnes, qui lient les hommes avecque les autres hommes. Il ne fut jamais plus impitoyable ni plus cruel. Mais chose estrange ! Madame, il est plus prodigue et plus affamé qu' il ne fut jamais. Une nation de donneurs d' advis travaille sans cesse aux inventions de luy trouver de l' argent, et il en demande tousjours davantage. Les richesses du vieux et du nouveau monde ne suffisent pas à ses excez. Il destruit les vaincus par les pertes, et ruine les victorieux par la despense. Il se montre contraire en un lieu ; il paroist favorable en l' autre : mais par-tout il est mauvais.

Voilà bien des plaintes contre ce phantosme, et bien veritables et bien justes ? Voilà bien dequoy haïr ses faveurs, qui ne sont gueres meilleures que ses disgraces. Si ne faut-il pas abandonner tout d' un coup à la censure publique quinze ou seize années de nostre histoire ; ni blasmer nous memes nostre parti, ni descrier le merite d' une cause, qui ne laisse pas

d' estre la bonne, quoy que sa longueur et que ses
espines nous ennuyent.

Il ne seroit pas impossible, madame, de purger les
armes du roy, de la pluspart des reproches que l' on
fait à Mars. Pour le moins il se pourroit dire à leur
justification, qu' elles n' ont pas cherché l' ennemi ;

p473

et que ce n' est point la France, à qui on doit
imputer les miseres de l' Europe. Il se pourroit dire
mesme à la descharge de la conscience des rois, qui
pensent estre obligez de croire conseil, que celuy qui
leur conseilla de s' opposer à main armée au droit le
plus clair qui fust jamais ; et de faire assieger
Casal, sans aucune couleur de raison, doit estre
accusé de toutes les mauvaises suites qu' a produit ce
mauvais commencement.

Mauvais certes et visiblement injurieux ; plein
d' injustice et de violence, devant quelque tribunal
que se traite l' affaire de Mantouë. Car si estre nay
françois n' est un vice qui rend un homme incapable de
succession ; n' est une tache, qui efface les droits de
la nature, les loix escrites et les coustumes receuës,
personne ne sçauroit douter que la protection qu' a
donné la France au legitime heritier, n' ait esté
juste, et que l' oppression qui luy est venuë
d' ailleurs, ne l' ait pas esté.

Que si apres cette action peu soustenable, et si
universellement condamnée, une guerre a attiré
plusieurs guerres : si la contagion d' une partie
infectée a gagné tout le corps de la chrestienté ; et
si tous les chrestiens sont devenus ennemis, comme
s' il n' y avoit plus de turcs ni de mores à haïr : que
diray-je davantage ? Si toute l' Europe est noyée de
sang, et tous ses estats sont languissans et malades à
la mort, ce siege fatal, madame, a fait tout cela. Il
a conceû ; il a enfanté toutes les miseres qui nous
travaillent. Cette premiere injustice est coupable de
toutes les injustices que nous avons veuës.

grands dieux ! Souvenez-vous de l' autheur de tant de
maux, et ne le laissez pas impuni, s' escria le plus
homme de bien de Rome, apres la bataille de Philippes,
et estant prest à rendre l' esprit : car quoy qu' il fust
naturellement vertueux, neantmoins il avoit esté forcé
par la violence du temps, et par la tempeste des
affaires, de s' esloigner quelquefois de son naturel et
de la vertu. Il n' avoit pû oster à la guerre la
licence ni la cruauté. Mais par ces dernieres paroles
il creût se pouvoir descharger sur autruy de la faute

des choses passées, et estre assez innocent, puisqu' il n' avoit pas esté le premier coupable.

Celuy donc qui a premierement abusé des armes d' Espagne en Italie, celuy qui nous a ouvert la lice, et qui a mis aux mains les deux nations ; le conseiller de la guerre de Monferrat, sera responsable des ruines et des embrasemens de la chrestienté ; des blasphemes et des sacrileges de nos armées, aussi bien que de celles de son maistre. Il sera chargé de ses iniquitez et des nostres : il portera la peine des crimes de l' un et de l' autre parti : il rendra compte à la justice divine, non seulement de tout le mal que les croates ont fait, mais aussi de tout celuy que peuvent faire les suedois.

Ainsi à peu pres, madame, la France se pourroit justifier, et entreprendre elle-mesme la deffense de sa cause. Mais parce que si nous soustenions si affirmativement qu' un espagnol qui est hors de la cour, a commencé la querelle, on nous repartiroit avec presque autant d' affirmation,

p474

qu' un françois qui n' est plus au monde ne l' a pas voulu finir ; et qu' ayant dessein de perpetuer nos maux, pour rendre eternelle son autorité, il a tousjours meslé son ambition dans la justice de la cause de la France : je ne suis pas d' advis que nous examinions cette question avec trop de curiosité. Puisque nous avons protesté de n' accuser qui que ce soit, souvenons-nous de nostre protestation. Ne cherchons ni qui a allumé le feu, ni qui l' a nourri d' huile et de soufre ; ni la main qui a entamé le corps de la chrestienté, ni celle qui a empoisonné ses blessures. Respectons l' asyle de la mort, et laissons en repos l' affliction : ne faisons le proces à personne, en un temps où vostre majesté a tesmoigné qu' elle vouloit faire grace à tout le monde.

Il est encore mieux de courir apres de nouveaux phantosmes, et de s' égarer dans des pensées vagues, que d' aller trop droit à la verité. Il vaut mieux souffrir, madame, que les speculatifs aillent prendre plus loin et plus haut la cause de nos malheurs.

Qu' ils disent que c' est, si bon leur semble, ou une supercherie de la fortune ; ou une necessité du destin ; ou la conjunction de plusieurs estoiles malfaisantes ; ou la comete qui vint menacer la terre, l' année mil six cens dix-huit, et dont le venin a duré et la malignité s' est fait sentir jusqu' à l' année mil six cens quarante-trois.

Je ne les empesche point de parler de cette sorte.
Mais pour moy, qui ne suis pas speculatif, et qui suis
chrestien, j' ay appris à parler une autre langue. Je
monte encore plus haut que les cometes et que les
estoiles. Je dis que c' est Dieu, desguisé en tant de
façons par les profanes speculatifs ; que c' est Dieu,
madame, qui de temps en temps chastie son peuple, et
fait des exemples de ses enfans ; à cause que son
peuple ne l' honore que des levres, et donne son coeur
à un autre dieu ; à cause que ses enfans sont des
rebelles et des ingrats ; qui non seulement n' usent
pas bien de ses graces, mais qui les gastent et les
corrompent ; mais qui s' en veulent servir contre luy.
Il ne faut point s' expliquer plus clairement, ni
estaler des veritez odieuses. Mais si les grands du
monde examinoient leur conscience sur cet article, ils
verroient eux-mesmes de combien de miracles ils sont
redevables à Dieu, et de quelle felonnie ils se sont
rendus coupables, à l' heure mesme que les miracles ont
esté faits, en se les attribuant à faux, comme s' ils
en eussent esté les auteurs, quoy qu' ils n' en fussent
que les tesmoins. Empereurs et rois ; conseil et
ministres ; tous ont desrobé la gloire de Dieu.
Or, madame, puisque sa justice n' a point en ce monde de
plus rude supplice que la guerre, et qu' elle s' appelle
le fleau de Dieu, vray-semblablement ce fleau est
entre ses mains, et non pas entre les nostres. Nous ne
pouvons pas estre battus à nostre discretion ; estre
affligez autant qu' il nous plaist ; avoir la
disposition de nos malheurs. On n' a point encore ouy
parler qu' un criminel fust arbitre de sa propre peine ;
que les miseres fussent en la puissance des
miserables ; que la

p475

fantaisie du malade reglast la longueur de ses accez.
Et par là je conclus, madame, de la mesme sorte que
j' ay commencé. Je m' affermis sur les propositions que
j' ay avancées d' abord. Je me fortifie dans ma premiere
raison. Apres avoir detesté la guerre avec tous les
gens de bien, ne puis-je pas dire derechef à vostre
majesté, que la paix se propose sur la terre, mais
qu' elle ne se fait que dans le ciel ; que les
assemblées arrestées en Allemagne, les passeports en
forme, et les plenipotentiaires des rois sont de grands
mots en la bouche de leurs peuples ; paroissent de
grandes machines, quand un conteur de nouvelles les
remuë, mais ne sont que de petits jouëts, quand la
providence divine les veut renverser ?

Ce que nous desirons aujourd' huy avec tant de chaleur et tant de besoin, vient immediatement du crû de Dieu ; est absolument de sa façon ; se nomme par son eglise, une chose impossible au monde. Et partant je redis, madame, que nous l' attendons beaucoup moins de vostre puissance que de vostre pieté ; en le redisant, je ne croy rien dire de desavantageux à vostre puissance ; ni de rude à vos oreilles.

Vous ne voulez point estre traitée de deesse, non pas mesme par les poëtes, qui font largesse de divinité. Vous n' exigez point de vos sujets, d' hymnes ni de festes en vostre nom. La vertu de vostre majesté rejetteroit bien loin l' adoration de nostre flaterie. Et c' est sa vertu, de qui nous sommes partisans en cette occasion, et pour qui nous tenons contre sa puissance. C' est vostre vertu, madame, de qui nous nous promettons plus que de vos armées, quoy que tousjours victorieuses ; que de vos alliances, quoy que puissantes et en grand nombre ; que de vos ambassadeurs, quoy que tres-sages et tres-habiles. Toute leur politique peut estre employée inutilement : mais un de vos souspirs peut travailler avec succes. Que ne peut la sainte douleur de la charité, quand elle blesse le coeur d' une reine ? La grandeur, quand elle se fait petite devant les autels ? L' humilité, quand elle descend de si haut, et qu' elle met si bas les sceptres et les couronnes qu' elle en apporte ? Ce sera elle qui persuadera, qui forcera la bonté de Dieu ; à qui Dieu se laissera gagner, se laissera vaincre ; à qui la paix doit estre accordée. Et certes il y a bien de l' apparence, que par une particuliere eslection cette personne ait esté choisie pour recevoir la paix, qui la recevra dans des mains nettes de toute sorte d' injustice ; avec un esprit vuide de toute l' aigreur et de toute l' animosité des partis ; pur et innocent de toute la violence des choses passées : qui n' a eu aucune part à aucun mauvais conseil. La paix aime la bonté, et se plaist parmi les vertus humaines, sociables. Elle se laisse attirer par la douceur, par la clemence et par la pitié. Et bien qu' à present elle soit esloignée de nostre monde, d' une distance presque infinie. Bien qu' elle s' en soit fuyee au plus haut des cieux, comme parlent les personnes inspirées ; ces attraits de clemence et de

p476

douceur peuvent penetrer jusqu' au dernier ciel : ce sont les seuls charmes, il n' en faut point chercher d' autres, qui sont capables d' évoquer la paix ; et de

la faire voir encore à la terre apres une si longue absence et qui luy dure si fort ; apres de si frequentes remises, qui nous font tant languir et tant soupirer.

Redisons donc, madame, ce qui ne sçauroit estre dit trop souvent. Tous les preparatifs et toutes les dispositions necessaires pour la reception d' un grand bien, se trouvant en vostre majesté, elle doit esperer que non seulement il viendra, mais apres les avances qu' elle a faites, qu' il viendra encore pour l' amour d' elle. Elle obtiendra la grace qu' elle demande parce qu' elle la demande comme il faut. Elle aura la paix, parce qu' elle la veut tout de bon. Et s' il y a quelque françois ambitieux, qui desire le contraire, car quel espagnol le peut desirer, s' il n' est tenté par le desespoir ? Je ne pense pas qu' il y ait de scythe mediocrement raisonnable, qu' il y ait de sauvage tant soit peu apprivoisé, qui ne blasme le desir de ce françois, et qui puisse trouver estrange vostre bonne volonté pour la paix, et vostre aversion pour la guerre.

Mais, madame, que cét ennemi de nostre repos ne jette point d' irresolution dans l' esprit de vostre majesté. De quelque specieuse apparence que ses paroles soient colorées, deffiez-vous d' une rhetorique, qui veut embellir les precipices et les abysmes ; d' une rhetorique de feu et de sang ; conseillere de mort et de misere ; ruineuse à vostre estat, mal affectionnée à vostre personne. Elle fait sonner bien haut la reputation de vos armes, vos avantages sur l' ennemi, et la dignité de vostre couronne. Mais ne l' escoutez pas au prejudice de la voix publique, qui vous assure que la vraye dignité de la couronne c' est le salut du royaume ; qui vous conjure de cesser de vaincre, de ne faire plus de conquestes ; de mettre fin à vos bons succez ; puisqu' une victoire a tousjours besoin d' une autre victoire ; puisque vous estes obligée de payer et de nourrir vos conquestes : puisque vos bons succez ne finissent point nostre mauvaise fortune, et que le gain augmente la pauvreté.

Vostre puissance, madame, n' a que faire du desordre pour se maintenir. Il n' est bon qu' à ceux qui doivent leur autorité au malheur du temps et à la confusion des choses. Ce n' est point ici l' interest d' un usurpateur, qui s' est emparé d' une tutele, contre la resistance des loix, et qui rapporte tout à luy seul ; qui ne cherche que de l' embarras ; et ne veut donner que des procez à son pupille, pour profiter avec les autres, de la dissipation de son bien. C' est la passion d' une mere, que les loix et la nature autorisent ;

qui vit plus en son fils qu' en elle-mesme ; qui ne prend de la peine que pour luy laisser du repos ; qui ne songe qu' à luy esclaircir ses affaires, et à luy nettoyer sa maison.

Vostre majesté est sage : ses pensées ne sont donc pas vastes et infinies. Elle est bonne : son coeur n' est donc pas d' acier ni de marbre.

p477

Estant sage, elle doit apprehender l' inconstance des choses humaines, et la revanche des malheureux ; et quand il n' y auroit point d' ennemi à craindre, elle sçait que souvent on a levé des armées, pour les donner en proye à la dysenterie et à la peste ; que quelquefois on a équipé des flottes, pour les envoyer contre les rochers et contre les vents. Mais d' ailleurs n' estant pas moins bonne que vous estes sage, pouvez-vous, madame, vous représenter sans horreur, tant de sang chrestien et baptisé, qui coule à torrens en une infinité d' endroits de l' Europe ; et l' espouventable image de cette cruelle guerre, de cette guerre plus que civile ? Je ne dis pas au hazard plus que civile, veu qu' en effet nous sommes tous domestiques d' une mesme foy, et que les estrangers, avec lesquels la religion nous unit, nous sont plus proches en quelque façon, que les françois, desquels elle nous separe.

La politique profane a beau declamer sur le chapitre de la reputation et des avantages : elle a beau preferer un peu de bruit et un peu d' esclat, à la solidité du bien public ; ce n' est point, madame, et ce ne peut point estre vostre dessein d' acharner les fideles contre les fideles, de donner un si agreable passe-temps aux peuples de Mahomet, et aux autres ennemis de l' evangile ; de souffrir plus long-temps que la terre de Jesus Christ soit leur amphitheatre de gladiateurs. Ce n' est point vostre plaisir nous le sçavons bien ; de nous sacrifier à vostre ambition, de consumer les nations et les anges, de lasser et d' user dans vos querelles la meilleure partie du genre humain. Assurément vous avez pitié de ceux qui meurent ; vous avez regret de ceux qui sont morts. Et quand ce ne seroit que pour sauver ce qui nous reste de testes illustres, et pour empescher cette solitude d' hommes excellens, de laquelle nous menace la continuation de la guerre : quand ce ne seroit que pour conserver à la France une vie qui luy est infiniment chere, et qui se hazarde tous les jours ; un heros de la race de nos dieux, vostre general de vingt et un an. Sans doute,

madame, sans doute vous desirez la fin de la guerre. Vous devez craindre l'infidélité de Mars et le destin de Gustave, pour un prince qui va au péril comme il y alloit. Vous estes obligée de n'exposer pas davantage à la funeste adresse d'un carabin, tant de vertus naturelles et acquises, civiles et militaires, et d'essayer de conduire en seureté jusqu'à la majorité du roy vostre fils, un mérite qui doit faire tant d'honneur à son regne, et estre si utile à son estat. Mais à plusieurs autres raisons de desirer un autre temps que celui-cy, qui se presentent à vous d'elles mesmes, adjoustons, madame, celle qui vous presse le plus vivement, et qui donne le plus d'inquietude à vostre bonté : je parle de la passion que vous avez pour la France, et du voeu que vous avez fait de la rendre heureuse, qui ne peut estre accompli que la guerre ne soit terminée. Car de se figurer que la félicité precede la paix, au lieu de la suivre ; c'est renverser l'ordre des choses, et se figurer qu'une fille est plus vieille que sa mere : c'est

p478

penser moissonner au mois de mars. C'est vouloir loger en un palais dez le jour que le plan en est dressé, et se fascher que le dome ne soit pas plustost fait que les fondemens.

Voicy une proposition d'éternelle verité ; il ne peut y avoir de félicité publique, sans une paix generale . Vous la meritez, madame, de plus en plus, par la continuation de vos bonnes oeuvres : vous la demandez incessamment dans la ferveur de vos deuotions : vous faites entrer en cette sollicitation les saints et les saintes de l'une et de l'autre eglise ; de celle qui triomphe et de celle qui combat : vous employez des troupes entieres de vierges amantes de Jesus Christ, pour luy recommander nostre cause : vous employez la pureté mesme et la blancheur mesme, pour luy recommander la cause des lis. Comprenons tout en fort peu de mots, vous nous donnez vos souhaits, vostre mérite et vostre credit. Jusques icy vous n'avez pas pû donner davantage : il faut avoir de la patience pour le reste, et laisser faire le ciel et vous.

Je l'ay advoüé, madame, dez l'entrée de ce discours, et je ne crie autre chose à ceux que je voy. Je crie de toute ma force, qu'il faut que la pauvreté soit humble, et obeïssante, et non pas fiere ni seditieuse ; qu'elle invoque et non pas qu'elle menace ; qu'elle agisse aupres de vostre majesté par la modestie de sa douleur,

et non pas par les murmures de son chagrin. Il ne suffit pas que le peuple ait la fidelité dans le coeur ; il la doit porter sur le visage : il doit éviter la mine mesme t la ressemblance de la revolte. Il ne doit pas estre extravagant dans sa mauvaise fortune, ni demander l' embonpoint premier que la guerison. Nous devons considerer, madame, que d' autres ont fait les maux, et que vostre majesté les a trouvez ; que la guerre est cause de la despense, et que vous n' estes point cause de la guerre ; qu' il n' y a point de moyen que les charges cessent, tant que durera la necessité. Nous devons considerer que cette necessité est une chose violente et imperieuse, que ses conseils sont absolus et sans condition ; qu' elle justifie ce qu' elle conseille : que non seulement elle fait jetter dans la mer les lingots d' or et les caisses de pierreries ; mais qu' elle fait fondre les vases sacrez pour battre de la monnoye, quand on en manque ; mais qu' en certain cas elle peut legitimement et sans scrupule, mettre à l' encan tout le thresor de Lorette, toute la pompe et toute la magnificence de Rome. Nous devons et nous ne sçaurions trop considerer la qualité du temps d' aujourd' huy, je veux dire un perpetuel esbranlement, causé par une perpetuelle action ; une extrême foiblesse, apres d' extrêmes efforts ; les soins, les courvées, le faix des autres estats sur la pauvre France : le peril tousjours voisin de la seureté, le but qui semble s' esloigner de nous, quand nous nous voulons approcher de luy ; les difficultez, les labyrinthes et les tenebres des choses presentes.

p479

Quelqu' un s' est plaint autrefois de n' avoir à gouverner que le naufrage de sa republique. Dieu nous garde d' estre obligez de nous servir jamais de ce mot. Mais il est tres-vray que le vaisseau qui nous porte, est estrangement fracassé, à force d' aller et de venir, et que s' il ne trouve bien-tost le port, la navigation, voire tres-heureuse, achevera de le briser. Il est tres-vray, madame, que vous avez pris le gouvernail en une fascheuse saison. Et que si vostre majesté eust fait faire inventaire de la France, en l' estat où elle l' a trouvée, le dénombrement de nos maux et de nos desordres eust espouventé toute la prudence humaine ; eust fait fuir tous les sages, du lieu où l' on s' assemble pour deliberer de nos affaires.

Nous considerons tout cela, et ne laissons pas d' avoir

bonne opinion du salut de nostre estat. Dans cette infinité de desordres et de maux nous ne songeons point aux moyens et aux remedes humains. Nous ne nous fions ni à la science ni à la pratique : nous nous asseurons en quelque chose de divin, qui accompagne vostre personne, et qui porteroit bonheur à des affaires encore plus desplorées que les nostres. Nous nous imaginons, madame, que vous avez le secret de rendre les peuples heureux ; que vous estes née pour le retablissement des estats et pour la consolation de l' Europe ; qu' estre à vous et n' estre pas à son aise, implique contradiction morale ; et nous nous l' imaginons de telle sorte, que vous auriez bien de la peine à nous oster une pensée, à laquelle nostre esprit s' attache si fort.

Quand vostre majesté nous deffendroit d' esperer par une declaration expresse, nous desobeirions à l' expresse declaration de vostre majesté. Quand les mauvaises nouvelles arriveroient en foule d' Allemagne, et qu' il naistroit dans la negociation de la paix, mille difficultez qui n' ont point esté preveuës : quand un demon de discorde entreroit dans l' esprit des deputez, pour rompre l' affaire sur le point de sa conclusion : encore pis que cela ne nous rendroit pas l' affaire douteuse. Nous nous persuaderions, madame, que vostre bon ange seroit plus fort que le mauvais demon, et qu' il r' habilleroit autant de choses que l' autre en auroit voulu gaster.

Il n' est pas possible à la crainte, à la deffiance, et aux autres froides passions, de trouver entrée dans nostre coeur ; de nous partager tant soit peu l' esprit, de nous donner seulement une fausse allarme. Nous possedons desja vos bienfaits par la force de nostre imagination, et nostre esperance nous en saisit. Pour le moins nous sommes gens à signes et à presages, et avons appris à parler de l' avenir comme du present. Vous nous avez enseigné une nouvelle sorte d' astronomie. Par vostre moyen nous sommes judiciaires dans la morale : nous faisons, madame, l' horoscope de la paix.

Ce sera donc une paix solide et durable ; pleine d' honneur, de bienseance et de dignité ; car autrement elle ne seroit pas digne de vous, et ne meriteroit pas d' estre nommée la paix de vostre majesté. Ce

p480

sera une paix, madame, qui d' abord vous acquerra tous les esprits, et obligera toutes les bouches à vous louer ; qui un jour benira vostre memoire par la

gratitude de tous les siècles ; qui d' un consentement universel, et par la voix de toutes les nations, appellera Anne D' Autriche, la mere de la commune patrie, la liberatrice du monde chrestien, la tutrice de la France.

Ce sera une paix par consequent, qui ne continuëra pas les maux de la guerre ; qui ne sera pas souillée de nos larmes, ni noire de nostre deuïl ; qui ne versera pas sur les eschaffaux le sang que les batailles auront espargné. Ce sera une paix qui ramenera dans le monde la douceur et l' humanité ; les vertus et les maximes chrestiennes ; qui donnera de la respiration au peuple, apres de si longues defaillances ; qui rendra la subjection aussi bonne que la liberté, parce qu' elle fera regner la loy aussi absolument que le prince.

Cette paix, madame, n' estonnera point le monde par les excez et les déreglemens d' un pouvoir aveugle, par des spectacles de grandeur enorme, plustost que de veritable majesté. Elle ne formera point de meteores, qui obscurcissent les astres et qui cachent le soleil. Elle n' eslevera point de domestiques, qui chassent les enfans de la maison, ni de favoris qui choquent les princes : elle ne produira point de corps estranges, monstrueux et tumultuaires ; pour les opposer aux legitimes et naturelles jurisdictions, aux corps immortels des compagnies souveraines.

Cette paix laissera la liberté aux oracles, et rendra au parlement son autorité ; qui est la vostre, madame, et qui ne court point de fortune entre ses mains. Mais c' est une chose desja faite, et que la France ne devra point à la paix. Ce parlement, qui plus d' une fois a sauvé l' estat, qui de la memoire de nos peres a esté le fidele gardien de la loy salique, qui nouvellement a tesmoigné tant de zele et de devotion à vostre majesté ; a recouvré l' honneur qui luy avoit esté ravi ; a receû le pouvoir de sauver encore l' estat, si l' orage le menaçoit encore, si les pirates s' en vouloient encore saisir ; si la seureté publique avoit encore besoin de sa resistance et de son courage. Ce ne sera pas pourtant une paix si occupée à procurer le bien de plusieurs, qu' elle ne songe principalement à conserver les avantages d' un seul. Elle corrigera l' abus de l' autorité, comme un tres-grand mal ; mais elle en estouffera le mespris, comme le plus grand de tous les maux. Elle n' oubliera rien à prevoir, ayant des lumieres infaillibles qui la guideront. Elle n' oubliera rien à entreprendre, estant animée de l' esprit de vostre sage conseil ; qui n' a garde de favoriser la confusion, puisqu' il est luy-mesme le premier effet de l' ordre que vostre majesté nous vient

d'apporter.

Ainsi, madame, vous et vostre paix nous apportant peu à peu de salutaires nouveutez et une sainte reformation, ce ne sera pas la France de dernièrement et d'aujourd' huy, que nous regarderons avec

p481

pitié ; ce sera la France du temps de nos peres, la France purgée et rajeunie, que nous considererons avec merveille. Le fort et le solide estant établi, les beautez et les ornemens viendront apres la solidité. Car avec le temps ce sera une paix riche et liberale ; inventive et spirituelle ; fleurissante en arts et en connoissances ; pompeuse et superbe par la magnificence publique ; couronnée des mesmes rayons de gloire et de la mesme splendeur, que la paix du Roy Salomon, que celle de l'Empereur Auguste, que celle de Henry Le Grand, beaupere de vostre majesté. Il y a bien du chemin à faire pour en venir là. Mais cependant, madame, cette paix travaillant au plus aisé, qui n'est pas le moins necessaire, renouvellera l'ancien culte de nos peres et la vieille devotion françoise, pour le sacré caractere du sang de France ; tiendra en parfaite union la maison royale ; sera soigneuse et jalouse de ses droits ; la fera reverer par toutes les autres maisons souveraines. Elle sçaura distinguer les princes, et garder les bornes et les entredeux qui les separent. Elle ne souffrira point de comparaison avec la race de Saint-Louis. Elle tirera particulièrement hors du pair, mettra au dessus de toutes choses la personne de Monseigneur Le Duc D'Orleans. Et en cét estat-là nous le pourrons voir à nostre aise et à descouvert : nous verrons enfin cét excellent prince, que les vapeurs et les nuages d'un temps contraire, pour ne pas dire les violences et les artifices d'une cour ennemie ; nous empeschoient de voir tel qu'il est. N'ayant plus à combattre la resistance du cabinet, et ne rencontrant plus d'obstacle entre luy et le public, (pareilles interpositions causent les eclipses) il y a de l'apparence qu'il va remplir le monde de sa lumiere : il va agir si fortement, soit du coeur, soit de l'esprit, qu'on connoistra bien, que sans autre droit que celui qu'a la haute vertu sur les entreprises difficiles, c'estoit à son grand merite qu'estoient deûs les grands emplois ; et que pour estre le premier en estime, comme en dignité, il ne luy manquoit que d'estre en sa place.

Vous sçavez, madame, le tort qui luy a esté fait. Vous

avez toujours esté assurée de ses bonnes intentions : mais à present personne n' en doute, et cette verité obscurcie, parut si nette et si pure le jour que vostre majesté fut au parlement, qu' elle redoubla en quelque façon la clarté d' un si beau jour. Les paroles que dit son altesse royale en vostre presence, pleines de feu et de passion, pour le bien de sa patrie, et pour la grandeur de vos majestez, justifierent glorieusement sa conduite et ses actions passées : elles détromperent la credulité. Elles fermeront à jamais la bouche à la calomnie. Et qui ne vit ce jour-là, par le bon exemple qu' un prince si puissant et si regardé donna à toute la France, qu' il ne s' estoit esloigné de la cour à diverses fois, que pour se conserver à l' estat, et qu' il faisoit mesme le service du feu roy, lors qu' il sembloit ne pas faire sa volonté ?

p482

De quelque ardeur que son courage soit allumé, et quelque gloire que luy promette la guerre, vostre majesté desirant la paix, il ne s' opposera pas à vostre desir. Mais aussi cette paix approuvée de ses advis et maintenuë par ses soins, ne sera pas ingrate, quand il faudra rendre à sa fidelité les honneurs extraordinaires, qu' il n' aura pas voulu devoir à son ambition ; ne sera pas muette, quand il faudra publier que le salut du royaume luy a esté plus cher que sa propre gloire, et qu' il trouve bon que la renommée se taise de ses victoires, pour parler de vostre paix. Je ne finirois jamais, si je voulois compter tous les avantages qui doivent naistre de cette bienheureuse paix. Il faut conclure par le plus grand et le plus considerable. C' est, madame, qu' elle fournira à vostre majesté des journées tranquilles et un beau loisir, pour l' employer à la bonne nourriture du roy vostre fils. Vos pensées, qui se divisent aujourd' huy en autant d' endroits que la chrestienté a de besoins ; et qui embrassent en mesme temps plusieurs provinces et plusieurs royaumes, seront alors toutes recueillies et toutes arrestées en ce seul objet. Apres nous avoir donné un prince, vostre majesté nous fera un second present de ce mesme prince ; et par une excellente institution, elle nous le redonnera le meilleur et le plus vertueux de son siecle.

DISSERTATION 7

Un peuple est libre, pourveu qu' il ne veuille plus servir. Apres avoir combatu long-temps pour la vie, il combat enfin pour la victoire ; apres avoir tout

enduré, il peut tout faire ; et lors qu' il n' a plus d' esperance, il n' a plus de crainte. Les provinces du Pays-Bas, qui ont eschappé des mains du roy d' Espagne, pour les avoir voulu trop serrer, donnent leur liberté à l' extremité de leur servitude, jouissent de la paix, pour avoir esté contraintes à la guerre, font une belle leçon à tous les souverains, de ce qu' ils doivent envers leurs peuples, et donnent un exemple memorable à tous les peuples de ce qu' ils peuvent contre leurs souverains. Elles ont la justice de leur costé, puisqu' elles ont eu la necessité. Elles meritent d' avoir Dieu seul pour roy, puisqu' elles n' ont pû endurer un roy pour dieu : et de ne relever que de sa puissance, puisqu' elles ont combatu pour sa seule querelle. Celuy

p483

qui estoit leur maistre, estant devenu leur ennemi, a perdu les droits qu' il avoit sur elles, ayant violé ceux que Dieu a sur luy. Voulant traiter ses sujets en bestes, il les a contraints de se souvenir qu' ils estoient hommes : et ayant rompu le droit des gens par la mort de leurs ambassadeurs, il les a obligez à recourir au droit de nature, par l' acquisition de leur liberté. Point de merveilles donc s' il a perdu le pays duquel il a voulu perdre le peuple ; si ceux qu' il a violentez en leur foy, se sont oubliez de leur fidelité. Les tyrans plus subtils et ingenieux à l' invention des cruantez extraordinaires qui furent jamais, ne s' estoient point encore advisez de s' attaquer à l' esprit, ne sçachans par où le battre. Philippe Second a esté le premier qu' on peut à bon droit nommer le tyran des ames. Il a trouvé le moyen de les faire endurer, il les a mises à la gesne pour les faire deposer contre la verité ; et apres avoir employé toutes les peines de ce monde pour tourmenter le corps, il s' est à la fin servi de celles de l' enfer pour tourmenter l' ame. Ainsi ce qu' on dit estre un don de Dieu, s' est fait un supplice des hommes, et cette lumiere spirituelle qui doit esclairer les entendemens, a esté changée en un feu materiel qui consume les membres. Levons le masque à cette sanglante tragedie. N' est-ce pas destruire son peuple, sous couleur de le vouloir instruire ? Tuer ses sujets pour les guerir ? Brusler son pays pour le nettoyer ? N' est-ce pas faire servir la religion à sa tyrannie ? Rendre Jesus Christ ministre de ses passions ? Et au nom du roy catholique venger la cruauté du roy d' Espagne ? Cruauté si grande et inouïe, que, s' il n' estoit pas

permis autrefois de respirer sans payer tribut, on n'osoit ouvrir la bouche sans craindre la corde : et si on dit que tous les hommes vivent pour le prince, il sembloit qu'ils devoient tous mourir pour le tyran. Ce pauvre peuple alors, ne trouvant point de milieu pour se sauver, fut contraint de chercher sa seureté dans les perils de la guerre ; et prit les armes à l'extrémité, non tant pour resister à un si puissant ennemi, que pour rendre les derniers devoirs à la nature, et faire un effort aux abbois de sa liberté. Mais celuy qui luy donna la resolution au coeur, luy mit quant-et-quant la force en la main, et rendit libres avec beaucoup de gloire, ceux qui ne demandoient que servir avec un peu de tranquillité. On vit naistre en un instant une armée, où le Duc D'Albe ne pensoit pas avoir laissé un homme. On vit les cendres rallumées de tant d'innocens, mettre le feu où il croyoit l'avoir esteint par leur mort : et cependant que le sang versé crioit vengeance, celuy qui restoit estoit le vengeur. La chrestienté interessée en la justice d'une si bonne cause, ne permit pas qu'on luy arrachast l'oeil, sans y porter la main. Elle anima tous ses princes contre ce tyran. Elle arma ses peuples pour la deffense de cettui-cy, et les fit tous combattre pour le faire vaincre. Or c'est icy le grand livre des jugemens de Dieu qu'il a ouvert en ces derniers temps, pour y faire lire en tremblant les puissances de la terre, qui verront un usurpateur de royaumes, perdre

p484

son patrimoine : celuy qui s'est fait maistre de l'autre monde sans donner coup d'espées, ne pouvoir venir à bout d'un petit point de cettui-cy avec toutes ses forces ; et le grand Philippe chargé des couronnes de tant de rois, estre despouillé de sa chemise par ses propres sujets. Chose estrange et qu'on ne croira pas en un autre siecle ! Il a plus employé d'or qu'il n'avoit de terre à conquerir, et semble qu'il n'ait eu plus d'hommes de son costé que pour avoir davantage de morts. Les bons coups mesme qu'il a pensé faire luy ont mal succédé. Car sans la mort du Prince D'Orange marchandée par luy de longuemain, il n'eust senti si-tost qu'il a fait, les effets de la bonne conduite, et du courage de son fils, qu'il a rendu capitaine à ses despens, et de meilleure heure qu'il n'eust esté bon pour ses affaires. Il s'est desfait de la teste, mais il a resté encore deux bras pour le battre : deux princes nais dans les armes, nourris dans

les armées, desquels le plus jeune seroit trop digne d' y commander, si son frere ne l' estoit encore plus. Ils luy emportent ses meilleures villes, pendant qu' il s' opiniastre apres un cimetièr, et qu' il se ruïne d' hommes et d' argent, pour avoir les ruïnes d' une ville despourveuë de l' un et de l' autre. Si leurs gens montrerent à la bataille de Nieuport qu' ils sçavoient bien tuër, ils firent voir en ce siege qu' ils sçavoient bien mourir. Ils ont gardé Ostende, ne restant plus que la place où elle avoit esté, ils ont eu assez de terre pour combattre, tant qu' ils en ont eu pour s' enterrer : et si elle n' eust manqué à leurs pieds pour les soustenir, leurs mains ne luy eussent jamais manqué pour la deffendre. De sorte que l' espagnol ne l' a pas prise, mais ils luy ont laissée, et ont autant gagné de la perdre, que l' autre a perdu de la gagner : qui commença deslors à s' ennuyer de prendre de la peine pour avoir du deshonneur ; d' estre encore à un commencement de quarante ans, et de s' efforcer à ne rien faire. Il falut donc crier, c' est assez, et mettre bas le premier les armes, comme il les avoit prises le premier. Ses capitaines luy servirent plus à demander la paix, qu' à faire la guerre. Il les envoya vers les hollandois, non pas pour les forcer de servir, mais pour les prier de se contenter de leur liberté. Il les reconnut pour souverains, ne pouvant les faire esclaves. Il leur donna ce qu' il ne leur pouvoit pas oster, et fut contraint, traitant avec eux, de baptizer leur gouvernement du nom de republique souveraine, et d' estre son parrain apres avoir esté son ennemi. Si on demande les titres de cette souveraineté, ils sont escrits en lettre rouge, ils ont esté signez de la propre main de leurs parties. Si on doute de la durée de cette republique, elle est eternelle, puisqu' elle a Dieu pour fondateur, et la religion pour fondement. Si on mesure sa grandeur par celle de la mer, où elle commande, elle est des plus grandes : si on compte ses années par ses victoires, elle est des plus anciennes. Son peuple est celuy qui a esté nommé autrefois le frere des romains, et aujourd' huy heritier de leur vertu, produit des courages, qui ne font rien qui ne merite

p485

d' estre escrit de ces grands personnages, Douza, Grotius, Heinsius, Baudius, esprits qui n' escrivent rien qui ne merite d' estre leû. Les romains, comme leurs freres, ne les ont jamais fait servir ; les espagnols ne l' ont pas pû faire, comme leurs maistres.

Concluons hardiment, que cette liberté qui se rencontre si souvent en ce discours ne finira point qu' à la fin de la republique, et que ce peuple ne sera plus, ou sera toujours libre.

DISSERTATION 8

Il faut vous respondre, sur trois questions que vous m' avez faites, et vous dire encore quelque chose de Fabrice, d' Auguste, et de Mecenas. Si vous avez de l' amour pour ces grands noms, nous aimons tous deux en mesme lieu ; et ainsi nous en pouvons parler plus d' une fois, et toujours agreablement. La qualité d' Auguste merite bien que nous commencions par luy : mais je vous avertis aussi pour l' avenir, de ne pas prendre garde à l' ordre des temps, aux dislocations de mes matieres, ni mesme à quelques paroles qui ne seroient peut-estre pas receuës dans vostre academie ; car je suis en pleine liberté avecque vous ; et si vous me faites passer de vous en autruy, corrigez, s' il vous plaist, mes impropietez ; car vous avez le mesme pouvoir sur mes escrits que sur moy.

Vous dites que je vous ay representé Auguste si grand, que tout paroist petit aupres de luy. Mais vous me demandez en suite si ce grand a esté heureux ; si apres avoir changé la face de la republique ; si apres s' estre rendu maistre de Rome victorieuse et triomphante, c' est-à-dire de tout l' univers, il a jouï paisiblement de sa grandeur. Je vous responds que pour en venir là, il luy a falu passer par des torrens de sang humain ; qu' un nombre infini de testes cassées, de corps de consuls, de preteurs, de senateurs, de chevaliers romains, luy ont servi de degrez pour monter au throsne. Quand ce seroit pour se conserver, qu' il auroit perdu tant de gens ; toutes les fois qu' il a songé de combien de morts il a falu qu' il ait asseuré sa vie, cette seule pensée a esté capable de gaster sa felicité. Aussi se plaignoit-il souvent des malheurs de sa condition avec ses confidens, et s' en faisoit pitié à soy-mesme.

p486

Quelle peine en suite, quelle gesne sur le throsne, d' estre contraint de se despouïller de la douceur de son naturel, et de renoncer à sa propre inclination, pour exercer une severité necessaire ? Car je presuppose qu' il estoit comme on dit, naturellement bon et vertueux, et que la proscription du triumvirat ne fust pas de son choix. Depuis mesme cette sale et vilaine partie de son histoire, ce bon et ce vertueux

n' a-t-il pas esté forcé d' aigrir, et d' irriter sa vertu en plusieurs rencontres ; d' armer sa bonté contre la malice de son siecle ; de ne paroistre pas ce qu' il estoit ; de ressembler plustost à tout autre qu' à Auguste.

Les ennemis, les rebelles, les meschans ne finissent point : la racine en demeure, quelques branches qu' on en coupe. Il ne pût donc pas dompter si generalement les esprits, qu' il n' en restast tousjours de tres-fascheux, et de tres-difficiles à gouverner ; ni faire en sorte que le long calme, dont il a jouï, n' ait eu ses nuages et ses mauvais jours. Les gens de son temps en disent bien davantage, s' il les en faut croire : il a vieilli en des alarmes continuelles ; il a cheminé dans des precipices : tout ce qu' il a pû faire avec toute sa bonté, avec toute sa vertu, et toute sa fortune, c' est de se sauver en pleine paix, et de mourir de mort naturelle.

Encore les mesmes gens ne sont pas d' accord, que sa mort ait esté si naturelle qu' on diroit bien.

Quelques-uns en ont accusé les figes que sa femme Livia luy fit manger ; à bonne intention à mon advis, puisque ce fut pour l' empescher de manquer de parole, et pour luy conserver la gloire de sa constance ; car sans cela on a creû qu' il eust pû changer le testament qu' il avoit fait, en faveur de Tibere, et qu' il commençoit à avoir quelque remors, d' avoir preferé un estranger à son petit-fils. Mais pour cette heure laissons ce grand et ce malheureux tout ensemble, comme vous avez pû voir, pour venir à celui qui fut sa consolation, et apres la mort duquel il n' en trouva plus dans l' empire de tout le monde.

Mecenas n' avoit garde de manquer de protection, au lieu où vous estes ; et je n' ay point esté surpris du favorable traitement qu' il a receû chez le pere des faveurs et des courtoisies. Nostre cher official dit que c' estoit le droit du jeu, et moy je diray, pour expliquer nostre ami, que je me doutois bien que vous aimeriez l' homme du monde le plus aimable. Je parle de cet homme envoyé extraordinairement pour l' ornement de son siecle ; pour la derniere perfection des sciencie et des arts ; pour inspirer les poëtes, les historiens et les orateurs ; pour donner du courage et de la force à tous les autres artisans de la belle gloire.

Vous voulez, monsieur, que je vous en face la definition, pour la joindre au discours que vous en avez leû ; et je le veux bien aussi, car je ne vous feray pas plus de plaisir que j' en recevray.

Ce fut Mecenas qui dora un siecle de fer ; qui rendit supportable la monarchie à des ames passionnées pour

la liberté ; qui respandit

p487

son bonheur de tous costez ; qui mit l' amitié
d' Auguste en commun ; qui ne demanda que pour donner.
Voilà à peu pres la definition ou la description de
Mecenas, que vous pouvez adjouster à mon discours ;
et faire part au public, de cét entretien, si vous le
jugez à propos.

Il ne s' est jamais rien dit de plus vray. Cét homme si
bien-fait, et si bien-faisant, ne pouvoit souffrir que
la vertu fust reduite à la seule satisfaction de la
conscience, et que les vertueux eussent sujet de
reprocher leur pauvreté au siecle dont il estoit.

Entre luy et eux, il y avoit un commerce qui ne cessoit
point, de bien-faire, et de recevoir du bien. Ses amis
estoyent contraints de luy dire, c' est assez, et
les marques de leur satieté, et de sa profusion, se
voyent dans les escrits de cét age là.

Nous avons veû un favori d' un prince estranger bien
esloigné, ou, pour mieux dire, bien antipode de
Mecenas. Il tiroit vanité de sa barbarie, et comptoit
jusqu' à douze poëtes, qui l' avoient servi, et qui
estoyent morts de faim à son service. Il pensoit qu' il
fust de la grandeur de sa maison, d' avoir des poëtes à
sa suite : mais il pensoit aussi qu' il ne faloit pas
les traiter si bien que les singes, et les perroquets,
à qui on donne à manger leur saoul.

Si ce favori, qui se vantoit d' avoir fait mourir de
faim douze poëtes, n' avoit laissé des enfans plus
honnestes gens que luy, je le ferois connoistre à
nostre siecle et à la posterité. Il faudroit l' opposer
à Mecenas, par une comparaison qui ne luy seroit pas
avantageuse. Mais pour l' amour des enfans, pardonnons
à la reputation du pere, et contentons-nous de dire
qu' il y a plus de seize cens ans, qu' on ne fait autre
chose que celebrer, que chanter la vertu de Mecenas,
que donner des loüanges et des benedictions à sa
memoire, qui sont des choses trop subtiles, pour une
ame aussi materielle que celle du favori brutal.

Aujourd' huy mesme, qui le croiroit ? Les muses
italiennes ne sont pas consolées de la mort de Mecenas.

Un de leurs poëtes s' avisa dernièrement de luy faire
des obseques, apres avoir composé un poëme qui
contient cinq ou six livres, Della Vita Di
Mecenate. Son nom a esté receû dans le christianisme
avec honneur. Il y a esté consacré par l' université de
Paris, dans les escholes de philosophie, et de
theologie. Et les bacheliers de Sorbonne ; nos

religieux les plus devots (je vous parle comme si vous estiez des nostres, et je ne veux point effacer ce qui est escrit, de peur que la rature ne vous offense les yeux : et peut-estre que cela arrivera quelque jour aussi) trouvez bonne cette parenthese, mon cher monsieur, quoy qu' un peu longue, et ne rejettez pas le desir que j' ay que nous soyons unis plus parfaitement que nous ne sommes. Nos religieux, dis-je, ne prennent-ils pas chacun un Mecenas, à qui ils dedient leurs theses, et qui les protege de sa faveur. Mais la generosité de Mecenas, sa liberalité, sa magnificence volent par toute la terre : elles sont loüées, par les doctes, comme par les ignorans. Un mot seulement de la facilité de ses moeurs.

p488

Il faloit bien qu' il fust honneste homme, et bon-homme tout ensemble, de vivre comme il faisoit avec les moindres de ses amis, et de ne trouver pas mauvaise la liberté qu' ils prenoient quand ils traitoient avecque luy. Celle dont use Horace en luy escrivant, est digne de consideration. Tantost il le nomme, mon ami, tout court ; tantost ami Mecenas, ou cher Mecenas : quelquefois agreable Mecenas. Car de traduire, gaillard Mecenas, ce ne seroit pas bien prendre l' intention d' Horace : et sans doute il se sert de Jucunde Mecenas, de la mesme sorte, que Pline s' est servi depuis, de Jucundissime Imperator, dans la preface de son histoire naturelle, adressée à l' Empereur Vespasian. Si le traducteur y a failli, vous le sçauvez bien relever ; et ce ne sera pas la premiere fois que vostre bon sens aura corrigé nos fautes, vous qui ne vous meslez point autrement du latin. Ce tres-agreable empereur, ne vaut gueres moins à mon advis, et signifie presque autant que les delices du genre humain , que nous donnons encore aujourd' huy à l' Empereur Tite, fils de Vespasian. Mais croyez-vous que les favoris d' aujourd' huy, comme vous diriez le comte duc en Espagne, voulust estre traité si familiarment que Mecenas, par les poëtes de la cour ? Ces licences poëtiques luy seroient-elles agreables ? Se contenteroit-il de si peu de ceremonie ? J' ay de la peine à le croire. Le grand Armand mesme qui caresse les poëtes, et les favorise, ne trouveroit pas bon, ou je me trompe fort, si Monsieur De L' Estoille commençoit un sonnet, ou une epigramme par, cher Richelieu, ou ami Richelieu. Si pareilles libertez n' estoient criminelles à Ruel, elles y seroient pour le moins ridicules. Si c' estoit trop de la corde,

ce ne seroit peut-estre pas assez de la berne, pour les chastier. Cecy est de mon autheur ordinaire Monsieur De La Thibaudiere. On ne demande pas seulement du respect et des loüanges : on demande du culte et des sacrifices, de la part mesme des souverains et des testes couronnées.

Je ne parle pas au hazard : je sçay de science certaine, qu' une lettre moins respectueuse qu' on ne l' attendoit, et l' omission de deux syllabes, ont cousté la vie à plus de deux cens mille hommes. bien humble et tres-affectionné, qu' un favori trouva au bas de la lettre d' un prince, au lieu de tres-humble, et tres-obeïssant , qu' il pensoit luy estre deü ; le mit en telle cholere, qu' il jura, en deschirant la lettre du prince, que son incivilité luy cousteroit la ruine de son país. Je tiens cette histoire d' un homme qui estoit à Madrid, en presence duquel la lettre fut leuë ; et jugez de là combien est dissemblable le favori de Philippe à celui d' Auguste.

Ce favori si agreable, et si aimé, n' a pas laissé de trouver des ennemis, pour le moins apres sa mort. Je l' ay desja remarqué dans le discours. Le redoutable Seneque s' est eslevé contre luy : mais croyez m' en, c' est un calomniateur artificieux ; c' est un sophiste interessé en cette rencontre. Quoy qu' il die des moeurs, et du stile de Mecenas, tenez

p489

pour suspecte sa rhetorique. Je suis asseuré qu' il n' agit pas de bonne foy, et qu' il falsifie les passages qu' il allegue. Ce qu' il appelle affeterie, mollesse, dissolution ; s' appelle gayeté, galanterie, delicatesse. Par exemple, monsieur, desapprouveriez-vous ces trois ou quatre periodes, que j' ay trouvées en bon lieu, et que je rends françoises pour l' amour de vous.

Je ne vous les donne pas pour estre des escrits de Mecenas, mais celui qui me les a prestées, assure qu' elles sont de son stile, et de sa maniere.

Dans une plaine extremément verte nous crusmes voir une éminence couverte de nege ; mais nous descouvrismes de plus pres, que c' estoit un troupeau de biches blanches.

On nous dit qu' il estoit consacré au soleil, et à la soeur du soleil. Les bestes gardées par les nymphes passoient des fleurs, à l' entrée d' une forest de myrtes, vis à vis des montagnes d' azur, qui couronnent la riviere du phenix, etc.

Nous allasmes passer les grandes chaleurs aux lieux maritimes de la province. En ces lieux-là, il y a tousjours du frais, et de l' ombre, pour la consolation

de l' esté ; par la faveur d' un petit vent qui se leve à soleil couché, et qui vient resjouir toute la coste, les plus mauvais jours sont suivis de fort bonnes nuits. Mais il y a encore un autre vent delicieux, pour le plaisir de ceux qui se promenant sur mer. Ayant pris l' impression de l' odeur des jasmins, et des orangers dont la plaine voisine est couverte, il va porter cette odeur bien avant dans la mer, et quelquefois à plus de vingt milles du rivage. Ainsi la terre fait une action de gratitude, en reconnoissant le bien qu' on luy fait. Elle paye la mer de parfums, de la fraischeur qu' elle reçoit d' elle. ô ! Le beau, ô ! L' agreable commerce entre ces deux elemens, etc.

Ces periodes sont traduites mot à mot d' un ancien auteur ; mais qui est cét auteur ? Est-ce un grec, un latin, un arabe, ou un persan ? Je n' ay garde de le nommer. Demandez-en des nouvelles à nostre cher Monsieur Menage. En attendant que je vous envoie un second chapitre de Mecenas, employez là-dessus sa faculté divinatrice, autrement sa sagacité scaligerienne.

Il se mesprit neantmoins une fois en sa vie, l' illuminé Scaliger ; celui que Lipse appelloit une aigle dans les nuées, et un diable d' homme. Muret prit pour duppe cette aigle qui voloit si haut, et en fit accroire à ce diable, qui estoit si fin. Je vous conteray l' aventure une autre fois, de peur d' estre trop long, et de vous lasser des choses mesmes que vous avez desirées. Il ne me reste plus que trois paroles sur le sujet de nostre troisieme heros.

Il est vray que mon Fabrice n' est pas un homme commun, comme vous vous escriez en l' admirant. C' est pourtant un homme, et qui a esté, et que j' ay pris plaisir de faire revivre. Ce n' est pas un phantosme formé par l' imagination et par le desir. Rome ne fut jamais animée d' une ame plus belle, plus grande, ni plus forte que celle-là ; et tandis qu' elle vesquit par luy, on peut dire qu' elle ne sentit aucune

p490

passion, qui fust basse ou mauvaise. Tous ses autres enfans, sous ce grand exemple, ne se piquerent que d' honneur, et de probité ; la religion, l' amour de la patrie, tenoit un chacun en son devoir. Les premiers romains jusques-là avoient eu de grands avantages sur les autres hommes ; il le faut advouër. Mais il y restoit bien encore de l' infirmité humaine, et beaucoup de la ferocité, et du brigandage du fondateur. Fabrice commença de cultiver ces semences excellentes de vertu,

et y réussit de telle sorte, que les romains n'eussent pas voulu l'empire du monde de ce temps-là, s'il y eust falu employer une mauvaise action. Ses pensées furent si hautes, pour la republique, que le coeur humain ne peut pas aller au delà ; et si modeste, pour son particulier, qu'il demeura toute sa vie dans l'esgalité des autres citoyens. L'or de Pyrrhus ne le tenta jamais, comme les elephans ne luy firent aucune peur. Il eut tant de prudence, et fut si heureux au jugement qu'il fit de l'avenir, qu'il sembloit que le succes des choses se conformast à l'opinion qu'il en avoit. La vivacité de son esprit luy fournit par avance tout ce que peut attendre le temps et la diversité des occasions. Il n'eut pas besoin d'estude pour sçavoir, ni d'experience pour estre sage. Les finances d'Attalus, ni les delices de Capouë n'eussent jamais corrompu les romains, sous un semblable precepteur, qui preschoit sans cesse qu'il falloit fuir l'avarice, et aimer le travail.

DISSERTATION 9

à propos de la ligue, dont nous venons de parler, et du Duc De Guise, dont le monde parlera tousjours ; il n'y aura point de mal, que je vous communique quelques lignes qui en ont esté escrites, il y a desja assez long-temps, et que j'ay trouvées depuis peu, dans mes magazins.

Les eloges, aussi bien que les harangues, sont les escueils des historiens modernes. Au lieu de faire de bonnes harangues, ils font d'ordinaire de mauvais sermons, et dans les eloges, ils declament au lieu de juger. Celuy du Duc De Guise participe des deux genres ; il tient de l'historique, et de l'oratoire : et avant que de passer outre dans nos matieres, vous me ferez l'honneur de me dire s'il vous plaist, si vous goustez ces sortes d'eloges ; car il s'en pourra trouver d'autres dans mes magazins.

p491

La France estoit folle de cét homme-là ; car c'est trop peu de dire amoureuse. Il ne faut pas s'estonner si elle s'éloigna de son devoir, comme elle fit. Une telle passion alloit bien pres de l'idolatrie : il y avoit des gens qui l'invoquoient dans leurs prieres ; d'autres mettoient sa taille-douce dans leurs heures. Pour son portrait, il estoit par tout ; quelques-uns couroient apres luy dans les ruës, pour faire toucher leur chapelet à son manteau ; et un jour qu'il revenoit d'un voyage de Champagne, entrant à Paris

par la porte Saint Antoine, non seulement on luy cria vive Guise ; mais plusieurs personnes luy chanterent, Hosanna Filio David.

On a veû des assemblées, qui n' estoient pas petites, se rendre en un instant à sa bonne mine. Il n' y avoit point de coeur qui pust tenir contre ce visage : il persuadoit avant que d' ouvrir la bouche : il estoit impossible de luy vouloir mal en sa presence.

Le premier regard, qu' il jettoit sur ses ennemis, ostoit d' abord de leur esprit toute l' aigreur, qu' ils avoient apportée contre luy, et faisoit une telle esmotion en leur sang, et un si estrange changement en leurs humeurs, qu' apres cela ils avoient besoin de s' exciter long-temps eux-mesmes, pour reprendre la haine qu' ils n' avoient plus. De sorte que ce que j' ay ouy dire à un courtisan de ce regne-là, ne me semble pas mal dit ; que les huguenots estoient de la ligue, quand ils regardoient le Duc De Guise .

Je laisse à l' histoire à conter les choses qu' il a faites, et à porter mesme sa curiosité sur celles qu' il a pensées. Je ne me hazarde point de dechiffrer ces enigmes de la cour, et ne suis pas speculatif jusques-là. Il me suffit de croire, sans deviner, qu' il falloit bien que ce fust un homme fort extraordinaire, puisque son seul nom, apres sa mort, a esté capable de continuer la guerre à deux puissans rois, et que le premier capitaine de l' Europe, le second fondateur de cet estat, Henry Le Grand, de glorieuse memoire, n' a pris des villes, ni n' a gagné des batailles, que pour faire perdre le credit à un homme, qui n' estoit plus.

Je ne veux pas oublier un mot, que vous ne serez pas faché de sçavoir. Il est destaché de l' eloge, et on l' attribuë à Madame La Mareschale De Rais. ils avoient si bonne mine, disoit-elle, ces princes lorrains, qu' aupres d' eux les autres princes paroisoient peuple. cette façon de parler est un peu hardie, et un grammairien scrupuleux diroit, paroisoient bourgeois. Mais la cour est au dessus de l' eschole, et ne reconnoist point, non plus que l' eglise, la jurisdiction de la grammaire.

DISSERTATION 10

p492

En continuant de vous entretenir de mes vieilles nouveautez, en voicy une qui ne sera peut-estre pas indigne de vostre curiosité ; et je seray bien aise, si elle en demeure satisfaite. Ce qui vous fut dit

hier, apres la lecture du second discours d' Aristippe, ne me semble pas mal plaisant, que le temps n' avoit pas rendu sage la fortune, que c' estoit une folle incorrigible ; et que les dernieres de ses folies estoient tousjours les plus grandes, et les plus considerables.

Pour confirmer ce qui vous fut dit, nous ne manquerions pas d' exemples si nous en cherchions. Toute la terre en est pleine ; parce que cette folle se trouve par tout, et qu' il n' y a point d' endroit, où elle ne regne. Mais sans descendre de la these à l' hypothese, mesprisons aujourd' huy, en ce petit coin du monde, celle qui regne de tous costez. Vengeons nous de la fortune, nous autres malheureux, à tout le moins par ce petit mot de verité ; et disons d' abord, pour fondement de ce que nous dirons en suite, que quelque peu borné que soit son pouvoir, que quelque vaste que soit son empire, nous devons avoir cette consolation, qu' il y a beaucoup de choses qui luy sont impossibles, et beaucoup d' autres qui ne sont pas de sa jurisdiction.

La fortune peut tirer un faquin de la cuisine, ou de l' escurie, pour le loger dans le plus bel appartement du palais : elle peut mettre une couronne sur la teste d' un esclave : elle peut faire triompher les meschans de l' innocence des gens de bien : elle peut quantité de semblables choses, et tout cela se voit dans les histoires passées : mais avec toute sa puissance, elle n' a pû, ni ne pourra jamais embellir un laid, et refaire un visage qui fait peur ; apprivoiser un brutal, et polir la rudesse de ses moeurs ; donner de l' esprit à un sot, ni faire d' un poltron un vaillant-homme.

Voilà des choses qui sont impossibles à la fortune : en voicy qui sont hors de sa jurisdiction : elle peut oster le bien, les dignitez, et la vie : mais elle ne sçauroit oster la reputation, l' honneur, ni la gloire. Elle ne sçauroit imposer silence à la voix publique, qui a tousjours justifié les innocens opprimez, ni empescher que la vertu qu' elle persecute, ne soit estimée, et que ceux qu' elle aime ne soient haïs. En despit de la fortune, Pasquin se moque de l' indigne, et le poursuit, par ses rimes bonnes ou mauvaises. Elle a beau mettre des barrieres,

p493

et poser des corps-de-garde devant la porte du palais, qu' elle a basti à l' esclave, qu' elle a couronné ; la verité force tout cela, pour aller decouvrir dans le

cabinet, ses inclinations serviles, et les venir exposer à la veüe du monde. Quoy qu' il soit redoutable, il ne laisse pas d' estre ridicule. On tremble devant luy, et on luy fera la mouë, quand il aura tourné le dos ; on luy reprochera tousjours la misere de sa premiere condition, et les ordures de sa naissance. On opposera tousjours son ancien collier, à sa nouvelle couronne. La fortune ne sçauroit obtenir grace pour luy, ni des orateurs, ni des poëtes, ni du peuple, etc. La comparaison des reines hypochondriaques, qui ont eu de l' amour pour un nain, et pour un more, est assez heureusement conceuë ; mais elle n' est pas telle que s' imagine Monsieur Mainard, qui la prefere à toutes nos autres comparaisons. Quoy qu' il en soit elle est mienne, et je ne la veux pas desadvouër ; mais elle n' est pas ma grande, ni mon unique inclination. Le philosophe Epictete dans ses responses à l' Empereur Adrien, avoit dit auparavant, que la fortune estoit une femme de bonne maison, qui se prostituoit à des valets. Quelques-uns appellent cela des jeux de la fortune. Epictete plus severe qu' eux, dit que ce sont des pechez et des desbauches de la fortune. Le bon-homme Heinsius, pour le distinguer du jeune, parlant d' elle en quelques-unes de ses oraisons, s' est servi du mot de Meretricula. Apres cela, qu' on trouve estrange que Cleopatre soit appellée par un ancien poëte, (...).

La fortune que Heinsius traite de femme de mauvaise vie, est bien plus grande dame que Cleopatre ; elle est bien plus veritablement la reine des rois, que n' estoit cette superbe egyptienne, qui prenoit une si insolente qualité, et la mettoit dans ses titres, du consentement de Marc Antoine. C' estoit à mon advis pour disputer de la grandeur avec le roy de Perse, qui se faisoit appeller le roy des rois, aussi-bien que le geant des geans, et le frere du soleil et de la lune.

Quand il vous plaira, je vous feray voir cette vanité de Cleopatre, dans une vieille inscription trouvée en levant, et alleguée par Leunclavius, sur l' histoire Auguste. Mais il faut sçavoir finir, et se garder d' estre importun, à force d' estre obeïssant.

DISSERTATION 11

p494

Je pensois avoir fini, et j' allois fermer la cassette où sont mes papiers, quand celui-cy s' est fortuitement trouvé entre mes mains. Je ne l' y ay pas voulu remettre

sans vous le communiquer, m'imaginant qu' il pourra estre de vostre goust. Ce que je vous envoye est tiré d' un plus grand discours, qui fut fait il y a long-temps, pour destourner un homme de qualité, du mauvais chemin qu' il prenoit, pour l' instruction de ses enfans. Il cherchoit un maistre, pour leur enseigner les regles de la politique, et il l' avoit trouvé. Le maistre et les escoliers eussent passé toute leur vie, à ne rien faire ; si le pere n' eust esté desabusé, par ce peu que vous allez voir : et si ce peu vous fait desirer le reste, il faudra contenter vostre desir. Dans les livres que les anciens ont escrits de la prudence civile, il faut advouër qu' il y a bien du galimatias de l' eschole, et de la chicane philosophique. En ce pays-là que de terres vagues, et de deserts ! Que de lieux incultes et sauvages, esloignez de l' usage, et du commun des hommes ! La republique de Platon, les politiques d' Aristote, tant qu' il vous plaira : mais sur tout je recommande l' histoire à vos jeunes gens.

Sans l' histoire la politique n' est qu' un spectre creux et plein de vuide, qu' on remuë par je ne sçay quelles petites distinctions et divisions de l' eschole, pour jouër et amuser les enfans. Cette belle politique estant separée de l' action et de l' exemple, ne s' entend pas elle-mesme. Il luy faut un guide dans le monde ; elle a besoin d' interpretes, dans les assemblées des hommes. Il n' y a donc que l' histoire qui informe et organise la politique, qui luy donne corps et subsistance ; il n' y a qu' elle, qui soit digne du loisir d' un homme extrêmement occupé, et de la speculation d' une ame agissante.

Par là le bon courtisan, ne se contentant pas de sçavoir les pensées et les desseins des rois d' aujourd' huy, il entrera dans le conseil et dans la confiance de tous les princes qui furent jamais. Il penetrera dans les premieres causes de leur conduite, il fera, pour dire ainsi, la dissection de leur ame et de leur esprit, dont les plus secretes parties luy seront decouvertes. S' estant enrichi de la succession de tous les siecles, il adjoustera à son experience, celle de toute l' antiquité. Ce n' est

p495

point un paradoxe, ce que je dis. Par le moyen de l' histoire, toute la sagesse d' autruy est nostre. Les sages n' ont vescu que pour nous. Les perses, les grecs, et les romains n' ont fait de grandes actions, que pour nous laisser de grands exemples.

Ainsi, quoy que le courtisan soit jeune, et q' il n' ait pas esté de la vieille cour, l' histoire suppléra au défaut de ses années, et fera beaucoup plus que cela pour luy. Il se souviendra d' une antiquité bien plus esloignée, et verra bien davantage, que ceux qui n' ont veû que les premiers troubles de la ligue ; que le regne de Henry Troisiesme ; que les tragedies des Guises, et des Colignis.

Il verra l' enfance, le progresz, et le declin de plusieurs estats : il remarquera les causes, la conduite, et le succes de leurs guerres : il prendra garde sur quels fondemens ils se sont eslevez, par quelle forme de police ils se sont accrus, et par quel défaut ils sont tombez en ruïne. Il sçaura les artifices de Philippe pour diviser les communautez ; les inventions de Demetrius, pour prendre les villes ; les ruses d' Annibal, pour donner le change aux ennemis ; l' ordre et la discipline des romains, pour emporter, et pour garder la victoire.

Il n' ignorera pas les diverses transmigrations des peuples, les changemens des sectes et des religions, les moyens qu' ont tenu les conquerans pour establir leur puissance, et ceux qu' il falloit tenir pour s' y opposer. Il apprendra de quelle façon l' empire est passé d' une nation à l' autre ; par quelle fortune les maistres ont eu leurs valets, et non pas leurs enfans pour leurs successeurs ; en quelle part on n' a pû supporter la monarchie, et où l' on n' a pas sceû user de la liberté. Enfin ne s' estant rien fait d' important, depuis le commencement du monde jusques à cette heure, qui luy soit inconnu ; et voyant presque pourquoy, et comment les choses ont esté entreprises et executées : il ne sera pas estrange si par une application judicieuse du temps passé au present, et de la speculation à la pratique, il s' acquite tres-dignement, non seulement des actions civiles, mais aussi des actions militaires. Ses essais seront des chef-d' oeuvres. Un tel apprentif sera maistre, dans une profession, à laquelle il viendra, avec de si excellens preparatifs, avec un si bon guide, et tant de science. Comme vous voyez, le courtisan tire de grands avantages de la connoissance de l' histoire : mais il me semble qu' elle est encore plus utile au prince qu' au courtisan, et nous le ferons voir une autre fois, dans un chapitre particulier. Disons cependant que le prince doit quelquefois consulter les morts, qui sont de seurs, et de fidelles conseillers.

Nous avons appris de nos amis de Stokholm, que la reine de Suede, qui n' a gueres plus de dix-huit ans, lit Polybe et Thucydide en leur langue ; qu' elle les

explique en la sienne, et en la nostre admirablement ;
qu' elle fait d' excellens commentaires de vive voix, sur
ces excellens historiens. Je n' en demande pas tant de
nos princes, et sans

p496

rien entreprendre sur ces messieurs qui font des
livres pour l' instruction de monseigneur le dauphin,
qui traiteront cette matiere à fonds, je diray
seulement que les miracles ne doivent point estre tirez
en exemple. Mais en verité, dez leur enfance on leur
doit dire des nouvelles de leurs predecesseurs, et
leur lire leur Philippe De Commines qui n' est
inconnu en lieu du monde, qui a esté traduit en toutes
les langues, et receû en toutes les cours de l' Europe.
DISSERTATION 12

Le premier extrait que vous avez eu de mes tablettes,
vous en fait desirer un second. Les matieres vous en
plaisent, et vous trouvez mesme quelques graces, dans
leur negligence ; car je vous advertis encore une fois,
que je n' y ay apporté aucune façon. Mon copiste vous va
satisfaire, et je luy mets l' original entre les mains.
Je vous proteste serieusement que je ne verray pas une
seule ligne de sa copie, et je ne sçay à qui vous vous
pourrez justement prendre des incongruitez, et des
autres fautes que vous y trouverez. Mais vous estes
accoustumé à juger favorablement de mes escrits, et
vous le serez plus que jamais en cette occasion,
puisque mes tablettes ne sont ouvertes, que pource que
vous l' avez ordonné.

Chapitre premier.

Ciceron parlant à Cesar dans l' oraison pour le Roy
Dejotarus. (...).

Si Madame entendoit le latin, elle auroit grand mal
au coeur, en lisant ces paroles de Ciceron. Pour
Madame je suis presque assuré qu' elle
s' esvanouïroit. Et c' est sans doute pour l' amour
d' elle, que le nouveau traducteur a traduit ce passage
de cette sorte ;

(...).

Cette legere indisposition estoit d' avoir trop mangé,
et ce qui s' ensuit. Mais le traducteur delicat n' a pas
voulu que la France sceust,

p497

que Cesar mangeoit quelquefois plus qu' à l' ordinaire ;
qu' il n' estoit pas tousjours le sobre destructeur

de la republique ; qu' il ne haïssoit pas en tout temps le plaisir de la bonne chere. En effet il est certain qu' il faisoit quelquefois apres souper, ce que Gilot faisoit réglément tous les soirs. Cela ne s' appelle pas traduire fidelement ; c' est ou avoir trop d' esgard aux aversions de Madame , ou avoir trop de soin de la reputation de Cesar, ou se soucier trop peu de la verité. à ce conte-là, s' il traduisoit le journal de la vie d' Alexandre, qui est allegué par Athenée, il se donneroit bien la liberté d' alterer le texte, et particulierement où il dit, un tel jour le roy s' enyvra, et ce qui s' ensuit. Le lendemain il cuva son vin, et ne fut veû de personne .

Comme ce scrupule, et cette fausseté sont à blasmer, la fidelité du traducteur des propos d' Epictete n' est pas moins blasmable ; quand, en reprochant à l' homme sa miserable humanité, il dit qu' il est tout morve et tout crachat . Il me semble qu' il pouvoit dire la mesme chose plus honnestement, en disant qu' il est tout flegme, et tout pituïte . La bienséance exige que nous voillions la deformité des choses de l' honnesteté des paroles ; mais il n' est jamais permis de corrompre les veritez escrites, par un scrupule de rhetorique.

Chapitre second.

Auguste n' estoit pas fasché qu' on luy dediast des temples : mais il recevoit ces sortes d' honneurs, sans les demander. Je dis bien davantage : il se moquoit de cette belle religion, quand il estoit en son particulier, et avec ses confidens. En public mesme il ne tenoit pas tousjours là-dessus sa gravité : et voicy le bon mot qu' il en dit un jour, en fort bonne compagnie.

Ceux de Tarragone luy ayant basti un temple, comme plusieurs autres villes de l' empire, quelque temps apres ils luy envoyerent une ambassade extraordinaire, pour luy donner advis qu' il estoit né un palmier, sur l' autel qui luy avoit esté consacré. Ils creurent par là faire bien leur cour, et qu' Auguste seroit ravi de la nouvelle du miracle. Mais ayant ouï la harangue qu' ils luy firent, il se contenta de leur respondre en sousriant ce peu de paroles. (...).

On a dit de ce grand prince, qu' il estoit si grand, qu' il pouvoit mespriser les triomphes, et les regarder comme de petites choses. Mais de mespriser les miracles, c' est encore plus ; les triomphes n' estant que des honneurs rendus, par les hommes, qui sont tributaires et sujets ; et les miracles estant des marques de la complaisance, et de la sousmission de la nature, qui est libre et souveraine.

Un autre qu' Auguste eust fait faire des feux de joye,
pour la nouvelle de ce miracle ; l' eust fait mettre
dans les registres du senat ; eust envoyé des
courriers de tous costez, pour l' annoncer aux
provinces ;

p498

eust obligé tous les poëtes de sa cour à composer des
vers, sur cette belle matiere. Auguste ne s' advisa
point de tout cela, il se contenta de dire un bon mot,
qui se seroit perdu, si Quintilien n' avoit eu soin de
le conserver. Il y a dequoy s' estonner, que Suetone
l' ait oublié, dans la vie d' Auguste, et que Macrobe
ne s' en soit point souvenu, dans le recueil qu' il a
fait des jolies choses que disoit ordinairement ce sage
prince.

Chapitre troisieme.

Sans sortir de la cour d' Auguste, il me souvient d' un
autre mot, que je ne veux pas oublier. Il est connu de
peu de personnes, et je l' ay trouvé dans un lieu
escarté.

Il y avoit en Asie un temple, celebre par la devotion
des peuples, et par les richesses des offrandes.
Entre autres choses, on y voyoit une image d' or massif
de la deesse, qui estoit adorée en ce pays-là. Mais
c' estoit une image de belle taille, et qui valoit
beaucoup. Lors que Marc Antoine fit son voyage contre
les parthes, le temple fut pillé, par son armée, et
l' image d' or fut prise, comme le reste des autres
offrandes precieuses. Dix ou douze ans apres,
l' Empereur Auguste passant à Bologne, y fut traité
magnifiquement par un vieux capitaine, qui avoit esté
avec Marc Antoine, dans cette expedition contre les
parthes. Auguste sçachant cela, luy demanda s' il
estoit vray, que celuy qui avoit mis le premier la
main sur l' image d' or, eust perdu subitement la veuë,
et fust devenu paralytique de toutes les parties de son
corps. Ce capitaine luy respondit ; (...).

Il se peut faire qu' Auguste avoit appris de ce
capitaine à ne pas croire aisément ces miracles. Avant
ce temps-là ; Denis De Syracuse s' estoit jouié de
ses dieux de la mesme sorte ; apres s' estre saisi du
manteau d' or de Jupiter, qui estoit, disoit-il, trop
pesant en esté, et trop froid en hyver : apres avoir
arraché à Esculape sa barbe d' or, qui n' en devoit pas
avoir, puisque son pere Apollon n' en porta jamais ; se
retirant par mer en son pays avec un vent
tres-favorable, il dit à ses compagnons, (...). Quels
dieux, bon dieu, et quels adorateurs en ce temps-là !

Chapitre quatriesme.

La flaterie jure qu' elle a veû l' ame d' Auguste qui montoit au ciel. Mais elle fait bien un plus ridicule serment, quand elle jure qu' elle a veû la lune descendre du ciel, et venir coucher avec Caligula. Je m' arreste à ce bel exemple, et conclus que c' est la flaterie qui faisoit les dieux à Rome.

Mais les pauvres dieux que c' estoient, qui estoient sujets à la fièvre, à la goutte, et à la gravelle. Il pleuvoit, il gresloit, il tonnoit sur la teste de ces dieux. Leur ame estoit travaillée de toutes les passions, et gastée de tous les vices. De ces dieux de la façon des hommes, les uns avoient la stupidité des bestes, et les autres leur fureur. Il en faut pourtant excepter quelqu' un, quand ce ne seroit qu' Auguste, de qui nous parlons. Il est certain que la fortune ne luy en a jamais fait à croire. Jamais homme ne sceût mieux que luy, qu' il estoit homme. Il n' estoit pas fasché neantmoins qu' on le mist au nombre des dieux, et qu' on luy dediast des autels. Mais, outre que c' estoit par raison d' estat, qu' il recevoit ces sortes d' honneurs, il les recevoit sans les demander.

Chapitre cinquiesme.

Quand j' ay dit autrefois, que c' estoit une vilaine chose, de passer pour accusateur, je ne l' ay pas dit au hazard. Nostre Quintilien l' a dit avant moy, et a mis en proverbe, *Accusatoriam Vitam Agere*. Et parce qu' il y eut un, Brutus, qui fit à Rome ce sale mestier, et qui fut appelé l' accusateur, Ciceron l' appelle pour cela, le deshonneur de la famille des juniens. Il nous reste un fragment d' un plaidoyé de l' orateur Calvus contre cét homme si universellement hai, l' infame Vatinius ; et ce fragment se trouve dans le recueil des anciens rhetoriciens, en ces termes, si ma memoire ne me trompe, (...), où je voy qu' il n' oublie pas cette mauvaise qualité entre celles de Vatinius, et qu' il l' accuse d' estre accusateur.

Chapitre sixiesme.

Philippe Strozzi, mari de Clarice De Medicis, soeur du Pape Leon, ne pouvant souffrir le regne du Duc Alexandre De Medicis, exhorta Laurens De Medicis son cousin, de conspirer contre la vie du Duc Alexandre, et de rendre la liberté à sa patrie. Laurens luy tesmoigna toute disposition à une entreprise si dangereuse, mais il apprehenda que deux filles qu' il avoit, ne courussent risque de leur honneur, à cause de la confiscation de ses biens, qui

estoit assurée. Philippe

p500

respondit à cela, que cette apprehension ne devoit pas le retenir, et l' assura que, quel que fust le succes de son action, il feroit espouser ses deux filles à deux de ses fils. Ce qui arriva, dautant que Laurens n' ayant sceû recueillir le fruit du meurtre du Duc Alexandre, et s' estant sauvé apres le coup, Philippe voulut s' acquiter religieusement de sa parole, et donna Laodamie De Medicis à Pierre Strozzi, depuis mareschal de France son fils, et Magdeleine à Robert Strozzi, mort n' agueres à Rome.

Le mesme Philippe, apres la mort du Duc Alexandre, resista à l' établissement de Cosme son successeur, premier grand duc de Toscane. Mais ayant perdu contre luy la bataille de Marone, pres de Florence, il fut retenu prisonnier ; et ne pouvant souffrir d' estre en la disposition de son ennemi, qu' il croyoit le devoir faire empoisonner, ou mourir ignominieusement, se resolut de se tuër de ses propres mains, dans la prison. Avant qu' executer cette estrange resolution, il fit son testament, dont j' ay veû l' original à Rome, parmi les papiers du feu seigneur Pompée Frangipane, où entre autres dispositions cét homme, que l' antiquité eust adoré, ordonne, et prie ses enfans de vouloir deterrer ses os, du lieu où on les aura mis dans Florence, et les vouloir transporter à Venise ; afin, dit-il, que s' il n' a pû avoir le bonheur de mourir dans une ville libre, il puisse jouïr de cette grace, apres sa mort, et que ses cendres reposent en paix, hors de la domination du vainqueur.

Cela fait, il grava avec la mesme pointe du poignard, dont il se tua, sur le manteau de la cheminée de la chambre, où il estoit detenu, ce vers de Virgile,
(...).

Ce que ses enfans executerent fidellement, estant venus en France, au service du roy, contre l' Empereur Charles-Quint, qui avoit fondé la domination des Medicis à Florence.

Il ne faut point oublier, que le mesme Philippe Strozzi, à l' entrée de son testament, tesmoigne avec beaucoup de confiance, d' esperer, de la misericorde de Dieu, le pardon de sa mort ; puisqu' il la souffroit en homme d' honneur, pour le soustien de sa liberté ; apres la perte de laquelle, il croyoit, qu' une personne libre avoit le congé de mourir. Mais les loix de l' evangile sont contraires à cette croyance, et la nouvelle Rome appelle desespoir, ce que l' ancienne

appelloit grandeur de courage. Elle excommunie
aujourd' huy, ce qu' elle eust autrefois deïfié.
DISSERTATION 13

p501

Les baisers de Penelope n' estoient presque pas connus
à Telemaque son fils ; parce que son fils estoit un
autre que son mari, auquel elle reservoit tous ses
baisers.

Ces paroles ont plû à Monsieur Le Marquis De
Montauzier, et je me doutois bien qu' elles luy
plairoient. Mais il veut sçavoir, dites-vous, le lieu
où je les ay prises, et il veut absolument le sçavoir
de moy, sans que vous vous en mesliez. Ne se moque-t-il
point de son tres-humble serviteur ? Pretendrait-il
que je luy servisse de guide, en des païs où il a esté
avant moy, et où je sçay il y a long-temps, qu' il
regne en souverain ? Ma modestie est un peu surprise,
en cette rencontre, et je connois que vous voulez,
aussi-bien que luy, me faire parler. Ce n' est pas à moy
à faire ceremonie, avec mes maistres ; et il faut leur
obeïr, sans y apporter plus de façon.

Ce qui a plû à un homme, dont tous les plaisirs sont
honnestes, est la traduction, ou plustost la
paraphrase de ce vers, qu' un poëte latin imita
autrefois d' un poëte grec ;

(...).

Je pourrois adjouster à la paraphrase, qui est courte,
un commentaire qui ne seroit pas long, et je suis
d' advis de le faire, puisque vous m' invitez à parler :
mais il faut que ce soit d' une maniere nouvelle, sans
alleguer Eustathius sur Homere, ni Tzetzes sur
Lycophon, sans m' esloigner de nostre temps, ni de nos
affaires.

Je vous advouë que je prens plaisir à parler de la
bonne Reine Marie, qui mourut dernièrement à Cologne ;
quoy que ce soit un plaisir meslé de douleur, et que
la memoire de tant de bontez devienne amere, par la
consideration de tant de malheurs. Cette bonne reine,
que nous sçavons n' avoir pas esté moins chaste, que les
poëtes nous figurent leur Penelope, avoit encore cecy
de commun avec Penelope. Croiriez-vous bien que
durant les quatre années de sa regence, elle ne baisa
pas une seule fois le roy son fils ? Je l' ay appris
d' un vieux courtisan de ce temps-là, qui se donna la
liberté de luy dire ; que ces marques exterieures
d' affection estoient necessaires, pour se faire aimer,
et particulièrement des enfans, parce que, d' ordinaire,

les effets les touchent moins que les apparences.

p502

La reine d' aujourd' huy tient des maximes toutes contraires. L' affection qu' elle tesmoigne au roy son fils, est si tendre et si caressante : elle luy a gagné le coeur de telle façon, que ce coeur si bien gagné, et qui est à sa mere, par tant de droits, ne luy sera jamais ravi, par aucun accident.

Mais ce n' est pas là l' unique ambition de cette vertueuse et sage reine ; de cette reine qui n' a point de desseins à part ; qui ne veut point se servir de l' autorité du roy, pour l' establissement de la sienne ; qui ne voudroit pas survivre à son fils un seul moment. Une mere de ce rang et de ce merite, est plus utilement et plus hautement ambitieuse. Elle travaille à quelque chose de meilleur, et de plus grand que sa simple faveur, aupres de son fils.

Adjoustant donc, comme elle fait, les soins de la bonne nourriture, aux tendresses de l' affection maternelle, que ne fait-elle point pour elle, et pour nous ? Que ne dira-t-on point de cette regence, qui nous prepare, et nous montre desja un bon regne ; de cette regence, qui aura esté la premiere cause de ce bien, auquel tout le monde aura sa part ?

Ce n' est pas une petite gloire d' avoir donné un roy à la France ; mais elle est plus grande, sans comparaison, de luy avoir donné un roy vertueux, un roy, dont la pauvre France avoit tant de besoin, qui commence desja à regner, par des maximes toutes chrestiennes ; qui sçait vaincre ses ennemis, et qui a pitié de ses sujets ; qui n' a pas moins d' aversion pour les flateries des courtisans, que de sentiment pour les miseres du peuple. Ce present que nous recevons de nostre bonne reine, ne se sçauroit assez estimer. Cela s' appelle reformer le monde, sans faire de nouvelles loix ; de cette sorte on corrige son siecle, sans violence ; ainsi on met en abregé tout le bien public.

La France ayant tousjours esté, et devant estre tousjours, la plus importante piece du corps de la chrestienté, elle donnera tousjours le premier mouvement aux affaires generales : on la regardera tousjours pour la suivre. Et cela estant, je le dis affirmativement, et suis persuadé de ce que je dis ? Avoir fait bien nourrir un roy de France, c' est avoir fait du bien à ceux qui vivent, et en faire par avance à ceux qui ne sont pas encore nez ; c' est avoir obligé la derniere et la plus esloignée posterité ; c' est

avoir travaillé pour l' exemple de tous les souverains,
et pour la felicité de tous les estats.

Un flambeau allumé, n' est gueres de plus grand usage à
cinquante pas de son feu, qu' un flambeau esteint :
pour le moins ce n' est pas luy, qui meurit ou qui
brusle les moissons. Mais tout va bien ou mal, selon
qu' agit le soleil ; et la dispensation de sa lumiere
cause dans l' univers l' abondance ou la sterilité, les
bonnes ou les mauvaises années. Il en est ainsi de la
vertu des particuliers, et de la vertu des princes.
Celle-là esclaire seulement les lieux, qui sont
proches d' elle : celle-cy n' a point d' espace qui soit
limité : sa chaleur s' expand, au long et au large :
ses effets se font sentir, d' une extremité de la terre
à l' autre. un seul est bon, et une infinité sont
heureux.

p503

voilà mon commentaire, qui n' est pas long, et je vous
advouë que la matiere m' en plaist de telle sorte, que
je seray tout prest d' y revenir à la premiere occasion ;
car il me semble que je pourray y adjouster encore
quelque chose, qui ne vous desplaira pas aussi.
Cependant vous aurez part de ce que je pretendois, qui
deust demeurer dans la vicomté de Turenne, jusques à
ce que j' y eusse mis la derniere main, et je voy assez
par là, que ce que je dis aujourd' huy à l' oreille, sera
demain crié à son de trompe, et qu' on ne me garde
jamais le secret. Je n' en eus jamais pour vous,
monsieur, et, tout informe qu' est mon escrit, il
entrera dans nos entretiens, si vous le voulez ainsi.
DISSERTATION 14

Je me doutois bien, que le chapitre de la noblesse
seroit au goust de Monsieur Le Marquis De
Saint-Maigrin, et que le trouvant dans la
dissertation que je vous ay adressée, il s' y pourroit
arrester. Aussi j' avois visé à luy, en cét endroit-là,
me ressouvenant d' une conversation, que nous avions euë,
sur cette matiere. Je m' estime heureux, d' avoir
aucunement satisfait un homme de ce merite, et qui
n' est pas le premier brave de son nom ; car vous
sçavez que l' ancienne cour a estimé d' autres
Saint-Maigrins, comme la nouvelle fait celuy-cy. Les
italiens ayant usé ces sortes de subjets, à force de
les manier, il reste peu à faire apres eux, et je
m' estonnerois fort, si dans un champ qui est au
pillage, il y a si long-temps, je pouvois trouver
quelques endroits, où l' on n' eust pas encore touché.

Il faut donc reparler de la noblesse, puisque vous croyez que j' en puis dire encore quelque chose ; mais parlons-en moins serieusement que nous n' avons fait ; car en verité il y a certains raffineurs en cette matiere, dont je ne puis m' empescher de rire.

Advoüons que les allemans sont de plaisantes gens en cela, et que leur delicatesse va jusqu' à l' exces, et à la superstition. Plusieurs souverains d' Italie auroient bien de la peine à passer pour gentils-hommes parmi eux, si on leur demandoit les huit quartiers qu' il faut monstrier, du costé du pere et de la mere : je vay plus avant ; et il me souvient d' un estrange mot, que j' ay ouy dire en pareille occasion.
l' empereur

p504

des turcs, quelque grand seigneur qu' il soit, n' est pas gentilhomme du costé de sa mere.
un fameux docteur alleman me parloit autrefois de ce stile-là ; et si ce n' estoit pas estre criminel, en pays de chrestienté, pour le moins ce n' estoit porter gueres de respect à tant de couronnes assemblées sur une seule teste. C' estoit regarder de haut en bas la hauteesse mesme, car ainsi nomme-t-on la majesté de l' empire des othomans. Pour moy je n' oserois parler, avec tant d' audace, je ne fais pas de si insolentes reflexions, sur la naissance des princes de cette maison ; quoy que je sçache de plus, qu' ils ne sont pas mesme enfans legitimes. Poursuivons le beau raisonnement de nostre docteur, et voyons un doute, qu' il adjoustoit à sa premiere proposition. Mais vous sçaurez, monsieur, avant que je vous l' expose, qu' en nostre religion, ceux qui ne sont pas nez de legitime mariage, sont rejettez de la clericature, et que par ce moyen, il y a deux empeschemens, en certains lieux d' Allemagne, pour y tenir des benefices. Si donc un de ces princes turcs se faisoit baptizer, et qu' il luy prist envie de se faire chanoine de Cologne, ou de Strasbourg, le chapitre auroit droit de s' opposer à sa reception, jusques à ce qu' il se fust fait dispenser ; et s' il le recevoit apres cela, ce ne seroit que par faveur, et par privilege. Les raisons en sont evidentes, adjoustoit ce galant-homme ; pource que le fils du grand seigneur seroit irregulier d' un costé, et de l' autre. Il ne pourroit pas faire ses preuves de noblesse, dans la rigueur qui s' observe en mon país, et n' y seroit pas trouvé d' assez bonne maison, du costé de la sultane. Vous voyez par là, qu' en nostre religion, toutes sortes de personnes ne sont pas

indifferemment admises au ministere.

Mais qu' est-ce, je vous prie, que ce phantosme de noblesse, apres lequel courent la pluspart des peuples, et qui gouverne les trois quarts du monde ? Qu' est-ce que cette chose si precieuse et si excellente, et tout ensemble si douteuse et si incertaine ? Elle n' est gueres que dans l' opinion des hommes : il faut la croire, et s' en rapporter à la bonne foy d' autruy. La beauté se voit, et les richesses se touchent ; mais la noblesse s' imagine, et se presuppose.

Pour en parler donc, en termes affirmatifs, il faudroit estre assure d' une chose, qui a tousjours esté assez douteuse. Il n' a falu qu' une femme de mauvaise vie, pour avoir alteré le sang des Heraclides, et des Eacides, pour avoir rompu ce bel ordre, cette belle chaisne, cette belle ligne de ces races heroïques.

Encore si toutes ces princesses eussent choisi d' aussi honnestes gens qu' Alcibiades, ce n' eust pas esté une si mauvaise corruption, au jugement d' un ancien rieur.

Mais le mal est que des esclaves tirez de la chaisne, marquez au front ; que des gladiateurs, tout couverts de sang ; que des maures, et d' autres amans à faire peur, ont esté souvent les passions de ces foles souveraines.

Après cette fantaisie de noblesse, en voici une autre, qui n' a pas un

p505

meilleur fondement, quoy qu' elle soit autorisée par la coustume, et qu' elle ait cours dans le monde. Qu' il soit donc permis à ceux qui ont perdu des estats, de se flater, avec les titres qu' ils se reservent. Ce peuvent estre des amusemens, et des jouëts formez par l' imagination, apres la perte des choses essentielles.

Il y auroit de la cruauté de refuser à leur douleur

cette legere consolation. La Reine Elizabeth

D' Angleterre a donc pû se nommer elle-mesme reine de

France, et les anglois pouvoient parler le langage de

leur maistresse. Je ne veux pas insister là-dessus

plus longuement. Mais je ne sçaurois supporter, qu' il

se soit trouvé des françois, qui ayent ozé parler

ainsi. Cét autre françois disoit bien mieux, quand il

disoit du Roy Jacques, successeur d' Elizabeth,

(...) ?

Neantmoins puisqu' on parle par tout improprement, et

que tout est comedie, dans le monde ; celle-cy se peut

souffrir, comme les autres. Mais on la doit jouër en

Angleterre, et non pas en France, ni aux lieux, qui

sont sous la protection de la France. Un françois ne

peut user de ces termes, sans oublier qu' il est françois ; sans se declarer mauvais sujet ; sans dire que le roy son maistre est usurpateur. Degrader son prince publiquement, donner sa couronne à un autre prince, par un adveu solennel, et imprimé, cela se peut-il faire, sans crime de felonnie ? Je ne le pense pas, monsieur, et de peur de me mettre davantage en cholere, je suis d' advis de changer de discours. Venons donc à vostre Virtuoso, dont nous nous sommes desja entretenus plusieurs fois. Il ne se peut rien adjoûter aux jolies choses, que vous dites, du bien et du mal qui est dans ses livres, et puisque vous voulez que je luy donne aussi des advis, à mon tour, je le prie de n' escrire plus, marier ma plume, avec son espée, parce que outre que ces mariages sont deffendus, depuis quelque temps, et que mesme on ne marie plus le luth, avec la voix , il y a je ne sçay quoy d' estrange et de monstrueux, puisque c' est marier deux femmes ensemble, que de marier une plume, avec une espée . Qu' il ne die plus aussi, s' il luy plaist, monsieur tel ne crache que sentences, et qu' apophthegmes . Le mot de, cracher, n' est pas assez beau, pour en tirer des translations, et des images. Ces sortes d' images offensent l' imagination ; et je n' ay jamais approuvé la fantaisie de cét ancien peintre, allegué, ce me semble, par Philostrate. Il representoit Homere, comme un homme vomissant, et aupres de luy une infinité de poëtes, d' orateurs, et de sophistes, qui amassoient curieusement ce qui sortoit de sa bouche. La representation d' une grande fontaine, jettant de l' eau par mille tuyaux, eust bien esté plus honneste, et plus agreable. Et neantmoins un grand advocat general de la plus celebre compagnie de justice,

p506

qui soit dans l' Europe, commença, par cette vilaine representation, sa remontrance faite à l' ouverture des plaidoyeries, d' apres pasques, l' année Mdlxxxiii. Et un poëte latin avoit dit, quelque temps auparavant ; (...).

J' aimerois encore mieux le loquilapides de Plaute, que le spuere silices de celuy-cy. Et on dit en Espagne parler des perles, et parler des roses , et c' est parler plus proprement, que n' ont fait, ni le grec ni le latin. Cét endroit vous fera souvenir de ce que je vous ay dit ailleurs de Cesar, et d' Epictete, et je vous prie de le revoir, si vous l' avez tout-à-fait oublié.

2010- Reservados todos los derechos

Permitido el uso sin fines comerciales

Sútese como [voluntario](#) o [donante](#) , para promover el crecimiento y la difusión de la [Biblioteca Virtual Universal](#) www.biblioteca.org.ar

Si se advierte algún tipo de error, o desea realizar alguna sugerencia le solicitamos visite el siguiente [enlace](#). www.biblioteca.org.ar/comentario

